

part. for. Moral - 2/10/11
C. C. Eiben
Frank

LA
DÉCLAMATION,
THÉÂTRALE,
POÈME DIDACTIQUE
EN TROIS CHANTS,

PRÉCÉDÉ D'UN DISCOURS.

ex Libris ❖ *Cassini Frères*

A PARIS,

De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis
la Comédie Française, au Grand Monarque
& aux Cigognes.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

PQ

1981

D35-A64

<http://www.archive.org/details/ladclamation00dora>

1707



Ch. Eisen inv.

E. De Chendt Sculp.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

DE tous les Arts d'agrément, la Déclamation est, sans contredit, un des plus brillants, un des plus faits pour séduire & procurer à la Société des plaisirs nobles & d'utiles délassemens. Toutes les nuances des passions, toutes les délicatesses de l'esprit, & si l'on peut le dire, toutes les fibres du cœur humain sont assujetties à cet Art enchanteur, que les hommes de goût adorent, & qu'estiment les Philosophes. Inséparable des Lettres & des Sciences, il a contribué, comme elles, à consacrer le repos de ces Nations prédominantes, qui se sont disputé, tour-à-tour, le droit d'éclairer la Terre, après l'avoir ravagée. La Déclamation, chez elles, faisoit partie de l'éducation; elle

étoit comptée parmi ces exercices , nécessaires pour développer les graces du corps , assurer la contenance , fixer le maintien , & mettre en jour les dons de la Nature. En effet , ce seroit mal définir un Art aussi étendu , que de le borner à la simple récitation théâtrale. Le geste , l'action , la marche , l'expression du visage , l'éloquence muette des mouvemens , tout l'extérieur en dépend , & lui doit cet accord majestueux qui donne la vie à la parole , & perfectionne les effets.

Il eut, ainsi que les autres Arts , son enfance ; ses progrès , ses variations , & parut sous autant de formes , qu'il y a de différences dans le caractère des Peuples qui l'ont cultivé. Il est probable , & même prouvé par tous les témoignages des Anciens , que leur Déclamation étoit notée , & qu'ils l'accompagnoient d'un Instrument. On faisoit la Musique d'une

P R É L I M I N A I R E. §

Tragédie , à - peu - près comme on fait aujourd'hui celle d'un Opéra. Peut - on souffrir , dit Lucien , qu'Hercule , la massue à la main , couvert d'une peau de Lion , & l'air formidable , vienne sur un Théâtre frédonner le récit de ses travaux ? Cet usage ; il est vrai , semble bien absurde , au premier coup d'œil ; mais il cesse de l'être autant , lorsqu'on veut réfléchir à la Prosodie des Langues Grecque & Latine. La prononciation naturelle étant déjà mesurée , harmonieuse , & presque musicale , le chant de la Déclamation n'avoit plus rien d'extraordinaire , & devenoit même indispensable. Lucien , qui se moque de tout , & se déclare , sans restriction , contre l'emphase des Acteurs de son temps , n'a pas manqué de tourner en ridicule leur manière de s'habiller. Ils se guindoient sur une espèce de chaussure appelée Cothurne : non contents de ce pied-destal , ils se grossissoient par le

milieu du corps , afin que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation ; de sorte que Philoctète , Agamemnon ne se montraient aux yeux des Spectateurs que bien matelassés , bien rembourés , & avec une taille gigantesque. Tout cela paroît monstrueux , & le seroit effectivement parmi nous , qui sommes emprisonnés dans nos salles de Spectacles , & presque confondus avec les Acteurs ; mais , comment , dans la poussière de ces granges mal décorées , pouvons - nous r'approcher l'Optique des immenses Théâtres de la Grèce & de Rome ? Sans les précautions que l'on prenoit alors , tous les grands Personnages qui figuroient dans les Drame , n'auroient eu l'air que de Pigmées ; la vraisemblance étoit manquée , l'illusion détruite. Cette exagération prétendue , scavamment combinée avec les effets de la perspective , rentroit dans l'ordre de la Nature , & ne pouvoit déplaire qu'à un esprit

P R É L I M I N A I R E. 7

cynique & mordant qui, n'épargnant pas les Dieux mêmes, ne se faisoit aucun scrupule de s'égayer sur des Comédiens.

CE que je ne puis comprendre, & serois presque tenté de ne pas croire, malgré la foule des autorités qui l'appuient, c'est ce bizarre partage de la Déclamation entre l'Acteur chantant, & l'Acteur gesticulant. Ce double emploi devoit distraire l'attention, diviser l'intérêt, & nuire à cet ensemble, si recommandé dans les représentations théâtrales. Comment voyoit-on, sans éclater de rire, un Personnage débitant de sens froid, & les bras croisés, des vers brulans, où se peignoient tour à-tour l'ambition, l'amour, la fureur, la haine; tandis que l'autre, obligé de se taire, se dédommageoit de son silence, par une agitation perpétuelle, des mouvemens convulsifs & des contorsions épouvantables? Sans doute, dans les endroits

pathétiques, il étoit aussi chargé des sanglots & des larmes. Son immobile compagnon se voyoit dispensé de tout, excepté de la mémoire ; & la perfection de son talent consistoit , apparemment , à ne s'émouvoir de rien. Quelque respect superstitieux que l'on conserve à l'Antiquité, il n'est guère possible de justifier cette ridicule méthode. Il arrivoit souvent que le silencieux Faiseur de gestes s'acquittât mal de son rôle , & que le Chanteur excellât dans le sien : dès-lors on devoit huer l'un, en même tems qu'on applaudissoit l'autre. Quelle majesté pouvoit avoir un pareil spectacle ? & comment se figurer que les Romains , parce qu'un de leurs Acteurs * s'enroua à leur répéter un Morceau brillant d'un Drame , se soient avisés de cet enfantillage , qui dégrade leur Théâtre aux yeux de la Raïson ?

* Livius Andronicus , dans une de ses Pièces dont on lui fit répéter plusieurs fois quelques vers frappants.

M. l'Abbé Dubos discute longuement tous ces objets ; il procède par sections , & est ennuyeux par chapitres. S. Cyprien , Justin le Martyr , l'hérétique Tertullien , Auteurs sacrés & profanes , il met tout à contribution pour la plus grande gloire du Théâtre. Ce fatras , qui contient cent pages dans ses volumineuses réflexions , est réduit à vingt par M. l'Abbé de Condillac : l'un n'est qu'un Sçavant ; l'autre est un Philosophe.

QUOIQU'IL en soit , la Déclamation étoit dans la plus grande estime chez les deux Peuples les plus polis de l'Univers. Cet Orateur fameux qui , du haut de la Tribune , en impofoit au Vainqueur d'Athènes , & porta si loin les conquêtes de l'éloquence , prenoit des leçons du Comédien Andronicus. Quintilien cite souvent avec éloge Esopus , célèbre Acteur ; & l'amitié de Cicéron pour Roscius

prouve à la fois & le talent de ce Comédien , & le cas que l'on faisoit à Rome de l'art de déclamer. Lorsqu'on vouloit désigner la supériorité de quelqu'un dans un genre , on disoit de lui que c'étoit un Roscius. Il paroît que cet Acteur réunissoit tous les suffrages , & , n'eût-il obtenu que celui de son illustre Panégyriste , c'en étoit assez pour le recommander à la postérité. Mais je ne conçois pas comment il put s'affervir à l'usage dont je viens de parler , ayant ses propres réflexions pour guides , & Cicéron pour ami. Il est certain au moins qu'il en sentoît l'abus. S'il en faut croire l'Orateur Romain , Roscius avoit résolu de déclamer plus lentement , en dépit du Chanteur & des flûtes , qu'il vouloit obliger à le suivre. Son geste se ralentissoit souvent , quoique le chant fût rapide & la mesure précipitée. Il oublioit l'accompagnement , pour consulter le sens du rôle , puisoit

dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres , plaçoit dans son action ces ombres délicates , qui en augmentent l'intérêt , & fraploit enfin ces grands coups de Maître , toujours amenés par quelques sacrifices. Dans cet éloge sont comprises les principales qualités d'un Acteur ; & Roscius , quelles que fussent ses idées , ne pouvoit éluder entièrement la tyrannie de la coutume & le caprice de la multitude.

J'AI crû qu'un précis de l'ancienne Déclamation devoit trouver sa place à la tête de cet Ouvrage , pour ceux & celles qui , cultivant leur art sans le connoître , ne se donnent point la peine d'en approfondir l'origine , & d'en suivre les vicissitudes.

L'ART de déclamer , parmi nous , fut longtemps informe & digne des tréteaux sur

lesquels il s'exerçoit. Ce sont les grands Écrivains qui sont les grands Acteurs. Jodelle voulut rétablir la Tragédie & la Comédie avec des Chœurs, selon la forme des Anciens ; mais ses Ouvrages étoient aussi pitoyables que les Histrions qui en chargeoient leur mémoire ; & son nom n'a passé jusqu'à nous, que pour servir d'injure aux Modernes qui lui ressemblent. Garnier ne forma point de meilleurs Comédiens ; & ceux qui pensionnoient le Poëte Hardi, pour qu'il eût à leur fournir par an six Tragédies complètes, donnent à croire, par l'oubli où ils sont plongés, qu'ils avoient plus de courage pour apprendre, que de talent pour représenter. Il ne semble pas même que, du temps de Rotrou, bien supérieur à ces trois hommes, il ait paru aucune Troupe supportable, & qui mérite de nous arrêter un moment.

LE Siècle de Louis XIV. fut pour l'Eu-

rope un faisceau de lumière , qui éclaira tous les Arts , se répandit sur tous les objets , & vivifia , en quelque sorte , la masse de l'esprit humain. Le Théâtre sortit de son cahos. La Tragédie s'éleva au plus haut degré sur les aîles de Corneille ; le génie fit naître le goût , & des Acteurs parurent. * Les deux Barons étonnèrent par la perfection de leur jeu : ils franchirent l'intervalle qui sépare toujours l'enfance d'un Art , ses progrès & sa maturité. Le seul talent de Corneille en enfanta mille

* Je ne m'arrêterai , dans cette légère esquisse , qu'à la Déclamation Tragique , comme tenant de plus près à l'Art en général , s'appropriant plus particulièrement le titre de Déclamation , & étant sujette à beaucoup plus de changemens. D'ailleurs , tout le monde sçait que les trois Spectacles se sont perfectionnés en même temps , & ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné , les progrès de l'un ont entraîné ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'appesantir sur chacun d'eux , je serois tombé dans une Dissertation très-longue & très-ennuyeusement inutile.

autres. C'est ainsi qu'un grand Homme donne l'impulsion à son Siècle, & influe sur ce qui l'environne, en versant dans les ames cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit, dans tous les genres, les efforts & les succès. Il sembloit qu'il se fit alors une noble conspiration de tous les talens pour former le plus beau des Siècles, sous un Monarque vraiment digne du Trône, par cet instinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthousiasme des Sujets.

C'EST de là que la Déclamation compte son premier âge, & presque ses plus beaux jours. Racine suivit; & Champmeslé, de son temps, fut un présent dont l'Amour voulut embellir la Scène. L'Auteur de Phédre, de Bérénice, d'Iphigénie, ne put résister à la séduction d'un organe touchant qui secondoit son génie, & multiplioit ses adorateurs. Il se

plaisoit à perfectionner lui-même cette Actrice charmante qui trouvoit dans son cœur toutes les dispositions nécessaires pour bien profiter des leçons d'un pareil Maître. Quelles leçons ! depuis surtout qu'elles furent échauffées de ce feu , que Racine sçavoit si bien peindre & devoit si bien sentir. Ils se couronnoient du même laurier , & avoient établi entr'eux une douce communauté de gloire & de talens qui intéressoit le Public , & sembloit assurer ses plaisirs.

APRÈS cette agréable époque , la Déclamation commença à dégénérer & à perdre de son premier lustre Le François est trop brillant dans ses goûts pour n'être pas volage ; il se refroidît bientôt sur cette noble simplicité qui avoit fait ses délices ; on chercha d'autres moyens , d'autres combinaisons , & l'Art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

BEAUBOURG , gâté par les applaudissemens , s'abandonnoit à une fougue monotone qui éblouît d'abord , & dut plaire à des Spectateurs , dont le goût émouffé demandoit qu'on le réveillât , à quelque prix que ce fût , & qu'on l'arrachât par de fortes secouffes à l'ennui & aux langueurs de l'habitude. Cet Aâteur , d'après les notions que j'en ai pu recueillir , jouoit tout du même ton , & avec le même emportement. Nulle tranfition , nul repos , nulle intelligence des contrastes : son jeu étoit tout d'une pièce , & n'est échappé au mépris que par une chaleur défordonnée , qui méloit confusément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mlle DUCLOS , de son côté , introduisoit dans la Déclamation une espèce de Musique & de chant , qui en faisoit un langage à part , & en détruisoit tout le charme.

Elle

Elle déclamoit par octave , & l'on auroit pu noter ses inflexions. On voulut bien attribuer à son génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à son organe , & le troupeau des Admirateurs , la plaça bien-tôt sur le trône de Melpomène. Elle eut pourtant des avantages réels qui lui font pardonner ses succès. Ses larmes étoient belles , sa douleur touchante , sa figure vraiment tragique : elle pleuroit à tort & à travers ; mais enfin elle pleuroit , & c'en étoit assez pour émouvoir le Spectateur , qui excuse tout , en faveur de l'ame , première & rare qualité , sans laquelle toutes les autres ne jettent que de foibles étincelles , qui brillent & s'évanouissent.

T E L étoit l'état de notre Déclamation , lorsqu'une Actrice inimitable vint lui rendre ses premiers traits , & la ramener à la pureté de son origine. L'horizon des Lettres fut à la

fois éclairé par deux phénomènes, le Couvreur & M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double Aurore promettoit à la Nation ! Elle ne fut pas trompée dans ses espérances. Les Ouvrages de l'un trouvèrent toujours dans l'autre une interprète intelligente & digne du génie brillant qui l'associoit à l'éclat de ses travaux. Elle avoit l'organe voilé , mais intéressant , la taille peu avantageuse , mais noble & facile , surtout une de ces physionomies , qui parlent à l'ame & s'embéllissent par l'expression du sentiment. Jamais de si beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. La Muse Tragique y respiroit toute entière. On retrouvoit dans son jeu la sagesse de Baron & la chaleur de Mlle Duclos. C'étoit le comble de l'Art ; c'étoit plutôt le chef-d'œuvre de la Nature. L'Auteur d'Alzire & de la Henriade fut toujours son admirateur & son ami ; & , lorsqu'il lui eut fermé les yeux , il jeta des fleurs sur

sa tombe, lui paya le tribut de ses larmes, & la vengeance, autant qu'il fut en lui, de l'outrage de la Nation & des fureurs du préjugé. Pour moi, lorsque mes regards se reposent quelque temps sur les traits de Mlle le Couvreur que nous a transmis le pinceau de M. Coypet, dans l'attitude de Cornélie tenant l'urne de Pompée; je ne puis me défendre d'un attendrissement involontaire, que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'est plus, & d'une indignation secrète, trop bien justifiée par notre ingratitude.

C'EST à cette illustre Actrice qu'est dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la Déclamation, & déterminé le goût du Public jusqu'alors flottant, inquiet & amoureux des Nouveautés. Dufresne, Milles de Seine & Balicourt marchèrent sur des traces encore

récentes , & furent dignes de leur modèle. Le Théâtre , depuis , a toujours été rempli par des Sujets distingués dans des genres différens , & ne laisse le droit de se plaindre qu'à ces hommes difficiles , Censeurs éternels du présent , & qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

Si l'art de déclamer aujourd'hui paroît un peu s'éloigner des vrais moyens & négliger les grands effets , en récompense il a beaucoup acquis du côté du raisonnement. Cet esprit philosophique , qui , comme une séve nouvelle , a circulé dans toutes les branches de la Littérature , est venu soumettre à sa justesse le délire brulant de l'ancienne Déclamation. Plus ingénieuse & moins libre , moins vigoureuse & plus parée , elle mesure la carrière où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en graces les transports que nous regrettons , &

nous offre des tableaux d'un deſſein plus correct , d'un coloris plus ſage , ſi l'on peut le dire , & d'une ordonnance plus réfléchie. M. le Kain & Mlle Dumefnil ſont les ſeuls qui connoiſſent encore ces écarts , cette fougue impétueuſe & cet involontaire oubli de foi-même qui enlève au Spectateur le temps de l'examen ; & au Critique le froid compas de l'analyſe. Pluſieurs de nos Acteurs ſe félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de vérité. Ces fortes de tons , tout-à-fait diſparates avec ceux qui précèdent & qui ſuivent ; m'ont quelquefois paru trop bruſques , trop ſaillans , & tombent preſque toujours dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de ſoin que l'emphaſe & le gigantesque. D'ailleurs , ces paſſages une fois faiſis , dégénèrent en refrains monotones , que le Public attend & que l'Acteur ne manque jamais ; ce qui prouve qu'ils ſont les fruits de la combinaïſon , & ne

partent point de l'ame , unique source des tons de vérité , ces éclairs du moment , que souvent on ne retrouve plus , & qu'on pourroit appeller les bonnes fortunes de l'art de déclamer.

UN autre inconvénient de nos représentations théâtrales , c'est le défaut d'ensemble & d'unité. Un Personnage , qui mettra , dans son débit de la légèreté & même de la précipitation , rencontre un Interlocuteur , dont l'organe lourd , traînant & paresseux , pèse sur chaque syllabe , & retarde la célérité du Dialogue. Ces différens systêmes deviennent choquans & pénibles pour les Spectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manières en une , commander aux organes , & nous priver de cette variété heureuse que la Nature a mise dans les talens : mais je voudrois , (& cela , je crois , n'est pas impossible ,) je voudrois ,

dis-je , qu'on admît une espèce de ton fondamental , par lequel on pût régler , pour ainsi dire , tout le mouvement de la représentation , & remédier à cette bigarrure insupportable , qui se reproduit de Scène en Scène ; & se fait trop sentir aux oreilles délicates , pour ne pas être un véritable défaut.

A cela près , notre Déclamation a conservé des traits précieux , que les connoisseurs ne laissent point échapper. Ce qui la caractérise particulièrement , c'est la recherche du Costume , sans lequel l'illusion est toujours imparfaite , & qui ajoute aux émotions de l'âme , le suffrage du goût & l'aveu même de la raison. Le local , l'habillement , l'expression des mœurs , tout est observé ; tout devient une imitation fidelle de la Nature. Une Sarmate ne vient plus sur la Scène faire l'amour en grand panier. Tous les Héros de Rome ne paroissent plus en

gants blancs, & avec des coëffures à la Française. Mademoiselle Clairon est la première, qui ait senti le ridicule de ces mascarades tragiques; éclairée sur l'abus, elle a tout fait pour le détruire. Cette Comédienne a sçu joindre à son talent cette Philosophie qui en étend la sphère, lui ouvre des sources nouvelles, & foumet à la réflexion ce qui n'est bien souvent que l'effet du mécanisme. Ornement de la Scène Française, elle en est aussi la bienfaitrice, & mérite cet éloge que l'on doit à tous ceux qui ont le courage d'instruire ou d'amuser une Nation, trop sujette à briser, en un jour, l'Idole de vingt années.

Mlle CLAIRON a certainement ennobli son Art, autant qu'il lui a été possible, chez un Peuple qui, en accordant la gloire, défend de prétendre à l'honneur, & flétrit, par habitude, cette portion utile de Citoyens, auxquels il
semble

semble avoir confié la garde de ses chefs-d'œuvres & le dépôt de ses plaisirs. C'est depuis elle , que le goût de la Déclamation s'est universellement répandu & devient l'amusement de nos plus brillantes Sociétés. Elles ont , presque toutes , leur Théâtre & leurs Acteurs : nos femmes ont quitté leurs navettes & leurs tambours, pour feuilleter de jolis Rôles ; & nos jeunes gens , copistes fidèles de ces Dames , sont moins bons Cochers , mais bien meilleurs Comédiens.

Au reste , de tout ce qu'un monde frivole invente , depuis quelque temps , pour diversifier son ennui & son oisiveté pénible , cette fantaisie est celle où l'âme & l'esprit trouvent le mieux leur compte. Ce sont , au moins , quelques idées qui entrent dans des têtes , où rien n'entroit auparavant. Dans la foule des Amateurs , il s'en trouve de très-bons , & qui

ont , par-dessus les Comédiens de profession , cette aisance , cette liberté , & cette longue habitude de prendre , dans les cercles où ils vivent , toutes sortes de masques différens. Un autre avantage de ce goût moderne , c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi les femmes : de là mille jalousies , l'acharnement d'une troupe contre une autre , de petites haines délicieuses qui animent les soupers , les toilettes , charment le désœuvrement , remplissent les intermédiaires de la galanterie , & rendent le commerce plus piquant , plus doux , plus enchanteur que jamais.

J'AI cru cet instant favorable , pour recueillir mes idées sur l'art dont il s'agit , les réduire en corps de préceptes , & y joindre le prestige de la versification. D'ailleurs , les Ouvrages didactiques sont peu communs , parmi nous ; & c'est , pour moi , une raison de plus de hasarder celui-ci.

VOUDRA-T-ON me permettre quelques réflexions sur ce genre qui a ses richesses & ses difficultés ? Virgile , dans ses Géorgiques , nous en a donné le premier modèle : il n'a point dédaigné d'entrelacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Enéide. L'Art Poétique d'Horace étincelle de beautés , & respire cette négligence heureuse , qui caractérise les Jeux du grand Homme. Celui de Boileau , ce Législateur de la Poësie François , est plus sage , plus méthodique , plus travaillé ; c'est le désespoir des Versificateurs. Mais , qu'il est loin encore , avec tous ces avantages , du génie brillant & facile qu'il voudroit imiter ! l'un instruit en se jouant ; c'est un Philosophe aimable qui fait badiner ensemble les Graces & la Raison : l'autre , dès son début , affiche la sévérité. Le Poète latin a la gaité d'un homme du monde ; le François , l'humeur d'un Aristarque.

vieilli dans l'ombre du cabinet ; il vous traîne au but où l'autre vous conduit , & dégouteroit presque d'un Art dont il donne les meilleures leçons. Les essais de Pope sur l'homme & sur la critique ont toute la chaleur du genre. La fougue du génie Anglois s'y renferme dans les bornes du goût ; c'est un coursier dont tous les muscles assouplis frémissent sous la main qui l'a dompté.

M. l'Abbé d'Olivet , mit au jour , il y a plusieurs années , une collection de petits Poèmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de Poësie & de fictions agréables : il seroit à souhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques-uns , tels que *l'origine de l'aiman , le geste , la Musique , le mariage des fleurs , la Peinture* , ce Poème charmant de M. l'Abbé de Marfy. C'est la Peinture elle-même qui lui a prêté la palette , où il a

broyé de si riantes couleurs : toutes les épines de l'Art disparoissent ; & s'il ne conduit pas par degrés la main du Peintre , au moins accélère-t-il ses progrès , en embrâsant son imagination. Dufresnoy entre plus avant dans les mystères de l'Art ; & M. de Wattelet , après eux , en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier est profond , bien distribué , rempli de connoissances ; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Je ne connois pas de Poëme plus sçavant ; peut-être même l'est-il un peu trop : charger ainsi la Poësie d'un attirail scientifique , n'est-ce pas ensevelir la jeune Hébé sous l'armure de la belliqueuse Minerve ?

Tous les Sujets que je viens de citer sont sans doute bien choisis : celui de la Déclamation nous manquoit ; & le Public n'aura à se plaindre que de l'exécution, La Nature

commence un Acteur ; c'est l'étude qui l'achève. L'Athlète dit Horace , qui brûle pour le prix de la course , s'est habitué dès sa tendre jeunesse , aux plus violens exercices ; il a tout supporté , la chaleur , le froid , & plus que tout cela , la privation des plaisirs. Le Fluteur qui joue aux fêtes d'Apoïlon , a tremblé longtemps sous un Maître. Il en est de même d'un Acteur : il lui faut du travail & des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes , de les débarasser sur-tout de ce ton dogmatique & magistral qui effarouche & n'instruit point. Cet ouvrage est destiné particulièrement à de jeunes personnes qu'il faut mener à la gloire par les sentiers du plaisir ; & jamais Pédagogue n'est entré dans les boudoirs des Comédiennes.

C E Poëme ne fut , dans son origine , qu'une centaine de vers jettés au hazard sur la Déclamation tragique. J'étendis mes idées dans une

seconde édition , & j'en formai le premier Chant de mon Ouvrage. Ce Chant même , tel qu'il reparoit , est entièrement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites & beaucoup de changemens dans les morceaux que j'ai conservés.

CELUI de la Comédie m'offroit une moisson abondante d'images agréables , de réflexions piquantes , & de préceptes ingénieux ; la gaîté , la Philosophie , la Raison sans pédantisme , telles sont les sources où j'ai dû puiser ; mais toutes ces richesses peut-être ont ressemblé pour moi à ces ondes fugitives , qui ne s'approchent des lèvres de Tantale , que pour tromper sa soif & son avide impuissance. Au reste , je n'ai pas prétendu saisir & fixer ces finesse innombrables que l'instinct du talent devine , & qui se dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant épuiser les

trésors de mon Sujet, j'ai tâché de me sauver par le choix. Les Arts d'agrément allument l'imagination, s'emparent de l'ame, & ne laissent point à l'esprit le temps d'approfondir. Ce sont des fleurs dont le léger duvet disparoît sous la main pesante qui les touche, & s'embellit sous l'aîle rapide du zéphir qui les caresse.

JE ne me suis attaché, dans le Chant de l'Opéra, qu'à la partie de la Déclamation & du Jeu théâtral. Je n'avois point les connoissances nécessaires pour m'enfoncer dans les secrets de l'harmonie, & dans ces discussions épineuses, qui fourniroient la matière d'un Traité. J'ai interrogé dans les critiques & les préceptes que j'ai hazardés, ce tact universel que donnent le goût & le sentiment. Si ces guides m'ont égaré, je les remercierai de mon erreur, que je préfère à cette vérité Mathématique, qui s'élance toute hérissée, de la tête de nos Calculateurs.

L'OPÉRA

L'OPÉRA, comme tous les autres Spectacles, a ses Censeurs & ses Partisans. Ceux qui raisonnent leurs plaisirs, qui se rendent compte de leurs sensations, & dédaignent ces surprises enfantines faites à l'esprit humain, tels que Boileau, la Bruyère, l'éloquent Rousseau de Genève, se sont élevés contre ces absurdités, & cette indigente magie, dont s'enorgueillit la Scène Lyrique. Le simple & judicieux la Fontaine a tourné en ridicule avec sa naïveté ordinaire.

Ces Dieux mal suspendus criant au Machiniste.

IL est vrai, que tout cet attirail, ces ressorts grossiers, ces fils apparens, qui soutiennent ce frêle édifice, obtiendront, avec peine, l'aveu des Partisans de la Nature & de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir sa vraisemblance à part, qui, les premières suppositions faites, ne seroit jamais

E

démentie , & prêteroit aux miracles de la Féerie , le mérite même de la Nature. Mais , pour en venir là , il faudroit une Salle , des Artistes , & un Public en état de payer ses places. Un Spectacle , tel que je l'imagine , ruineroit ses admirateurs. Quelle illusion notre Opéra , tel qu'il est aujourd'hui , peut-il espérer d'une magnificence mesquine qui en augmente le ridicule ? Ce sont toujours les Directeurs qui tiennent la baguette , & je ne reconnois point Armide , à son œconomie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce Spectacle , malgré tous ses inconvéniens , aura toujours pour lui le génie de Rameau , & les brillantes productions de cet Auteur charmant , que les Graces ont si bien consolé des outrages de la Satyre. La même franchise , qui me fait risquer ces réflexions , me force de convenir que la partie des Ballets y est supérieurement traitée , & doit satisfaire le goût le plus difficile. C'est qu'elle

est indépendante de cet échaffaudage qui influe sur les autres accessoires. Je ne suis point entré dans tous ces détails ; je les ai crus étrangers à mon Sujet , que j'ai dû resserrer dans les limites de la Déclamation : heureux , si je l'ai rempli !

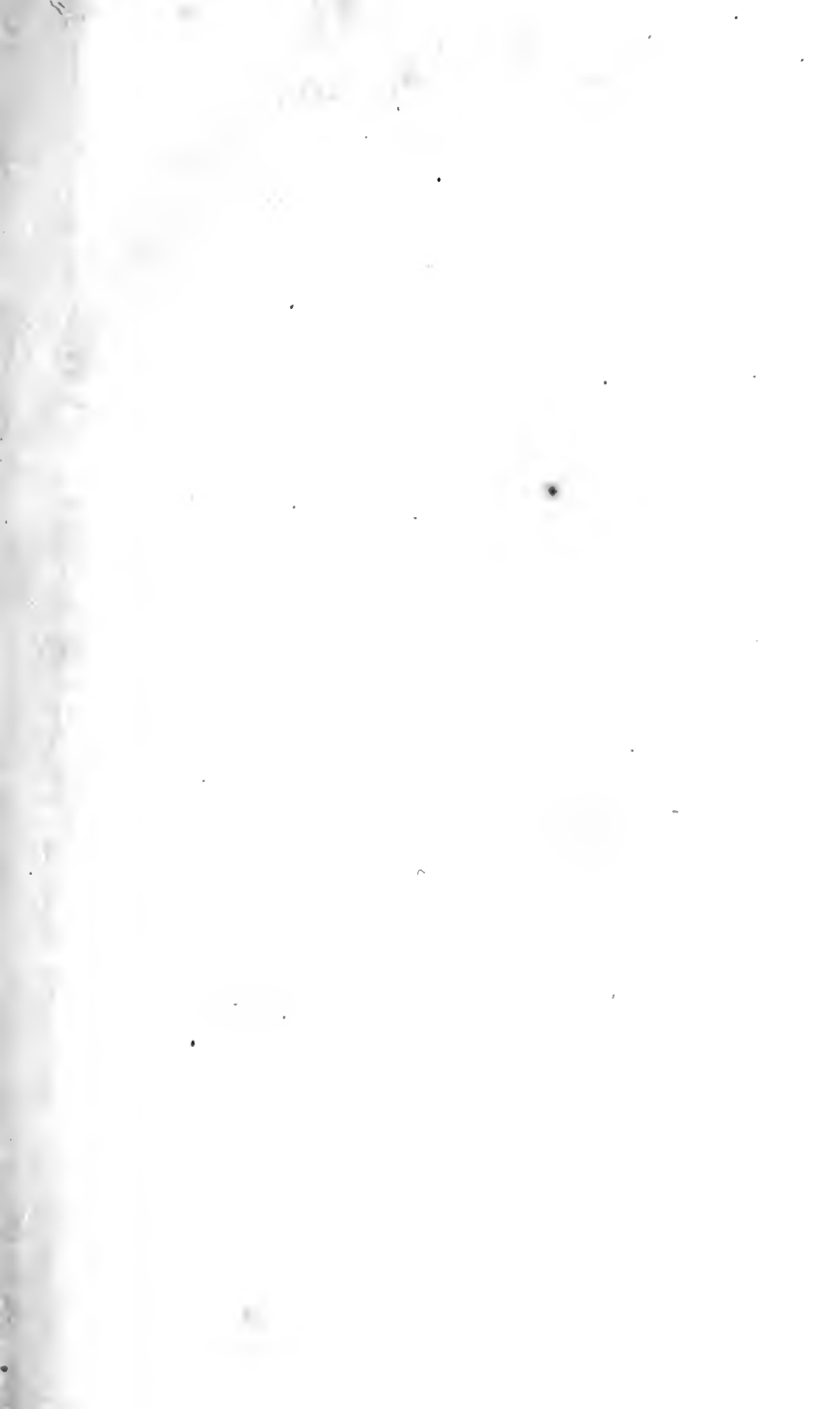
Si ce Poëme , après tout , ne forme point de grandes Actrices & de bons Acteurs , ce que je n'ai pas , tout-à-fait , la présomption d'espérer ; du moins ceux qui se destinent au Théâtre y puiseront-ils le goût de leur Art , & l'amour-propre nécessaire pour en franchir les obstacles. Ce n'est point le précepte par lui-même qui réussit , c'est la forme sous laquelle il est présenté. Suffit-il de parler à l'esprit toujours impérieux & rebelle ? Il faut échauffer l'imagination , exciter l'enthousiasme , intéresser la vanité , mobile universel , qui sert plus au progrès des Arts que toutes ces froides

36 DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

méthodes , que méprisent ceux même qui en profitent.

UN autre mérite qu'on ne pourra me refuser, c'est le ton impartial , qui , sans doute , fera quelques mécontents. On ne trouvera point , dans cet ouvrage , un seul jugement que je voulusse retracter. La séduction des charmes n'y fait point pancher la balance , en faveur de la médiocrité. Je ne pèse , & n'apprécie que le talent : ceux ou celles qui en manquent peuvent se dispenser de me lire , pour peu qu'ils aiment les éloges , ou redoutent la vérité.







in Paris 1793

E. De Verdelin Sculp

LA TRAGÉDIE,

CHANT PREMIER.

PEINTRE de la Raison, toi qui, sur le Parnasse,
Es l'Oracle du goût, & le Rival d'Horace ;
Dans l'Art brillant des Vers ta voix sçut nous former :
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

VOUS, qui voulez enfin sortir de vos ténèbres,
Et ceindre le laurier des Actrices célèbres ;
Renfermez ce desir, gardez de vous hâter :
Connoissez le Théâtre, avant que d'y monter.
Il faut, il faut longtemps, plus prudente & plus sage,
Faire encor de votre art l'obscur apprentissage,
Et, pour vous épargner un triste repentir,
Consulter la Raison, & penser & sentir.

DANS ses jeux instructifs la Fable respectée

Nous vante les talens du mobile Prothée ,
Qui , possesseur adroit d'innombrables secrets ,
Changeoit , en se jouant , sa figure & ses traits ;
Tantôt , Aigle superbe , affrontoit le tonnerre ;
Tantôt , reptile impur , se traînoit sur la Terre ;
Arbre , élevoit sa tige , Onde , feu dévorant ,
Petilloit dans les airs , ou tomboit en torrent ;
Rouloit , Tigre ou Lion , sa prunelle enflammée ;
Et , disparu soudain , s'exhaloit en fumée .
Le vrai vous est caché sous ce voile imposant .
Quel étoit ce Prothée ? un Acteur éloquent .
Qui de son Art divin possédoit la science ,
De chaque passion distinguoit la nuance ;
Déployoit d'un Héros l'effort impétueux ,
Peignoit la Politique & ses plis tortueux ;
D'un tendre sentiment développoit les charmes ;
Là , frémissait de rage , ici , versoit des larmes ,
Ou faisoit dédaigner par tous les Spectateurs ,
Le songe de la vie & celui des grandeurs .

SOIT fable ou vérité , cette métamorphose
Indique les travaux que votre art vous impose ;
Quels divers sentimens vous doivent animer ;
Et , sous combien d'aspects , il faudra nous charmer.

L'ÉTRANGER plus avide , en *Sujets* plus stérile ,
Vous appelle peut-être & vous offre un asyle.
Ah ! n'allez pas grossir , à la fleur de vos ans ,
Le servile troupeau de ces Bouffons errans
Qu'adopte par ennui la Province idolâtre ,
Et qui de Cour en Cour promènent leur Théâtre.
Votre talent , qu'enfin on sçait apprécier ,
A Paris est un art , & là n'est qu'un métier.

PARIS seul vous promet de rapides conquêtes ,
Et , pour vos jeunes fronts , des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos succès ,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'Actrice renommée y brille en Souveraine ;
Ses droits sont dans nos cœurs , son trône est sur la Scène :

40 *L A T R A G È D I E ,*

M A I S c'est trop tôt quitter les sévères pinceaux ;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.

L E laurier ne croît point où s'endort la mollesse :
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse.
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours :
De la langue François étudiez les tours.
L'Astuce , qui chérit sa superbe ignorance ,
Rampe , malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paroît-elle ? aussitôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer , on doit sçavoir parler.

J U G E Z - V O U S de sang froid , & , d'un regard sévère ,
Observez de vos traits quel est le caractère.
On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour ,
L'ambition , la rage , & la haine & l'Amour.

V O U L E Z - V O U S sur la Scène exciter la tendresse ?
Il faut que votre abord , que votre air intéresse ,
Et puisse faire éclore en nos cœurs agités

Le

Le feu des passions que vous représentez.
Sans ces charmes touchans , qui fondent votre empire ,
Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre ,
Qui, dévorant l'ennui de son cœur agité ,
Pleure au sein de son Dieu l'Amant qu'elle a quitté
Ah ! Gauffin , que j'aimois ta langueur & tes graces !
Tu défarmois le temps enchaîné sur tes traces :
Il sembloit à nos yeux t'embellir chaque jour ,
Et respecter en toi l'ouvrage de l'Amour.

Aux Rôles furieux vous êtes-vous livrée ,
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent , le geste , & le port effrayant.
Que tout un Peuple ému frémissé en vous voyant :
Laissez-nous pressentir vos complots homicides ;
Et sur vos pas sanglans traînez les parricides.

SANS un front ténébreux , vous m'offrirez en vain
La barbare Médée, un poignard à la main ,

Cassandre , prédisant les maux de sa Patrie ,
Les transports de Didon , les terreurs d'Athalie :
En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis ,
Bourreau de son époux , Amante de son fils ,
Qui , dans un même cœur , vaste & profond abîme ,
Rassemble la vertu , le remords & le crime.
Le Public , occupé de ces grands intérêts ,
Veut de l'illusion , & non pas des attraits.
Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame ,
A de sombres dehors joignez un cœur de flamme.

DES masques , avec art adaptés aux discours ,
La Tragédie antique empruntoit le secours.
Dans un rôle emporté , l'Acteur , d'après l'usage ,
D'un masque furibond surchargeoit son visage.
Un masque larmoyant , lorsqu'il falloit des pleurs ,
Exprimoit & l'Amour , & ses tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conservoit l'idée ;
On ne confondoit plus Andromaque & Médée.

Heureux ou malheureux , Rois , Sujets , & Tyrans ,

S'offroient sous un aspect & des traits différens :

Achille paroissoit enflammé de colère ,

Diomède fougueux , Nestor calme & sévère :

Et ces masques frappans & caractérisés

Valoient bien nos minois , toujours symétrisés ,

Où chaque sentiment devient une grimace ,

Dont l'uniformité , dont la froideur me glace :

Et qui , sur le Théâtre une fois réunis ,

Ont tous les mêmes traits , sous le même vernis.

J U G E S plus délicats , Spectateurs moins commodes :

Chassons loin de nos yeux ces tragiques Pagodes ,

Qui , marchant par ressorts , & , toujours se guindant ,

Soupirent avec art , pleurent en minaudant.

T E L L E est , dans son ivresse , une Actrice arrogante ,

Qui sans cesse interroge une glace indulgente ,

Concerte ses regards , aligne tous ses pas ,

Applaudit à son jeu , sourit à ses appas.

F ij

Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre ame est le miroir où se peint la Nature.
Dans une glace , où l'œil s'abuse à tout moment ,
C'est l'orgueil qui vous juge , & non le sentiment.
Vous y voyez un teint , que le soir même efface ,
Et de votre beauté la magique surface :
Sous ces habits flottans avec pompe étalés ,
C'est Flore, c'est Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez-vous , aveugle & complaisante ,
Ces pénibles ressorts d'une ame languissante ?
Vos gestes empruntés , ces yeux toujours muets ,
Qui feignent la douleur , & ne pleurent jamais !
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage :
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image,

CONSULTEZ votre cœur ; c'est là qu'il faut chercher
Le secret de nous plaire , & l'art de nous toucher.

P A R une longue étude une fois enhardie ,
Alors suivez l'attrait & l'effort du génie ;

Le courage l'élève , & la crainte l'abbat ;
Du grand jour sans pâlir envisagez l'éclat.
Paroissez , armez-vous d'une noble assurance ;
Et de cette fierté , que permet la décence.
Que jamais vos regards furtifs & caressans
Ne semblent mandier les applaudissemens.
Le Public dédaigneux hait ce vain artifice ;
Il siffle la Coquette , il applaudit l'Actrice.

QUE d'abord votre marche en impose à nos yeux ,
Et nous offre un maintien , un port majestueux.
Au gré des mouvemens dont elle est agitée ,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.

QUE le geste facile & sans art déployé ,
Avec le sens des vers soit toujours marié.
Songez à réprimer son emphase indiscrete ;
Qu'il soit des passions l'éloquent interprète :
Développe à nos yeux leur flux & leur reflux ,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.

DES passages divers décidez les nuances ;
Ponctuez les repos , observez les silences.

46 L A T R A G É D I E ;

LE jeu muet encor veut une étude à part :
Il est & le triomphe & le comble de l'art.
C'est-là que le talent paroît sans artifice ,
Et que toute la gloire appartient à l'Actrice.
Il faut , pour le saisir , sçavoir l'ouvrage entier ;
En suivre les ressorts , & les étudier ;
Réunir , d'un coup d'œil , tous les traits qu'il rassemble ,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble.
Tel , dans tout ce qu'il trace , un Peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

LAISSEZ donc la *routine* aux Actrices frivoles ;
Sachez approfondir & raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir :
A force d'art , craignez de vous appesantir.
Loin du jeu théâtral la triste symétrie ,
Et l'aride compas de la Géométrie.
Des passions toujours suivez le mouvement ,
Trop de raison nous choque & nuit au sentiment.
Il est d'heureux défauts , & des élans sublimes ,
Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes.

Que tous vos sens alors soient saisis , transportés :
Melpomène vous voit , vous entend : éclatez ;
Et , dans le même instant , par un effet contraire ,
Sachez pâlir d'horreur & rougir de colère.
Oubliez , imitant le plus célèbre Acteur , *
Votre rôle , votre art , vous , & le Spectateur :

TEL quelquefois le Kain , dans sa fougue sublime ,
S'empare de notre ame , & ravit notre estime.

* Baron , après sa retraite , qui fut de plus de vingt années , remonta sur la Scène ; elle étoit alors en proie à des Déclamateurs boursoufflés qui mugissoient des vers au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de Cinna. Son entrée sur le Théâtre , noble , simple & majestueuse , ne fut point goûtée par un Public accoutumé à la fougue des Acteurs du temps ; mais lorsque , dans le Tableau de la Conjuration , il vint à ces beaux vers :

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur ,
Et dans le même instant , par un effet contraire ,
Leur front pâlir d'horreur , & rougir de colère.

On le vit pâlir & rougir successivement. Ce passage si rapide fut senti par tous les Spectateurs. La Cabale frémit & se tût.

Je crois toujours le voir , échevelé , tremblant ,
 Du tombeau de Ninus s'élancer tout sanglant ;
 Pouffer du désespoir les cris sourds & funèbres ,
 S'agiter , se débattre à travers les ténèbres ;
 Plus terrible cent fois que les Spectres , la nuit ;
 Et les pâles éclairs , dont l'horreur le poursuit.

T E L est encor Brizard * , lorsque du vieil Horace
 Il peint l'ame Romaine & l'héroïque audace ,
 Et que , perdant deux fils immolés à l'honneur ,
 Dans le fils qui lui reste il embrasse un vainqueur.

D É S que Phédre mourante a laissé voir sa flamme ,
 Vainement la pudeur murmure dans son ame ,
 Elle doit , frémissant & pleurant tour-à-tour ,
 Se livrer toute entière aux fureurs de l'Amour.

* *M. Brizard a succédé à M. Sarrazin , dont les talens seront regrettés , tant qu'il y aura des cœurs sensibles.*

Ainsi la foudre éclate , en brisant le nuage ,
Tombe , & de ses débris enflamme le rivage :

Soyez impétueuse & vive en vos récits :
Les Spectateurs soudain veulent être éclaircis.
Là , qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale ;
Et , par la pesanteur d'un jeu soporatif ,
N'aille point fatiguer le Parterre attentif.

D'un combat engagé dans une nuit obscure
Venez-vous raconter l'effrayante aventure ?
Que votre jeu rapide & vos sons éclatans
Me retracent les cris , le choc des combattans ;
Que surtout la mémoire , en ces momens fidelle
Lorsque vous commandez , ne soit jamais rebelle ;
Et ne vous force point , glaçant votre chaleur ,
D'aller , à son défaut , consulter le Souffleur.

Pour fixer nos esprits , & plaire à Melpomène ,
Seule , sachez remplir le vuide de la Scène.

LE Public n'y voit plus , borné dans ses regards,
Nos Marquis y briller sur de triples remparts.
Ils cessent d'embellir la Cour de Pharasmane ;
Zaïre , sans témoins , entretient Orosmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse ,
Par leur caquet bruyant interrompre l'Actrice ,
Persiffler Mithridate , & , sans respect du nom ,
Apostropher César , ou tutoyer Néron.

SI le succès enfin remplit votre espérance ,
On vous verra peut-être , avec trop d'assurance ,
Vous fiant au Public, sans prévoir ses retours ,
Retomber mollement dans le sein des Amours.
De l'art de déclamer connoissez l'étendue :
Telle l'ignore encor , qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces succès éclatants ;
Mais la perfection est l'ouvrage du temps.
L'amour-propre souvent , Juge trop infidèle ,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

IL est un lieu charmant, & toujours fréquenté *
Par ce folâtre essain qui poursuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude rassemble
Tous les états surpris de se trouver ensemble.
Un Plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, dispaeroit, revient au même instant.
Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave Magistrat se rengorge & s'étale ;
Et l'heureux Financier, dispensé des soupirs,
Va toujours marchandant & payant ses plaisirs.

DE ces lieux enchanteurs redoutez le prestige ;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illustres Fous
L'essain tumultueux frémir autour de vous ?
Bourdonner en chorus, *elle est, ma foi, divine,*
Et du Théâtre enfin vous nommer l'héroïne.
Craignez ces vains transports, qu'inspirent vos attraits.
La vérité conseille, & ne vante jamais.

* *Les Foyers.*

52 *L A T R A G É D I E ,*

Faites-vous , imitant nos célèbres Actrices ,
Admirer sur la Scène , & non dans les coulisses.

EXERCEZ votre goût ; don tardif & brillant ,
Il ajoûte à l'esprit & guide le talent.
Comme une tendre fleur , il languit sans culture ,
S'augmente par l'étude , & vit par la lecture.

PAR un mensonge heureux voulez-vous nous ravir ?
Au sévère Costume il faut vous asservir.
Sans lui , d'illusion la Scène dépourvue ,
Nous laisse des regrets & blesse notre vue.
Je me ris d'une Actrice , indigne de son art ,
Qui rejette ce joug , & s'habille au hazard ,
Dont l'ignorance altière oseroit sur la Scène
Dans un cercle enchaîner la dignité Romaine ;
Et qui , n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé ,
Consulteroit *Méridi* * pour draper *Idamé*.

* *Marchande de Modes , qui fournit plusieurs Actrices.*

N'AFFECTEZ pas non plus une vaine parure ;
Obéissez au rôle , & suivez la Nature.

Nous offrez-vous Electre & ses longues douleurs ?
Songez qu'elle est esclave , & qu'elle est dans les pleurs.
D'ornemens étrangers , trop inutiles charmes ,
Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
Le Public , dont sur vous tous les yeux sont ouverts ,
Dédaigne vos rubis , & ne voit que vos fers.

PARCOUREZ donc l'Histoire ; elle va vous instruire.
Cent Peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts , leurs penchans , leurs humeurs ;
Quels sont leurs vêtemens , & leurs arts & leurs mœurs.

LA Fable ingénieuse , ouvrant ses galeries ,
Vous offre le trésor de ses allégories.
C'est là que la Raïson , prenant des traits nouveaux ,
Du fard des fictions embellit ses tableaux.

ICI , vous croyez voir la Reine de Carthage ,
Son front est entouré d'un funèbre nuage.

54 *L A T R A G É D I E,*

Luttant contre la Mort, qu'elle porte en son sein,

Trois fois elle se lève & retombe soudain.

Ses regards expirans, où l'amour brille encore,

Semblent redemander le Héros qu'elle adore.

Elle pleure, soupire, &, dans son désespoir,

Elle cherche le jour, & gémit de le voir.

P L U S loin, c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,

Cette Mère superbe, & bien plus malheureuse.

Quel spectacle ! elle s'offre à mes sens désolés,

Au milieu de ses fils, l'un sur l'autre immolés.

A force de souffrir, elle paroît tranquile :

Son front est abattu, son regard immobile ;

Elle reste sans voix ; l'excès de ses douleurs

A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.

Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure :

Là, j'admire, je vois, & j'entends la Nature.

Qu'ELLE seule, toujours dirigeant votre feu,

Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.

VOULEZ-VOUS qu'une Reine , en secret agitée ,
Dégoutante de sang , de remords tourmentée ,
Et qui voit sous ses pas s'entrouvrir les enfers ,
Observe , en expirant , la cadence d'un vers ?

VOULEZ-VOUS qu'une Amante , au milieu des ténèbres ,
Et , prête à se rejoindre à des manes funèbres ,
Médite en éclatant un sinistre dessein ,
Et se plonge , avec art , un poignard dans le sein ?

N'ALLEZ pas , lorsqu'il faut nous arracher des larmes ,
Étaler froidement vos pompeuses allarmes :
Par un rythme importun corrompre nos plaisirs ,
Mesurer vos transports & noter vos soupirs ;
Et , quittant le vrai ton pour une emphase vaine ,
Faire tonner l'Amour & mugir Melpomène.
Le sentiment se tait , & sçait bien s'exprimer :
L'Actrice doit le peindre & non le déclamer.

CONTEMPLER de Makbet * l'Epouse criminelle ,
Sous ces murs , où son Roi fut égorgé par elle :

* *Makbet* , Tragédie Angloise.

56 *L A T R A G É D I E ,*

Cette femme s'avance aux yeux des Spectateurs ;
Et vient , en sommeillant , expier ses fureurs.
L'inflexible remord , dont elle est la victime ,
Agite son repos des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang , qu'elle détache en vain ;
Sous la main qui l'efface il reparoit soudain ;
J'admire en frissonnant : ô muette éloquence !
Quel mouvement ! quel geste ! & surtout quel silence !

LE discours le plus beau , lorsqu'il est déplacé ,
Pèse & déplaît bientôt au Spectateur glacé.

MUSE , soutiens mon vol , échauffe mon courage ;
Et de ma jeune Élève obtiens moi le suffrage.
La variété seule a droit de la charmer ;
Et c'est en l'amusant que je veux la former.
Il est d'autres secrets & des routes nouvelles :
Ainsi que ses leçons , chaque art a ses modèles.

DÉJA ;

DÉJÀ, la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmanle le Couvreur, avoit tranché tes jours.
Un poignard sur le sein, la pâle Tragédie
Dans le même tombeau se crut en evelie;
Et, foulant à ses pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna les funèbres attraits.

UNE Actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadème:
Dumefnil est son nom ; l'amour & la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur :
Les Tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre ;
Son geste est un éclair ; ses yeux lancent la foudre.

QUELLE autre l'accompagne &, parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyans de ses Adorateurs !
Ses pas sont mesurés ; ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvemens déployés avec grace :
Accens, gestes, silence, elle a tout combiné,
Le Spectateur admire, & n'est point entraîné ;

58 *L A T R A G É D I E ,*

De sa sublime Emule elle n'a point la flamme ;
 Mais , à force d'esprit , elle en impose à l'ame.
 Quel auguste maintien , quelle noble fierté !
 Tout jusqu'à l'art , chez elle , a de la vérité.

Vous devez avec soin consulter l'une & l'autre ,
 Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre ;
 Mais votre premier maître est surtout votre cœur.
 Soyez toujours vous-même aux yeux du Spectateur.
 Le desir d'imiter vous cache un précipice :
 Gardez de vous traîner sur les pas d'une Actrice :
 N'allez point copier tels gestes , tels accens ,
 Nous répéter sans goût d'étrangers mouvemens ;
 Et , pour mérite unique , offrir à notre vue
 Le mécanisme heureux d'une belle Statue.
 Abandonnez votre ame à l'effor du talent ;
 Libre , il perce la nue : il rampe en imitant.

O toi , dont les attraits embellissent la Scène ,
 Toi , que l'Amour jaloux dispute à Melpomène ,
 Séduisante Dubois , réponds à nos desirs ;
 C'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs.

Ose enfin te placer au rang de tes modèles ,
La gloire te sourit & te promet des ailes !
Ose , & prenant ton vol vers l'immortalité ,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

LORSQU'AVEC moins de crainte , & moins de servitude ,
Vous aurez du Théâtre acquis plus d'habitude ;
Quand le Parterre enfin , ce lion rugissant ,
Deviendra pour vous seule & souple & caressant :
Élancez-vous alors loin du sentier vulgaire ,
De votre art plus maîtresse , étendez-en la sphère.
Par de nouveaux moyens attachez nos regards :
Hazardez , le sublime a souvent ses écarts.
Par sa simplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt , armé d'éclairs , c'est Jupiter qui tonne.

LA Nature long-temps se plaît à se cacher :
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle Vulgaire indigente & stérile ,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.

60 *L A T R A G É D I E ,*

C'est l'or qui , renfermé dans ses noirs souterrains ,
 Attend , pour en sortir , d'industrieuses mains .
 C'est ce marbre grossier , c'est ce bloc insensible
 Que le ciseau façonne , & que l'art rend flexible.

MAIS ce n'est point assez de ces vaines leçons ;
 Je quitte le pinceau , je brise mes crayons ,
 Si je ne vous inspire un orgueil légitime ,
 Cet orgueil créateur , le foyer du sublime.
 Le préjugé s'efface , il touche à son déclin ;
 Le François plus instruit , est aussi plus humain.
 S'il outragea votre art , il en rougit encore.
 Pourroit-il avilir des talens qu'il adore ?

CONNOISSEZ de cet Art quelle est la dignité ;
 Voyez autour de vous tout un Peuple agité ;
 Il se presse , il palpite , & soudain plus tranquille ,
 Un morne accablement tient son œil immobile.
 Ces pâles Spectateurs , étonnés de frémir ,
 A votre émotion mesurent leur plaisir ;

Tantôt, ensevelis en des terreurs muettes ,
Ils n'ont que des sanglots, des pleurs pour interprètes ;
Et tantôt mille cris , jusqu'au Ciel lancés ,
Soulagent tous les cœurs , trop longtemps opprétés.
Chacun de ces effets est votre heureux ouvrage ;
Chaque larme versée est pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des passions ;
Le mobile brûlant de nos affections.
Nous ressentons vos feux , nos transports sont les vôtres ;
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.
En vous respire un Dieu qui sçait tout animer :
Organes des vertus , vous les faites aimer.
Vous défendez les droits du Mortel qu'on opprime ,
Et trouvez sur vos fronts des foudres pour le crime.

J E sçais qu'un Sage illustre , un Mortel renommé ,
Qui hait tous les humains , lorsqu'il en est aimé ,
Du fond de sa retraite , où l'Univers l'offense ,
A fait tonner sur vous sa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous rassurer :
Un Sage n'est qu'un homme ; il a pû s'égarer.

Le Monde à ses regards prend un aspect sauvage ;

Ne peut-on s'en former une riante image ?

Des crédules humains Précepteurs rigoureux

Pourquoi nous envier nos mensonges heureux ?

Ah ! laissez-nous du moins une douce imposture :

L'ingénieuse erreur embellit la Nature ;

Et nous ôter nos Arts , nos talens enchanteurs ,

C'est ravir à la Terre , & ses fruits & ses fleurs.

SACHEZ donc repousser de frivoles atteintes ;

Déjà les vents légers ont emporté ses plaintes.

Tout sévère qu'il est , on peut le défarmer :

Opposez-lui des mœurs , il va vous estimer.

Ce n'est pas que je veuille , en Sage atrabilaire ,

Fermer vos jeunes cœurs au desir de nous plaire :

La flamme de l'Amour peut dans un cœur brûlant

Allumer & nourrir la flamme du talent.

Ce n'est point cet Amour , qui fait rougir les Graces ,

Que le morne Plutus entraîne sur ses traces ,

Ou qu'on voit , secouant deux torches dans ses mains ,

Sourire au Dieu lascif qui préside aux Jardins :

C'est ce Dieu délicat , qu'embellit la décence :
Que l'aimable mystère accompagne en silence ;
Qui , sans effaroucher le timide desir ,
Verse en secret des pleurs dans le sein du plaisir.

POUR vous faire adorer , vous respectant vous-même ,
Adoptez de Ninon l'ingénieux système.
Que l'Amant , enchanté de vos frêles appas ,
Vous trouve plus charmante , en sortant de vos bras.
Que la réflexion , qui suit toujours l'ivresse ,
En la justifiant , augmente sa tendresse ,
Et qu'enfin l'amitié , nous fixant à son tour ;
Pare encor votre Automne , & survive à l'Amour.

VOILA par quels moyens & quelle heureuse adresse
Hors du Théâtre même une Actrice intéresse ,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs ,
Dompte la calomnie & l'hydre des Censeurs.

SUR le sommet du Pinde , au séjour des orages ,
S'élève un Temple auguste , affermi par les âges ;

Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix ;
 Et sur les murs sanglans sont écrits les forfaits.
 On s'avance , en tremblant , sous d'immenses portiques.
 L'œil s'enfonce & se perd dans leurs lointains magiques.
 On n'y rencontre point d'ornemens fastueux ;
 Tout est dans ce séjour simple & majestueux.
 On y voit des tombeaux , entourés de ténèbres ;
 Des phantômes , penchés sur des urnes funèbres ;
 Et l'on n'entend partout que lugubres accens ,
 Que sons entrecoupés , & longs gémissemens.

DEUX Femmes , sur le seuil, en défendent l'entrée ;
 L'une toujours plaintive , est toujours éplorée :
 Ses cheveux sont épars , son front couvert de deuil ;
 Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'AUTRE inspire l'effroi dont elle est oppressée.
 Son front est fixe & morne , & sa langue glacée.
 La vengeance , la rage & la soif des combats ;
 Cent Spectres en tumulte accourent sur ses pas.
 Ses sens sont éperdus ; ses cheveux se hérissent ;
 Sa poitrine se gonfle , & ses bras se roidissent ;

Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains ;
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.

Plus loin régne l'Amour ; cet Amour implacable ,
De meurtre dégoûtant , malheureux & coupable ;
Qui ne respecte rien , quand il est outragé ,
Court , se venge & gémit sitôt qu'il est vengé.
L'assassin de Pirrhus , l'Euménide d'Oreste ;
Ce Dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste ,
Osa porter la flamme au bucher de Didon ,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.

De ces sombres objets Melpomène entourée ,
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.

Les yeux étincelans , quel vieillard dans ce lieu ,
Environné d'Autels , semble en être le Dieu ?
Un Mortel moins altier , assis au même Trône ,
Reçoit des mains du goût sa brillante couronne.
Leur terrible Rival , pour tracer ses tableaux ,
Dans le sang & les pleurs trempe ses noirs pinceaux.

66 *LA TRAGÉDIE , CHANT I.*

Et leurs lauriers épars , couvrant le Sanctuaire ,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande Actrice , admise en ce séjour divin ,
Marche & s'enorgueillit près du grand Écrivain.
Récitant ces beaux vers , où l'Amour seul domine ,
Champmellé pleure encor dans les bras de Racine ;
Et le Couvreur , l'œil sombre & de larmes baigné ,
Attache les regards de Corneille étonné.

Vous , de ces demi-Dieux modernes Interprètes ,
La gloire vous attend , & vos palmes sont prêtes.
Chef-d'œuvres du pinceau , dans ces pompeux réduits
Déjà vos traits brillans sont partout reproduits.
Ici pleure Gaussin , toujours sensible & tendre.
Là , c'est toi , Dumefnil , toi que l'on croit entendre ;
La Nature enrichit ton simple médaillon ;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.





Ch. Riou inv.

E. De Ghendt Sculp.

LA COMÉDIE,

CHANT SECOND.

J'AI chanté l'art brillant d'embellir Melpomène,
 De parler, de gémir, de tonner sur la Scène :
 Au cothurne orgueilleux j'osai dicter des loix ;
 A l'humble brodequin je consacre ma voix.

TOI qui, dans un miroir agréable & fidèle,
 Présentant l'homme à l'homme, amuses ton modèle,
 Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
 Et sçais, en te jouant, corriger l'Univers :
 Souris à mes accens, viens, folâtre Thalie,
 Échauffe mes leçons du feu de la saillie,
 Apprends-moi tes secrets, & ne me cache rien
 Des mystères d'un art, interprète du tien.

O vous , que de cet art ont séduit les délices ,
La palme qu'il promet croît sur des précipices.
Aux succès éclatans vous prétendez en vain ,
Si les Cieux n'ont dans vous transmis ce feu divin ,
Cette source de vie , aux humains apportée ,
Mobile universel , ravi par Prométhée ,
L'esprit enfin , l'esprit , invisible flambeau ,
Qui du Monde encor brute éclaira le berceau.
Les rayons de l'Ether composent sa couronne ;
C'est par lui que l'on pense & par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien , sans lui , répandre quelques pleurs ;
Cadencer noblement de tragiques douleurs ,
Et même en imposer aux Spectateurs crédules ;
Mais lui seul voit , saisit , & peint les ridicules.
Osez donc vous connoître , & vous interroger.
Enlevez au Public le droit de vous juger.
Voulez-vous sur la Scène étaler votre enfance ,
Au Parterre asssemblé prouver votre ignorance ,
D'un rire avilissant provoquer les éclats ,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas ;

Végéter & vieillir dans cette ignominie ,
Salaire accoutumé des Bouffons sans génie ?

MAIS ce n'est point assez de ce feu créateur ;
Tremblez ; l'homme d'esprit est loin du grand Acteur.
Tel croit être formé qui ne fait que de naître.
Pour peindre la Nature , il faut la bien connoître ;
En tout temps , en-tous lieux , il faut la consulter ,
La consulter encore , & puis la méditer.
Elle est belle , féconde & sublime à tout âge.
Dans les jeux de l'enfance épiez son langage :
Observez les vieillards & leurs discours chagrins ;
Du jeune homme inquiet les desirs incertains ;
L'épouse avec l'époux , le fils avec le père ,
Et la fille attentive aux leçons de sa mère.
C'est là que l'on saisit ce ton de vérité ,
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'est là que l'on se rit de ces jeux froids & tristes ,
De ces vils histrions , l'un de l'autre copistes ,
Et que l'Acteur , entr'eux comparant les Objets ,
Va ravir de son art les plus nobles secrets.

LES préceptes de l'Art sont toujours arbitraires.
Ceux-ci semblent trop doux, & ceux-là trop sévères;
Et l'on a vu souvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, consacrer des erreurs.
La Nature elle seule est un guide fidèle,
Et tous les vrais talens sont éclairés par elle.

OCCUPÉ du Spectacle, & non des Spectateurs,
Faites toujours valoir vos Interlocuteurs.
Pour laisser de chacun ressortir la partie,
Étudiez des tons l'heureuse sympathie.
Lorsque l'un s'affoiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.

DE la Tradition rejetant la chimère,
Jouez d'après votre ame & votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge transmis ?
A ces bizarres Loix Dorilas fut soumis.
Sans cesse il consultoit ce miroir infidèle,
Que le temps, chaque jour, obscurcit de son aîle.

Servile imitateur, bouffon fastidieux,
Il n'auroit point osé se montrer à nos yeux,
S'il n'eût de son ayeul arboré la rondache,
Les antiques canons, & surtout la moustache.
Il mettoit son orgueil à le représenter ;
Répétoit ses accens qu'il s'étoit fait noter ;
De rien imaginer affectoit le scrupule ;
Et par tradition fut sot & ridicule.

D E S rôles différens parcourons les beautés ;
Combinons leur esprit, & leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères :
C'est-là qu'il faut de l'art épuiser les mystères ,
Contraindre sa chaleur , soudain la déployer ,
Descendre , s'élever & se multiplier ;
Démêler tous les traits que le rôle rassemble :
Embrasser les détails , sans négliger l'ensemble.
Là , jamais votre jeu ne doit se ralentir :
Il faut toujours penser , il faut toujours sentir ;

Unir adroitement la force à la souplesse ,
Se variant toujours , se ressembler sans cesse ;
A l'Auteur embellir , s'il le faut , ajouter ,
Et créer quelquefois , pour mieux exécuter.

IL est des traits saillans que j'aime & que j'admire :
L'Art ne les fixe point , le moment les inspire.
Un silence éloquent est souvent un bon mot ;
Un bon mot disparoit , quand l'Acteur n'est qu'un sot.

Nous représentez-vous la sombre humeur d'Alceste ,
Qui maudit & veut fuir les humains qu'il déteste ?
Que votre abord soit dur , votre front sourcilleux ,
Votre voix sèche & brusque , & votre œil nébuleux.
Exprimez bien surtout ces fougues de tendresse ,
Dont il vient amuser sa volage maîtresse ;
Qu'on reconnoisse en vous un Mortel égaré ,
Qui hait jusqu'à l'amour , dont il est dévoré.

GRANDVAL , dans ces tableaux paroît encor sublime ,
Et fait à ses beaux ans survivre notre estime.

JOUÉZ-VOUS

Jouez-vous le Tartuffe ? observez d'autres Loix ;
En sons pieux & lents mesurez votre voix :
De ce fourbe imitez le mystique sourire ,
Lorsque son œil dévot s'attache sur Elmire ;
Lorsque , laissant errer une indiscrette main ,
Des genoux chatouilleux il monte jusqu'au sein ;
Avec suavité médite un adultère ,
Et veut , au nom de Dieu , deshonor son Frère ,
Que votre air , tour-à-tour , soit ferme & radouci :
Là , soyez prosterné ; mais , commandez ici.

Le rôle du Joueur veut une ame brûlante,
Que toujours l'action y soit vive & saillante.
Paroissez sur la Scène , égaré , furieux ,
Pâle , défiguré , le chapeau sur les yeux.
Renversez ces fauteuils , que vous croyez complices :
Roland du Lansquenet , ébranlez les coulisses.
Au seul nom de trictrac , frémissez de courroux.
Le dez fatal vous suit , & roule encor pour vous.

74 *L A C O M É D I E ,*

IL est plus d'une palme à la Cour de Thalie.
L'un consacre aux vieillards une voix affoiblie ,
Nous retrace leurs mœurs , leurs penchans clandestins ,
Et leur crédulité pour des fils libertins.

CET autre , qui de soi prudemment se défie ,
Se sent , pour les niais , formé par sympathie.

CET autre enfin , prenant un effor qui lui plaît ,
Obéit à son goût , & s'érige en Valet.

SONGES-Y. Dans ce genre auquel tu te destines ,
Il faut , avant les fleurs , cueillir bien des épines.
As-tu reçu des Cieux ce naturel plaissant ,
Cet Art , cet heureux don , le don d'être amusant ;
La volubilité d'un organe mobile ;
Un corps alerte & souple , un esprit versatile ;
Voit-on étinceler dans ton regard mutin ,
Et l'amour de l'intrigue , & la soif du butin ;
La trahison , l'adresse , & cette effronterie ,
Dont l'intrépidité sied à la fourberie :

QUELQUEFOIS un Valet, novice dans son art,
De là publique joie ose prendre sa part;
Et, ne sachant sur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.
C'est usurper nos droits : le jaloux Spectateur
S'attriste avec raison du plaisir de l'Acteur.
Le Personnage seul nous plaît & nous étonne :
Tout le charme est détruit, quand on voit la personne.
Ne te livre jamais à ce rire empesté,
Et sache être amusant, sans paroître amusé.

NE va point cependant, Baladin mercenaire,
Apporter sur la Scène un front atrabilaire ;
Et t'acquitter d'un art, pour toi toujours nouveau,
Ainsi qu'un porte-faix qui décharge un fardeau.
Je méprise un Acteur que son talent ennuie ;
Il doit être chassé de la cour de Thalie :
C'est un hibou qui vient, sous des berceaux naissans,
Effrayer Philomèle, & troubler les accens.

L'INGÉNIEUX Armand, ce Nestor du Théâtre ;
Oublié par le temps , étoit encor folâtre.
Que j'aimois son adresse & sa naïveté !
Son œil étinceloit du feu de la gaité ;
Mais , rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre ,
Sous un flegme éloquent il sçavoit la contraindre :
Au plaisir qu'il donnoit , il sçavoit se borner ,
Et sans montrer le sien , le laissoit soupçonner.

A I N S I qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface ,
Lorsqu'un talent s'éclipse , un autre le remplace.

P O I S S O N , qui si longtems amusa tout Paris ,
Descendoit dans la tombe , escorté par les ris.
Préville vient , paroît ; il r'anime la Scène ;
Et Momus aisément fait oublier Silène :
Préville ! . . . ennuis , fuyez , fuyez , foudris affreux ;
Son nom est un signal , pour r'allier les jeux.
Les Muses m'ont appris qu'une douce démençe ,
Un rire universel a fêté sa naissance.

Mille Silphes légers , soulevant le rideau ;
Se jouoient & danfoient autour de son berceau :
Il reçut le grelot des mains de la Folie :
En bégayant encore , il vola vers Thalie ;
Pour lui seul la Nature est sans déguisement ,
Comme la jeune Amante aux yeux de son Amant.
Acteur ingénieux , je te dois cet hommage :
Ainsi que nos plaisirs , ces vers sont ton ouvrage.
Que du Lierre immortel ton front soit décoré ;
Qui fait rire son siècle , en doit être adoré.

Pour les rôles d'Amans si l'instinct vous décide ;
Servez-vous à vous-même & de Juge & de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'Acteurs sont parfaits :
Avant que d'être aimés , il leur faut des attraits.
Un abord séduisant , un regard vif & tendre ,
Un silence qui parle & qui se fasse entendre ;
Le son de voix touchant , le maintien gracieux ,
L'Art de flater l'oreille , & de charmer les yeux.

Sçavez-vous ce que peut un éloquent sourire ?
 Tous ces riens de l'amour , sçavez-vous les bien dire ?
 Pour le représenter , avez-vous ses appas ?
 Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.

Vous n'avez rien encore, & vous devez tout craindre ;
 Si vous ignorez l'art d'exprimer & de peindre ,
 De produire au dehors ces orages du cœur ,
 Ces mouvemens secrets , ces instans de fureur ,
 Ces rapides retours , cette brûlante ivresse ,
 Les transports de l'amour & sa délicatesse.
 Un rôle est à la fois , tendre , emporté , jaloux.
 Ces contrastes frappans , il faut les rendre tous.
 Paisible adorateur , là , bornez-vous à plaire :
 Ici , que votre front s'enflamme de colère.
 Sachez surtout , sachez comment , d'un œil serein ,
 On vient rendre un portrait , que l'on reprend soudain ;
 Comme on traite un Objet que l'on croit infidèle ;
 De quel air on lui jure une haine immortelle :

Avec quelle contrainte on feint d'autres amours ;
Et comment on le quitte , en revenant toujours.

ÉVITEZ cependant une chaleur factice ,
Qui séduit quelquefois & vit par artifice ,
Tous ces trépignemens & des pieds & des mains ,
Convulsions de l'art , grimaces de Pantins.
Dans ces vains mouvemens, qu'on prend pour de la flâme,
N'allez point sur la Scène éparpiller votre ame.
Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison ,
Ne sont qu'un froid Dédale , où se perd la raison.

UN Acteur a paru plein d'ame & de finesse :
Il sent avec chaleur , exprime avec justesse :
Pour briller , pour séduire , il a mille secrets.
Et créa des moyens , qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge ,
Il a sçu des amans rajeunir le langage ,
Des Rôles langoureux anime la fadeur ,
Fait sourire l'esprit , & fait parler au cœur.

AIMEZ-VOUS mieux jouer & corriger ces êtres ,
 Automates brillans , qu'on nomme Petits-Mâîtres ?
 Portez la tête haute , ayez l'air éventé ,
 La voix impérieuse , ou l'organe fluté ?
 Que votre œil clignotant & foible , en apparence ,
 Sur les objets voisins tombe avec indolence :
 Que tout votre maintien semble nous annoncer
 Qu'au sexe incessamment vous allez renoncer ;
 Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue ;
 Qu'un plaisir trop goûté dégénère en fatigue ;
 Et paroissez enfin , excédé de vos nœuds ,
 Accablé de faveurs , & bien las d'être heureux :

M A I S ce ton , ces dehors exigent de l'étude.
 Pour contrefaire un Fat , il faut de l'habitude.
 Voyez nos élégans , & nos gens du bel-air ;
 C'est aux plaines du Ciel que se forme l'éclair ;
 Allez , & parcourez ce magique Théâtre
 D'un monde qui se hait , & pourtant s'idolâtre.

Étudiez

Étudiez à fond l'art des frivolités,
Le sçavant perfliffage & les mots usités;
De vos cercles bourgeois franchissez les ténébres;
Obtenez quelques mois de nos femmes célèbres.
Leur entretien, utile à vos sens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis,
Instruisez-vous des soins, des égards que mérite
La femme que l'on prend, & celle que l'on quitte.
Differtez sans objet, riez avec ennui;
Le monde est vain & sot; soyez sot avec lui;
Et revenez, tout fier de cent graces nouvelles,
De leurs propres travers amuser vos modèles.
C'est ainsi que l'Abeille, aux approches du jour,
Moissonne les Jardins & les Prés d'alentour;
Et, disputant la Rose au jeune Amant de Flore,
Lorsqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,
Revient dans son asyle obscur & parfumé,
Déposer le trésor du miel qu'elle a formé.

BARON jeune & fêté, dans ce monde frivole,
En sortant de la Scène, alloit jouer son Rôle.
L'ardente vanité se disputoit ses vœux :
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux.
Il conservoit son rang aux pieds de ses Maîtresses,
Et se donna les airs de tromper des Duchesses.

M A I S craignez d'abuser d'un conseil imprudent.
L'Acteur n'est plus qu'un sot, s'il devient impudent.
Notre foiblesse, à tort, le flatte & le ménage,
Si la fatuité survit au Personnage.
Votre état est de plaire, & non de protéger ;
Redoutez le Public ; il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever, il faut sçavoir descendre.
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier Valet se rit de vos hauteurs,
Et va pour son argent siffler les protecteurs ?

T O I, qui prétends briller dans les Scènes burlesques,
D'un monde moins poli consulte les grottesques ;

De nos originaux folâtre Observateur,
Joins l'étude du Sage aux talens de l'Acteur.
Viens , parcours tous les lieux où le Peuple déploie ,
Autour d'un ais brisé , son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle , ose & vuide avec lui
Ce broc de vin fumeux , arrivé d'aujourd'hui.
De ces Mortels grossiers apprends l'art de nous plaire ;
Tous leurs traits sont frappans , & rien ne les altère.
Ici , c'est un vieillard de rides sillonné ,
Et d'un essain d'enfans toujours environné ;
Courbant son corps usé sur un bâton rustique ,
Il se fait craindre encor par sa gaîté caustique.
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer ;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène , au dos rond & convexe ,
Heurter tous ses voisins de son pas circonfléxe ,
Injurier cet arbre , & , prêt à trébucher ,
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher :
Plus loin , deux Champions furieux , hors d'haleine ,
S'arment , les poings fermés , pour quelque grosse Hélène.

Tel objet est choquant dans la réalité ,
Qui plaît au Spectateur , s'il est bien imité.
Vadé , pour achever ses esquisses fidelles ,
Dans tous les carrefours poursuivoit ses modèles ;
De ce Costume agreste ingénu partisan ,
Interrogeoit le Pâtre , abordoit l'Artisan.
Jaloux de la saisir sans masque & sans parure ,
Jusques aux Porcherons il chercha la Nature.
Etoit-il au Village ? il en traçoit les mœurs ;
Trinquoit , pour les mieux peindre , avec des Racoleurs ;
Et changeant , chaque jour , de ton & de palette ,
Crayouna , sur un Port , Jérôme & Fanchonnette.

Ces aimables Mortels dont les noms adorés
Sont , aux fastes des jeux , pour jamais consacrés ;
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge ,
De la divine Orgie avoient admis l'usage ;
Chez les Aubry du temps passaient les jours entiers ;
Et puisoient dans le vin l'oubli des Créanciers.

Craignez de travestir , Baladins subalternes ,
Ces Libertins titrés , en Buveurs de Tavernes ;
Faites-en des Chaulieux & des Anacréons ,
A qui tous les Amours ont servi d'Échançons :
Que toujours , à travers les brouillards de l'ivresse ,
Malgré tous vos écarts , le Courtisan paroisse ;
Et ne confondez point , dans vos pesans croquis ,
Le délire d'un Rustre & celui d'un Marquis.

BELCOUR , de ces tableaux a saisi la finesse :
Son bachique enjouement n'est jamais sans noblesse.
Soit que , quittant la table encor tout délabré ,
D'un Effain de Buveurs il revienne entouré ,
Étourdir un Vieillard par des discours sans suite ,
Et lui balbutier des leçons de conduite ;
Ou soit que plus rassés , & gaîment indiscret ,
Il démasque en riant l'Usurier Turcaret.

Vous que l'âge a muris & rendus plus sévères ;
Effayez vos talens dans les rôles de Pères.

C'est-là qu'enfin Thalie ose élever la voix ;
Et que le cœur ému peut reprendre ses droits :
Acquérez ce maintien , ce débit plein d'aisance ,
Et ces tons assurés , fruits de l'expérience.
Soyez dur , inquiet , défiant , dans Simon ,
Dans Licandre , imposant , tendre , dans Euphémon.
Modérez votre voix , qu'elle parte de l'âme :
Il faut que sans éclats votre jeu nous enflâme ,
D'un geste toujours simple appuyez vos discours.
L'auguste vérité n'a pas besoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime ,
Éclatez , foyez ferme , éloquent & sublime.
Offrez-nous à l'aspect de ce fils criminel ,
Toute la majesté du courroux paternel.
Excitez les sanglots , faites couler les larmes :
De la Nature en pleurs déployez tous les charmes :
Transmettez-nous votre ame ; & que le Spectateur
Puisse applaudir au Père , en oubliant l'Acteur.

V o u s Reines du Théâtre où l'Amour vous appelle ,
L'orgueil de vous instruire a réveillé mon zèle.

Je n'ai point , au hazard , confondu mes couleurs ;
Économe prudent , j'ai réservé les fleurs.
Mufe , couronne-toi d'une palme nouvelle :
La beauté te sourit , il faut chanter pour elle.
Pour r'en faire écouter , forme de plus doux sons ,
Elle veut des confeils , & non pas des leçons :
On ne peut l'éclairer , quand on ne peut lui plaire.
Dirige fes talens , mais d'une main légère.
C'est ainfi que l'on voit les flexibles cizeaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.

Pour souffrir le grand jour & l'éclat de la Scène ,
De votre vrai talent foyez d'abord certaine.
Ne vous en fiez point à vos Adorateurs :
Faites-vous des amis , & craignez les flateurs.
Qu'espérer en effet de ces folles Actrices ,
Bourgeoifes le matin , le foir Impératrices ,
Qui fur l'Art avili confultent leurs Mamans ,
Quelque sot Esculape ou de plus sots Amans :

Songez à vous pourvoir d'un Conseiller utile ,
Juge de vos défauts, & Juge difficile.
Interrogez votre âge & vos penchans secrets,
Et votre caractère & l'esprit de vos traits.
Aux rôles langoureux telle souvent s'obstine ,
Dont le dehors annonce ou Finette ou Justine ;
Et telle , avec un front imposant & hautain ,
Représente Matton , que cajole Frontin.

CE L rufé , taille lesté , & langues indiscrettes ,
Ce qu'il faut aux Valets , il le faut aux Soubrettes.
Par l'organe surtout elles doivent briller ,
Agir presque toujours & toujours babiller ;
Ou du moins , se taisant avec impatience ,
Par un geste indiscret échauffer leur silence.
Qu'elles se gardent bien de charger leurs tableaux ;
Nous voulons des Teniers & non pas des Calots.
Le vain effort de l'Art annonce une ame aride.
Alors qu'il est contraint , le rire est insipide.

Camille,

Camille , aux yeux charmés des zéphires surpris ,
Couroit sur les moissons , sans courber les épis.

AH ! si la Scène encore offroit à notre vue
Cette Actrice adorée & trop tôt disparue ,
Qui par son enjouement sçavoit tout animer ,
Et que , pour son éloge , il suffit de nommer !...
Je vous dirois sans cesse : ayez les yeux sur elle ;
Et Je croirois tout dire , en l'offrant pour modèle.

I l me semble la - voir , l'œil brillant de gaiété ,
Parler , agir , marcher avec légèreté ;
Piquante sans apprêt , & vive sans grimace ,
A chaque mouvement acquérir une grace ,
Sourire , s'exprimer , se taire avec esprit ,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit ;
Nuancer tous ses tons , varier sa figure ,
Rendre l'art naturel , & parer la Nature.
Tu touches , Dangeville , au sublime degré ,
Ou la gloire n'a plus qu'une rayon épuré ,

A ce moment flatteur , le plus beau de la vie ,
Où le talent paisible & vainqueur de l'envie ,
Jouit de son triomphe avec sécurité ,
Et voit poindre le jour de l'immortalité.

L U Z Z I , jeune Fanier , volez dans la carrière :
L'Amour en souriant vous ouvre la barrière ,
Tress un myrthe nouveau pour orner vos attraits ,
Et bat des mains lui-même , en voyant vos succès.

P A R T S , à chaque pas , nous offre cent Coquettes ;
Ivres d'un fol encens , volages , indiscettes :
O vous , qui sous leurs traits voulez nous enflâmer ,
A jouer leurs travers , l'art seul peut vous former :
Attendez que le temps , maître tardif & sage ,
Du monde & des plaisirs vous ait appris l'usage ;
Saisissez la saison de la maturité ,
Ce moment dangereux , le soir de la beauté :
Ce moment , où les cœurs ne cèdent qu'à l'adresse.
L'Amour est un enfant , qu'amuse la Jeunesse :

A dix-huit ans , à vingt , on peut le retenir ;
Mais , à trente , on l'ennuie ; il faut le conquérir.
Pour ce fameux exploit il est mille artifices ,
Et le jeu des vapeurs & celui des caprices ,
D'un geste ou d'un fouris combinez la valeur :
Commandez à vos yeux de feindre la douleur ,
Le plaisir , le dédain , & la mélancolie ,
La raison quelquefois & souvent la folie :
De l'Amour-propre en nous connoissez les ressorts ;
Cet Art de ralentir , d'exciter nos transports ;
Cet Art de désoler le Sot qu'on encourage !
Et de paroître calme , en soulevant l'orage ,
Osez alors , osez reproduire à nos yeux
L'Amante qui d'Alceste a captivé les vœux ,

Ah ! combien , sous ces traits , me semble intéressante ,
Cette Actrice , à la fois , noble , sage & décente ,
Qui sçait tout détailler & ne refroidit rien ;
Assujettit au goût ses tons & son maintien ;

Et qui , fidèle au vrai , sans nuire au vraisemblable ,
Toujours ingénieuse , est toujours raisonnable !

MOISSONNANT vos attraits , si l'inflexible temps
A déjà loin de vous emporté le printemps ,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes ,
Et nos Escarbagnas , & nos vieilles Amantes.
Tous ces rôles choquants , s'ils n'ont l'appui du jeu ,
Sous les traits de Gautier , ont fixé notre aveu.
Vous y pouvez de l'art déployer les richesses :
Leurs traits sont plus marqués ; mais ils ont leurs finesses.
Affectez quelquefois un sourire enfantin ;
Qu'une rose en bouton parfume votre sein ;
Et , de quelques pompons ornant votre coëffure ,
De la beauté naissante empruntez la parure.
Mais , pour nous égayer , ne nous révoltez pas ;
N'emrubanez point trop vos burlesques appas.
Dans vos plus grands excès soyez prudente & sage :
Baïffez de vos cheveux le double ou triple étage ;

Élaguez ce panier ; rognez cet éventail ,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

LES rôles ingénus veulent de la décence.
L'Actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'Amour doit y briller , mais doux & défarmé :
Songez qu'il vient de naître , & qu'il n'est point formé
Le Soleil , en naissant , n'échauffe point encore ,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du desir ,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaisir.
Il faut que votre voix , en peignant votre flâme ,
En sons mélodieux se fasse entendre à l'ame.
Offrez-nous , s'il se peut , ce timide embarras
Que donne la Nature , & qu'on n'imité pas ;
Ce front baissé toujours , & qui rougit sans cesse ,
Cette grace naïve , atour de la jeunesse :
Ah ! ne l'offusquez point par de vains ornemens.
Une rose suffit pour orner le Printemps.

Nous représentez-vous la tendre Zénéïde ,
Qui s'indigne & gémit sous un masque perfide ?
Marquez nous ce dépit & ce ressentiment :
C'est une Nymphé en pleurs , qu'outrage son Amant ;
Qui résiste , qui craint de le voir infidèle ;
Qu'il soupçonne être laide ; & qui sait qu'elle est belle.
Quel voile peut cacher ces douloureux combats ;
Et l'orgueil d'une Amante , & surtout ses appas ?
Que votre jeu soit vif , qu'il peigne vos allarmes ;
Et , qu'à travers le masque , on découvre vos charmes.
Dans Lucinde surtout variez vos tableaux :
Chaque Scène y produit des sentimens nouveaux.
Pour remplir tous les cœurs du feu qui vous agite ,
Animez vos regards , que votre sein palpite :
Développez-nous bien ces secrets mouvemens ,
Ce désordre inconnu , ces premiers sentimens
D'une jeune Beauté qui soupire & s'ignore ;
Qui voit ce qu'elle cherche & qui le cherche encore ;
Dont le cœur insensible & mort jusqu'à ce jour
S'ouvre , & s'épanouit au souffle de l'Amour.

QUEL souvenir cruel se mêle à ces images !
Le talent , qui n'est plus , veut encor des hommages.
Tendre Guéant * , mon cœur ne t'oublîra jamais.
Puissé-je dans mes vers ranimer tes attraits ?
Combien elle étoit simple , intéressante , & belle !
Amour , tu t'en souviens , tu lui restas fidelle.
La douce illusion accompagnoit ses pas :
Les Graces l'inspiroient , & ne la quittoient pas.
Amour , graces , beauté , rien ne la put défendre :
La tombe s'entrouvrit ; il y fallut descendre.
Ainsi l'étoile brille , & bientôt , à nos yeux ,
En mourantes clartés semble quitter les cieux.

* On sera peut-être surpris de ne pas trouver ici le nom de Mlle Gauffin qui excelloit dans les rôles dont il s'agit. J'ai craint la monotonie de la louange , toujours fastidieuse , quand elle est répétée. Mlle Guéant n'étoit que l'Eleve de cette Actrice célèbre , mais promettoit de devenir sa rivale. Un organe enchanteur , une figure charmante , toute la séduction de l'ingénuité , tels furent ses titres , & les motifs de mes éloges.

Que dis-je ? elle respire : il est d'heureux ombrages ,
 Asyles des Héros , des Belles & des Sages.
 Sous ces berceaux rians & fermés aux douleurs ,
 Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs :
 Peut-être qu'à Maurice , élevé sur un Trône ,
 De Myrthe & de Lauriers elle offre une Couronne ;
 Se rappelle des vers , qu'il lui fait déclamer ;
 Et n'envie aux Mortels que le plaisir d'aimer.

M A I S , quoi ! quelle Beauté s'avance sur la Scène !
 Le Sentiment conduit sa démarche incertaine.
 Sa voix se développe en sons doux & flatteurs ;
 Son œil est un rayon qui luit au fond des cœurs.
 Sur ce front ingénu quelle grace enfantine !
 C'est la naïve Hébé qui sourit & badine :
 C'est la Rose qui naît , qui va naître , fleurir ,
 Lentement se déploie , & craint de s'entrouvrir :
 Charmante Doligni , puis-je te méconnoître ;
 Toi , si chère à l'Amour , que tu braves peut-être ,
 Pourfuis :

Poursuis : ce Dieu léger , qui brigue tes faveurs ,
Séduit par les attraits , est fixé par les mœurs.

L'ART n'est point dégradé , lorsqu'il se multiplie.
On élève partout des Temples à Thalie.
Vous , qui nous amusez par d'utiles travaux ,
Dans un monde brillant vous trouvez des Rivaux.
Quel triomphe pour vous ! sous ces lambris tranquilles ,
Où la grandeur s'échappe & s'enfuit loin des Villes ,
Dès que Flore a , près d'elle , assemblé les Zéphirs :
Mille jeunes beautés , qu'unissent les plaisirs ,
Au grand jour d'un Théâtre osant risquer leurs charmes ,
Y savent exciter ou les ris ou les larmes.
Aux agrémens naïfs de la simple gaîté ,
L'une a sçu de ses traits plier la majesté ;
Et , lorsqu'elle descend aux jeux de la folie ,
L'œil la prend pour Vénus , l'oreille pour Thalie.
L'autre vive , légère , un panier à la main ,
Retrace à nos regards l'Amante de Lubin ;

Ou plutôt , à cet air qui plaît sans imposture ,
Sous le chapeau d'Annette , on croit voir la Nature :

L A Scène quelquefois rassemble deux Amans
Gênés dans leurs desirs , & dans leurs sentimens.
Voyez comme leur joie éclate & se décèle ;
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincèle :
Malgré l'aimable Dieu , qui seul les fait agir ,
Commandés par leur rôle , ils n'ont point à rougir.
Ils peuvent librement , sans craindre pour leur flâme ,
Se parler en public des secrets de leur âme.
Ce n'est que pour eux seuls que brille un si beau jour ;
Et la décence même applaudit à l'Amour.

L E plaisir m'égarait : la raison me ramène.
Muses , dont le pinceau peut enrichir la Scène ,
Joignez à mes essais vos efforts plus certains.
Pour former des Acteurs , il faut des Écrivains.
Tel qui , depuis longtemps , rampoit foible & timide ,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.

Remettez sous nos yeux le tableau de nos mœurs :
Baignez avec nous , pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons ? Quels seroient vos scrupules ?
Molière est sous la tombe , & non les ridicules.
Oui , chaque âge a les siens vrais , caractérisés :
Ceux-là sont apparens , ceux-ci mal déguisés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obscure :
Il faut à chaque siècle assigner sa figure :
Avec des traits divers , le nôtre a ses Organs ;
Il a ses Imposteurs ; il a ses Harpagons.
La Nature , en créant , toujours se renouvelle :
Les vices , les travers sont variés comme elle.
Observez , parcourez & la Ville & la Cour :
Dans nos cœurs , en riant , venez porter le jour :
Quel léger tourbillon , va , vient , revient & roule.
Dieux ! que d'Originaux se présentent en foule !
Voyez-vous celui-ci , que l'on vient d'empâter ,
Dans son faste Bourgeois tout honteux d'exister :
Cet autre , embarrassé de sa vaine richesse ,
Qui cherche en vain ses sens usés par la mollesse.

N ii

100 *LA COMÉDIE, CHANT II.*

S'ennuie au sein des Arts qu'il rassemble à grands frais ;
Dîne , soupe , s'endort au son des clarinets ;
A sa meute , sa troupe , & surtout sa musique ,
Fatigue , tout le jour , son âme léthargique ,
Et retombe le soir , en bâillant de nouveau ,
Sur un lit d'édredon , qui lui sert de tombeau ?
Transportez à nos yeux la jeune Courtisane ,
Qui , fille de l'Amour , le sert & le profane ,
Avec grace sourit , intrigue savamment ,
Désespère avec art & trahit déceimment.
Ce Protecteur banal , entouré de Thermites ,
Et qui pour ses amis compte ses Parasites ;
Ou ce présumptueux , ivre de ses talens ,
Qui regarde en pitié jusqu'à ses Partisans ;
Et d'un œil prophétique , où le dédain repose ,
Dans les siècles futurs lit son apothéose.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'élève , il naîtra des Barons.







Ch. Broom inv.

P. De Grande. Sculp.

L' O P É R A ,

CHANT TROISIÈME.

DESCÈNS, viens m'inspirer sçavante Polymnie ;
Viens m'ouvrir les trésors de l'auguste harmonie.
Tu m'exauces : déjà tous les Chantres des bois ,
Te saluant en cœur , accompagnent ma voix.
L'Onde de ces ruisseaux plus doucement murmure :
Zéphir plus mollement frémit sous la verdure.
Les Roseaux de Syrinx , changés en Instrument ,
Vont moduler des airs sous les doigts d'un Amant.
Cet arbruste est plaintif , cette grotte sonore :
La parole n'est plus , & retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loisir studieux ,
O Déesse , j'entends la Musique des Cieux ,
La Terre à ses accens , & les airs lui répondent :
Les Astres dans leur cours jamais ne se confondent.

Les Mondes , entraînés par leurs ressorts secrets ,
Toujours en mouvement , ne se heurtent jamais ,
Paroissant opposés , ils ont leur sympathie :
Dans l'accord général , chacun a sa partie ;
Et les Etres entr'eux , par ton art créateur ,
Formant un grand concert , digne de leur Auteur.

MAIS daigne enfin , quittant cette sphère hardie ,
Assigner des leçons à notre mélodie.
De la Scène lyrique , objet de mes travaux ,
Étale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels secours , le chant plein de ta flamme ,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin jusqu'à l'ame ;
Ce qu'il doit emprunter , pour accroître son feu ,
De l'esprit , de la force , & des graces du jeu.

Vous qui sur ce Théâtre oserez vous produire ,
Reçutes-vous des traits assortis pour séduire ?
N'allez point , sur la Scène usurpant un Autel ,
Y faire huer un Dieu sous les traits d'un Mortel.

Le monde où vous entrez est peuplé de Déeses :
L'Amour en folâtrant , y choisit ses Prêtresses.
Avec des traits flétris , un teint jaune & plombé,
Pourrez-vous , sans rougir , prendre le nom d'Hébé ?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus sa couleur olivâtre ;
Dans un char transparent , par des Cigres traîné ,
Fendre les airs , aux yeux de Paphos étonné ;
Et rappeler en vain cet enfant volontaire ,
Qui s'est allé cacher à l'aspect de sa mère ?
Que Flore , à mes regards n'ose jamais s'offrir ,
Sans me faire envier le bonheur de Zéphir :
Sa bouche , au doux fouris , doit être aussi vermeille ,
Que les boutons de rose , épars dans sa corbeille.
L'Amante de Titon , pour fixer nos amours ,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours ;
Et , sous les pampres verts dont Bacchus se couronne ,
Le plaisir doit briller dans les yeux d'Erigone.

QUE la taille & le port soient toujours adaptés
 Aux rôles différens que vous représentez.
 Des Colosses hautains, dont l'Amour fuit les traces :
 Pourront-ils badiner sous le corset des Graces ?
 La Naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin ,
 Me retracer Pallas, une lance à la main ;
 Et l'orgueil menaçant d'une Reine en colère,
 Conviendra-t-il au front d'une simple Bergère ?

SACHEZ, quand il le faut, varier votre ton
 Sévère dans Diane, emporté dans Junon.

V O U S surtout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,
 Ressusciter pour nous ces Paladins antiques ,
 Tous ces illustres fous, ces Héros fabuleux ;
 Soyez, à nos regards, gigantesques comme eux.
 C'est peu de m'étaler une jeunesse aimable ,
 Je hais un Amadis, s'il n'est point formidable.
 Quand Roland déracine en ses fougueux accès,
 Ces chênes orgueilleux , ornemens des forêts ,

Je

Je veux que , déployant une haute stature ,
 Il enrichisse l'art des dons de la Nature :
 S'il n'en impose point à l'œil du Spectateur ,
 Si je ne confonds point le modèle & l'Acteur ,
 D'un tableau sans effet bientôt je me détache ;
 Je ne vois qu'un enfant , caché sous un panache ;
 Et dont le foible bras , jouant de l'esponçon ,
 Renverse , avec fracas , des arbres de carton.
 En vain son œil menace , & sa main est armée ;
 Je cherche le Héros , & je ris du Pigmée.

P A R la seule raison mon esprit enchanté ,
 Cherche dans le prestige un air de vérité.

P O U R nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide ,
 Le genre de vos voix peut vous servir de guide.
 Des sons frêles & doux seroient choquans & faux ,
 Dans la bouche du Dieu qui régné sur les flots :
 Ces organes sont faits pour briller dans des fêtes :
 C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes ;

Quand les vents déchaînés mugissent une fois ,
Ils ne s'apaisent point avec des ports de voix ;
Et Jupiter lui-même , armé de son tonnerre ,
Se verroit , dans sa gloire , insulté du Parterre ,
S'il venoit , s'annonçant par un timbre argentin ,
Prononcer en fausset les arrêts du destin.

MAIS c'est peu de la voix , c'est peu de la figure ,
Si vous ignorez l'art d'achever l'imposture ;
De parer ces présens , d'y joindre l'action ,
Et cette vérité , d'où nait l'illusion.
Dans ce ressort trop dur mettez plus de mollesse :
Ces muscles trop tendus ont besoin de souplesse ;
La grace & la beauté d'un Athlète vainqueur
Sont dans l'usage adroit de sa mâle vigueur.
Faites-vous , il le faut , une secrète étude ,
De chaque mouvement & de chaque attitude.
Instruits par la Nature , apprenez à l'orner.
Sur le Théâtre enfin sachez vous dessiner.

C'EST par-là que Chassé regna sur votre Scène ,
Et partage le trône , où s'assied Melpomène.

P R E T E à favoriser vos utiles efforts ,
La Peinture a pour vous déroulé ses trésors.
Des grands Maîtres de l'art consultez les ouvrages :
Voyez-y nos Héros vivre dans leurs images.

L'UN , pâlisant de rage , arrachant ses cheveux ,
Semble frapper la terre , & maudire les Cieux :
L'autre , plus recueilli dans ses sombres allarmes ,
De son œil consterné laisse tomber des larmes.
Ici , c'est un Amant , vengeant ses feux trahis :
Là , c'est un Père en pleurs , qui reclame son fils.
Dans sa noble fureur , voyez comment Achille
Est fier & menaçant , quoiqu'il reste immobile :
Quelle ame dans ce calme , & quel emportement !
Chaque fibre , à mes yeux , exprime un sentiment.
Mars auprès de Vénus cherche en vain son audace.
La Fureur disparoit , & l'Amour la remplace.

Q. ii.

Entre des bras d'albâtre , à tout moment , pressé ,
Sur le sein qu'il caresse il languit renversé ;
Son regard est brûlant , son ame est éperdue :
Aux lèvres de Cypris sa bouche est suspendue ,
Et de son œil guerrier , où brillent les desirs ,
Coulent ces pleurs si doux , que l'on doit aux plaisirs.

D u charme des couleurs qui pourroit se défendre ?
Séduite par les yeux , l'oreille croit entendre.
C'est, quand l'Auteur peint bien, que nous l'applaudissons,
Raphaël & Rubens vous traçoient des leçons ;
Et les fruits de leur art , vrai dans son imposture ,
Sont des vols que leurs mains ont faits à la Nature.

LORSQU'UN Chantre fameux , une lyre à la main ,
Déploit des accords le pouvoir souverain ,
Et , par une harmonie ou belliqueuse ou tendre ,
Maîtrisoit le génie & l'ame d'Alexandre ,
Échauffoit ses transports , l'enivroit , tour-à-tour ,
De douleur , de plaisir , de vengeance & d'amour ,

Lui faisoit à son gré prendre ou quitter les armes ;
Pouffer des cris de rage , ou répandre des larmes ;
Rallumoit sa fureur contre Persépolis ,
Ou le précipitoit sur le sein de Thaïs ;
Puis-je croire qu'alors son front , sans énergie ,
De ses divers accens n'aidât point la magie ?
Ses regards tour-à-tour altiers , sombres , touchans ,
Peignoient les passions , mieux encor que ses chants :
Dans tous ses mouvemens respiroit le délire :
Son geste , son visage accompagnoit sa lyre ;
Et de son action l'éloquente chaleur
Transmettoit à ses sons la flâme de son cœur.

L'ORGANE le plus beau, privé de cette flâme,
Forme un stérile bruit , qui ne va point à l'ame.

QUE l'organe pourtant ne soit point négligé :
Cet utile ressort veut être dirigé ;
La Nature le donne , & l'art sçait le conduire ,
L'affoiblir ou l'enfer , l'étendre ou le réduire.
Insinuant & doux , quand il faut demander ;

Terrible & véhément, quand il faut commander ;
Sourd dans le désespoir , sonore dans la joie ,
Tantôt il se renferme & tantôt se déploie.
Le ton est tyrannique ; il s'y faut affermir ;
Mais les inflexions doivent vous obéir.
Selon que l'ame souffre ou que l'ame est contente ,
L'inflexion doit suivre, ou vive ou gémissante.
Des sons autour de nous éclatent vainement ;
Leur plus douce magie est dans le sentiment :
Le sentiment fait tout ; c'est lui qui me réveille :
Par lui , l'ame est admise au plaisir de l'oreille ;
Et je place l'Acteur , privé d'un si beau don ,
Au-dessous du fluteur , instruit par Vaucanson.

NOTRE goût, plus superbe avec plus de justesse ,
De nos récitatifs accuse la tristesse ;
Ces modulations, dont le refrain glacé
Semble un hymne funèbre au sommeil adressé.
Le vrai récitatif, sans appareil frivole ,
Doit marcher, doit voler, ainsi que la parole.

Pour lier l'action ce langage est formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.
Pourquoi donc tous ces cris, ces inflexions lourdes,
Ces accens prolongés sur des syllabes sourdes,
Ces froids glapiffemens, qu'on se plaît à filer ?
Cessez de m'étourdir, quand il faut me parler.

QUITTEZ cet attirail, cette insipide emphase,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la base ;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le Public mélodieusement.
Vous pouvez, croyez-moi, sans que l'on en murmure,
Presser, lorsqu'il le faut, & hâter la mesure. *
Loin de moi le Chanteur, qui, jaloux d'un beau son,
Est fidèle à la note, en choquant la raison.
La célèbre le Maure, honneur de votre Scène,
Asservissoit Euterpe aux loix de Melpomène.

* Il falloit bien que cela fût autrefois ; on le prouve par la durée des Opéra de Lulli, beaucoup plus grande aujourd'hui, que de son temps. M. Rousseau appuye ce sentiment dans sa Lettre sur la Musique Française.

Elle phraisoit son chant , sans jamais le charger ;
Ce qui languissoit trop , elle osoit l'abrégér.
Ce long récitatif , où l'Auditeur sommeille ,
Fixoit l'esprit alors , en caressant l'oreille ;
Et le Drame lyrique , aujourd'hui si traînant ,
Avec légèreté marchoit au dénouement.

RÉSERVEZ , réservez la pompe musicale ,
Pour ces morceaux marqués , où l'organe s'étale ,
Où l'ame enfin s'échappe en sons plus véhémens ,
Et donne un libre essor à tous ses sentimens .
Que vos inflexions soient alors soutenues ;
Laissez-les expirer en de longues tenues ;
Prodiguez le point d'orgue & les coups de gosier ;
Le Public les exige , & va s'extasier ;
Mais dans tous ces détours d'un Dédale perfide ,
Que le motif de l'air soit toujours votre guide.
C'est ainsi qu'un Sculpteur , à qui l'art est connu ,
Sous le voile toujours fait soupçonner le nu.

DANS

DANS ce fracas lyrique, & ce brillant délire ,
 Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.
 Craignez de vous borner à des sons éclatans ;
 Et gardez que vos bras , suspendus trop longtemps ,
 Comme deux contrepoids , qu'en l'air un fil balance ,
 Attendent , pour tomber , la fin d'une cadence.

SANS doute par le chant vous devez nous charmer ;
 Mais c'est au jeu surtout que je veux vous former.

TOR, qui veux t'emparer des rôles à baguette ;
 Si tu n'as pour talent qu'une audace indiscrette ;
 Pourras-tu , l'œil en feu , bouleverser les airs ,
 Faire pâlir Hécate , enfler le sein des mers ,
 Et perçant de Pluton le ténébreux domaine ,
 A tes Dragons ailés parler en Souveraine ?
 Tes yeux me peindront-ils la rage & la douleur ?
 Pour évoquer l'Enfer , il faut de la chaleur.
 Ne va point imiter ces Sorcières obscures ;
 Qui n'ont rien d'infernal , si ce n'est leurs figures ;

Menacent sans fureur , s'agitent sans transports
Et dont le moindre geste est un pénible effort.
Sisyphé , à leur aspect , & translit & succombe :
De ses doigts engourdis sa roche échappe , tombe :
Et l'ardent Ixion , surpris de frissonner ,
Sur son axe immobile a cessé de tourner.

IL faut que , dans son jeu , la redoutable Armide
M'attendrissé à la fois , m'échauffe & m'intimide.

DANS ces riants Jardins Renaud est endormi.
Ce n'est plus ce guerrier , ce superbe ennemi ,
Ombragé d'un panache & caché sous des armes ;
C'est Adonis qui dort , protégé par ses charmes.
Armide l'apperçoit , jette un cri de fureur ,
S'élance , va percer son inflexible cœur.
O changement soudain , elle tremble , soupire ,
Plaint ce jeune Héros , le contemple & l'admire.
Trois fois , prêt à frapper , son bras s'est ranimé ,
Et son bras par ses yeux est trois fois désarmé.
Son courroux va renaître & va mourir encore :
Elle vole à Renaud , le menace , l'adore ,

Laisse aller son poignard , le reprend tour-à-tour ;
Et ses derniers transports sont des transports d'amour.

QUE ces emportemens sont mêlés de tendresse !
Quel contraste frappant de force & de foiblesse !
Que de soupirs brûlans ! que de secrets combats !
Que de cris & d'accens , qui ne se notent pas !
A l'ame seule alors il faut que j'applaudisse :
La Chanteuse s'éclipse , & fait place à l'Actrice.
N'allez point vous piquer d'un froid compartiment :
Manquez , manquez au ton plutôt qu'au sentiment :
Ne vous amusez point à perler des cadences ,
Aux éclats ménagés joignez les réticences.
L'Orchestre en vain prétend gouverner votre voix
La Nature vous parle , il faut suivre ses loix.
Que m'importe , en voyant votre douleur profonde ,
Si vous avez omis la valeur d'une ronde ?
Il échappe souvent des sons à la douleur ,
Qui sont faux à l'oreille & sont vrais pour le cœur.

QUAND de Psyché , mourante au milieu de l'orage ,
Arnould les yeux en pleurs me vient offrir l'image ,

Et frémit sous la nue, où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre sa voix, dans le fracas des airs ?
J'aime à voir son effroi, lorsque la foudre gronde,
Et ses regards errans sur les gouffres de l'Onde,
Ses sons plaintifs & sourds me pénètrent d'horreur ;
Et son silence même ajoute à ma terreur.
Grace à l'illusion, je sens trembler la Terre ;
Cet airain , en roulant , me semble un vrai tonnerre :
Ces flots que l'Art soulève & sçait assujettir ,
Sont des flots écumans tout prêts à l'engloutir ;
Et , lorsque le flambeau des pâles Euménides
Éclaire son désordre & ses graces timides ,
J'éprouve sa frayeur , je frissonne , & je croi
Entendre tout l'Enfer rugir autour de moi.

TELE est du grand talent la puissante féerie :
Il rend tout vraisemblable , il donne à tout la vie ;
Il embrase la Scène , & , pour donner des loix ,
A peine a-t-il besoin du secours de la voix.

COMMENT à ces effets pourroit oser prétendre
Celle qui , par momens , intéressante & tendre ,

Sensible par corvée , & folle par état ,
 Quand son air est chanté , sourit au premier Fat ,
 Provoque les regards , va mandier l'éloge
 De ce jeune Amateur endormi dans sa loge ;
 Et , le cœur gros encor , l'œil de larmes trempé ,
 Arrange , eu minaudant , tout le plan d'un soupé ?

Q U E jamais votre esprit ne soit hors de la Scène ;
 Que votre œil au hazard jamais ne se promène ;
 Oubliez des balcons ces muets entretiens ;
 Vos regards sont distraits , ils détournent les miens.
 Puis-je être intéressé , quand vous cessez de l'être ?
 Et sans un froid mortel puis-je voir reparôître
 L'Automate chantant , dont les yeux libertins
 Sont en correspondance avec tous leurs voisins ?

M A I S vous qui , dans nos chœurs prétendus harmoniques ,
 Venez nous étaler vos masses organiques ,
 Et circulairement rangés en espalier ,
 Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer ;
 Vous verrai-je toujours , l'esprit & le cœur vuides ,
 Hurlant , les bras croisés , vos refrains insipides ?

Vous est-il défendu de peindre dans vos yeux ,
Ou la tristesse sombre ou les folâtres jeux ?
Pour célébrer Vénus , Cérès , Flore & Pomone ,
Lorsque le tambourin autour de vous résonne ;
Sous des berceaux de fleurs lorsque d'heureux Amans
Entrelacent leur chiffre , & gravent leurs sermens ;
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus & du Gange ,
Une coupe à la main , préside à la vendange ;
Quand tout est rayonnant du feu de la gaité ,
De quel œil soutenir votre immobilité ?
Vous gâtez le tableau qui par vous se partage.
De grace , criez moins , & sentez davantage ;
Et que l'on puisse enfin sur vos fronts animés ,
Trouver le sens des vers , par la voix exprimés . .

LA Scène s'embellit : sur des bords solitaires ,
Je vois se réunir des groupes de Bergères.
Des Bergers amoureux ont volé sur leurs pas ;
Apollon les appelle à d'aimables combats.
Des guirlandes de fleurs ont paré ces musettes ;
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes ;

Déjà de l'art du chant on dispute le prix.
 Les Juges sont Églé, Silvanire, Cloris ;
 C'est dans leurs jeunes mains que brille la couronne ;
 C'est le goût qui l'obtient, & l'amour qui la donne.

Le goût seul dans ce genre assure vos succès ;
 Ou Nymphes ou Bergers, vous ne plairez jamais ,
 Sans ce tact délicat, cette subtile flâme,
 Mystère pour l'esprit & délices de l'ame.

Tu lui dois ton génie, ô toi, Chantre adoré,
 Toi, moderne Linus, par lui même inspiré.
 Que j'aimois de tes sons l'heureuse symétrie,
 Leur accord, leur divorce & leur économie !
 Organe de l'Amour auprès de la Beauté,
 Tu verfois dans les cœurs la tendre volupté.
 L'Amante en vain s'armoit d'un orgueil inflexible :
 Elle couroit t'entendre & revenoit sensible.
 Plus d'une fois, le Dieu qui préside aux saisons,
 Qui fait verdier les près, & jaunir les moissons,
 Las du céleste ennui, jaloux de nos hommages,
 Sous les traits d'un Berger parut dans nos bocages :

Sous ces humbles dehors , heureux & caressé ;
Il retrouva les Cieux dans les regards d'Issé ;
Et, goûtant de deux cœurs la douce sympathie ;
Fut, Dieu plus que jamais, dans les bras de Clithie :
C'est lui sans doute encor qui vient , changeant d'Autels ,
Amuser , sous tes traits , & charmer les Mortels.

V o u s , qui voulez sortir de la foule profane ,
Comme lui cultivez & domptez votre organe.
Corrigez-en les tons aigres , pesans ou faux ;
En graces , comme lui , transformez vos défauts.

PRÉTENDEZ-VOUS m'offrir le lever de l'Aurore ?
Que votre foible voix par degré semble éclore ;
Et, soudain déployée en sons vifs & brillans ,
Me retrace du jour les feux étincelans :
De l'Amour qui gémit qu'elle exprime les peines ,
Se joue avec ses traits & roule avec ses chaînes.
Peignez-vous un ruisseau ? que vos sons amoureux
Coulent avec ses flots , & murmurent comme eux.

RÉPANDEZ

RÉPANDEZ sur vos tons une aimable mollesse ;

D'un organe d'airain soumettre la rudesse

A chanter les plaisirs & les ris ingénus ,

C'est donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.

Tel Acteur s'applaudit & se croit sûr de plaire ,

Qui, d'une voix tonnante, aborde une Bergère,

A peine dans son Art il est initié ;

Et c'est en mugissant qu'il me peint l'amitié.

Mettez dans votre chant d'insensibles nuances ;

Des airs lents ou pressés marquez les différences,

Ce passage est frappant & veut de la vigueur ;

Là , que l'inflexion expire avec langueur ;

Et que par le succès votre voix enhardie

Ajoute , s'il se peut , à notre mélodie.

D I V I N E mélodie , ame de l'Univers ,

De tes attrairs sacrés viens embellir mes vers.

Tout ressent ton pouvoir. Sur les mers inconstantes

Tu retiens l'Aquilon dans les voiles flottantes.

Tu ravis , tu soumetts les habitans des eaux ;
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts , tandis que tout sommeille ,
Prolonge en ton honneur son amoureuse veille ;
Et seul , sur un rameau , dans le calme des nuits ,
Il aime à moduler ses douloureux ennuis.
Tes loix ont adouci les mœurs les plus sauvages ;
Quel antre inhabité , quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables sons ?
Le plus barbare écho répéta des chansons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière ,
Le Courfier inquiet lève sa tête altière ,
Hennit , blanchit le mors , dresse ses crins mouvans ;
Et s'élance aux combats , plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu suspens la misère ,
Rends le travail facile & la peine légère.
Que sont tant de Mortels en proie aux noirs chagrins ,
Et que le Ciel condamne à souffrir nos dédains ?
Le moissonneur actif que le Soleil dévore ;
Le Berger dans la plaine errant avant l'Aurore ?

Que fait le forgeron soulevant ses marteaux ;
 Le vigneron brûlé sur ses ardens côteaux ;
 Le captif dans les fers , le nautonnier sur l'onde ;
 L'esclave enseveli dans la mine profonde ;
 Le timide indigent dans son obscur réduit ?
 Ils chantent : l'heure vole , & la douleur s'enfuit.

J E U N E & timide Amant , toi qui , dans ton ivresse ,
 N'as pû fléchir encor ton injuste maîtresse ;
 Dans le mois qui nourrit nos frêles rejettons ,
 Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons ;
 Sur la Scène des champs n'oses-tu la conduire ?
 La Nature est si belle à son premier sourire !
 Laisse errer ses regards sur ces riches tableaux ,
 Sur l'émail des vallons , & l'argent des ruisseaux :
 Dans cet enchantement , que sa main se repose
 Sur ce frais velouté qui décore la rose ;
 Qu'elle puisse , à longs traits , en respirer l'odeur ;
 Le plaisir de ses sens va passer dans son cœur ;

Si de tous ces attraits elle osoit se défendre ,
Joins-y la volupté d'un chant flexible & tendre ;
Tu l'entendras bientôt en secret soupirer.....
Et je laisse à l'Amour le soin de t'éclairer.

Sous les traits de Lani Terpsicore s'avance :
D'Euterpe aimable sœur, comme Euterpe on l'encense ;
Et , mariant sa marche au son des instrumens ,
Elle a le même Trône , & les mêmes Amans.
L'illusion * la suit ; éloquente & muette ,
Elle est des passions la mobile interprète :
Elle parle à mon ame , elle parle à mes sens ;
Et je vois dans ses jeux des tableaux agissans.
Le voile ingénieux de ses allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de l'histoire, elle raconte aux yeux :
Je revois les Amours, les faits de nos Ayeux.

* La partie des Ballets , que je n'ai fait qu'effleurer ,
pourroit fournir un quatrième Chant très-neuf & très-
agréable ; mais il faut pour cette entreprise des connois-
sances que je n'ai pas.

Elle sçait m'inspirer leur belliqueuse ivresse ;
J'admire leurs exploits , & je plains leur foiblesse.

A ses lauriers brillans voulez-vous avoir part ?
Aux talens naturels joignez l'étude & l'art.
Que toujours votre danse exprime un caractère :
Qu'elle soit , tour-à-tour , tendre , vive ou légère.
M'offrez-vous Aleçon , secouant ses flambeaux ?
Élancez-vous par bonds ; que vos pas inégaux ,
Égarés , incertains , nous annoncent la rage ,
Le tumulte de l'ame & la soif du carnage.
Là , par des mouvemens souples & négligés ,
Par des balancemens avec art prolongés ,
Peignez-moi les langueurs de la douce moleste.
N'allez point par des sauts fatiguer sa paresse.
Ici , comme Guimard , devancez les zéphirs ;
Et que vos pas brillans soient le vol des plaisirs.

Nous représentez-vous quelques danses rustiques ;
Que vos agiles bonds ne soient point symétriques ;

De la Nature seule empruntez votre feu :
La danse d'un Berger n'est pas celle d'un Dieu.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue ;
Vénus même déplaît , alors qu'elle est trop nue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre Amant ?
N'allez point , sans pudeur , à nos yeux vous pâmant ,
Outrager la décence & , Sirène muette
Proposer au Public un bonheur qu'il rejette.

POUR illustrer votre Art , respectez , dans vos Jeux ;
Le Palais des Héros , & le Temple des Dieux.
Du Trône où siège Euterpe , il ne faut point descendre.
Sans indignation , puis-je voir , puis-je entendre
Naziller Arlequin , grimacer Pantalon ,
Où tonnoit Jupiter , où chantoit Apollon ?

En secret indigné que sa Scène avilie
Se fût prostituée aux Bouffons d'Italie ;
Que le François , trompé par un charme nouveau ,
Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau ,

Ce Dieu voulut punir ce transport idolâtre ;
Et , chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre ,
Les yeux étincelans , la fureur dans le sein ,
Aux antres de Lemnos il descend chez Vulcain.
L'Immortel , tout noirci de feux & de fumée ,
Attrisoit de ses mains sa fournaise allumée ;
Mais il ne forgeoit plus ces instrumens guerriers ,
Ces tonnerres de Mars , ces vastes boucliers ,
Où l'air semble fluide , où l'onde dans sa sphère
Coule , & sert mollement de ceinture à la Terre.
L'enclume retentit sous de plus doux travaux ;
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
« Vulcain , dit Apollon , on profane mon culte ;
» Sur mes autels fouillés chaque jour on m'insulte.
« Venge-moi. Tout-à-coup dans les bruyans fourneaux
Des cyclopes ailés allument cent flambeaux.
Ils volent , & déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du Temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé ; la conque de Cypris ,
La guirlande de Flore & l'arc brillant d'Iris ;

128 *L'OPÉRA, CHANT III.*

Des Champs Élyséens l'immortelle parure ,
Les Zéphirs , les Ruisseaux , les Fleurs & la Verdre ,
Les superbes Forêts , les rapides Torrens ,
Du Souverain des Mers les Palais transparens ,
Hélas ! tout est détruit ! on parcourt les ruines :
Là dansoient les Plaisirs & les Graces badines :
Allait , aussi légère avec autant d'appas ,
Formoit , en se jouant , un dédale de pas.
Ici l'aimable Arnould exerçoit son empire ,
Et nous intéressoit aux pleurs de Téléaire.

EUTERPE cependant , pour nous dicter ses loix ,
Trouve un asyle heureux , dans le Palais des Rois.
Rameau , le sceptre en main , éclipse Pergolèse :
Le Goût a reparu : le Dieu du Jour s'apaise :
Et son ressentiment subsisteroit encor ,
Si la Scène à nos yeux n'eût remontré Castor.



Le Privilage se trouvera aux Œuvres.

AMILKA,
O U
PIERRE-LE-GRAND,
TRAGÉDIE,

PRÉCÉDÉE D'UN DISCOURS,
Où se trouvent des Fragmens d'un CZAROWITS,
par le Chevalier de VATAN,

ET SUIVIE D'UN EXTRAIT DE LA
TRAGÉDIE D'ALCESTE,

ET DU DISCOURS DU SCYTHE
A ALEXANDRE.



A P A R I S,

De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue &
vis-à-vis la Comédie Française, au Grand Monarque
& aux Cigognes.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

JE donnai d'abord à cette Tragédie le titre sous lequel je la fais reparoître. On m'exagéra les dangers d'un Sujet aussi épineux; les obstacles que rencontreroit un ouvrage, où j'avois à peindre des faits récents, des personnages contemporains, un Législateur célèbre, qui tient encore toute l'Europe suspendue entre la haine & l'admiration. J'étois dans la première effervescence de l'âge & de l'amour-propre; je regardois comme un malheur réel ce qui pouvoit retarder la représentation de ma Pièce; je crus tout, les difficultés m'effrayèrent &, quand je devois travailler à les vaincre, je ne songeai qu'à les prévenir. Telle est la marche d'une jeunesse inconfidérée, qui, presque toujours, détruit ses jouissances, en les accélérant. Je cherchai dans l'Histoire Tartare un Prince qui eût quelques traits de ressemblance avec Pierre-le-Grand. Je trouvai Timur

A ij

à qui j'appliquai , bien ou mal , les discours & les actions du Héros de la Russie. A Menzikoff , je substituai Zulica , sans m'appercevoir que c'est le nom d'une jolie Courtisane du *Sopha* * ; & que , par cette raison , il ne convient pas , tout - à - fait , à la dignité dramatique. Ces précautions prises , je portai ma Tragédie au Tribunal des Comédiens , qui eurent la complaisance de l'écouter & de la recevoir. M. de *Crébillon* vivoit alors : j'allai soumettre à son jugement cette foible & première production. Soit qu'il y entrevît un lueur de talent , soit que ma jeunesse le prévînt en ma faveur , il l'examina avec intérêt , descendit jusqu'aux moindres détails de mon ouvrage , refit même quelques Scènes que j'ai encore écrites de sa main. Il m'initioit en quelque sorte aux mystères de son art ; & c'est , dans sa conversation , que j'appris à mépriser toutes ces froides Poëtiques , qui ne valent pas une seule des leçons animées que l'on puise dans l'entretien d'un grand homme. Je

* Roman ingénieux , plein de graces , de volupté , & sur-tout d'une profonde connoissance des femmes.

recueillois avec soin les étincelles précieuses , échappées de ce foyer brûlant d'où étoient partis *Electre* , *Atrée* & *Rhadamiste*. L'Auteur de ces chefs-d'œuvres me récitoit quelquefois des fragmens de son *Cromwel*. Alors ses yeux s'allumoient , son front sembloit rajeuni par l'enthousiasme , ses vers , comme des traits de feu , embrasoient mon imagination. A ces élans du génie se joignoit cette simplicité respectable qui nous réconcilie avec les talens qui nous éclipsent. C'étoit pour moi un objet de vénération , qu'un vieillard de quatre-vingt-deux ans , jouissant de sa gloire sans orgueil comme sans inquiétude , & qui , dans une carrière aussi orageuse que celle du Théâtre , avoit lassé ses ennemis par le silence & des succès. Je n'oublierai jamais les bontés dont il me combloit sur ses derniers jours , & j'ai besoin de m'en souvenir , pour lui pardonner de m'avoir conseillé un genre de travail qui m'a mis deux fois aux prises avec le ridicule & la malignité.

ENCOURAGÉ par ses conseils , enorgueilli

de son suffrage , je m'abandonnai comme bien d'autres , à toutes les illusions qui assiégent une jeune tête en pareille circonstance. Qu'on est sot , quand on a vingt ans , & qu'on a fait une Tragédie ! J'entendois déjà les applaudissemens retentir à mon oreille : je révois immortalité. Le jour fatal arrive. Une première représentation ramène tout au vrai ; c'est un coup de baguette qui renverse le Palais d'Armide. Mes chimères disparurent : je vis distinctement que je n'étois pas , à beaucoup près , aussi sublime que je me l'étois imaginé. Ma disgrâce cependant n'étoit point sans remède : l'indulgence du Public , qui d'abord fut excessive , ne m'abandonna qu'aux derniers Actes , où il manqua de force pour m'applaudir , parce que je n'avois plus celle de l'intéresser. Je sentis la justice de ce procédé , & , loin de m'élever contre mon Juge , je profitai de ses bruyantes leçons. Je m'enfermai pendant quatre jours & changeai dans cet intervalle tout ce qui avoit déplu à ce même Public , qui reçut avec transport cette preuve de ma docilité. Ma Pièce eut tout le succès que j'en pouvois espérer ,

après lui avoir enlevé moi-même son plus vif intérêt , par le retranchement des véritables noms. En effet le nom seul de *Pierre-le-Grand* en impose ; il prépare les esprits à des idées nobles , à de fortes impressions. C'est un tableau vraiment digne de notre Scène que celui d'un Héros Législateur qui , à travers le choc des esprits , l'âpreté du climat , l'opposition même de la Nature , élève sur des glaçons ensanglantés l'édifice des mœurs & des loix, change une Horde sauvage en Peuple policé , s'instruit par ses revers , se dévouë , pour atteindre son but , à tous les poignards de la trahison , & prouve à l'Univers surpris qu'un Roi peut être cruel , pour l'intérêt même de l'humanité. Il est certain que , si un Politique , par la grandeur de ses vues , fixe , en quelque sorte la mobilité du temps , devine les circonstances , calcule les obstacles , anticipe sur l'avenir , on doit lui pardonner quelques ressorts violens nécessaires à ses vastes opérations. Les hommes de génie méprisent certains préjugés qui , d'après eux , ne doivent arrêter que des esprits foibles , & vont toujours en avant , par

la seule impulsion de leur supériorité. Haïs de leurs contemporains , lapostérité les venge , les met à leur place , porte le jour sur leurs bienfaits. Les moyens disparaissent , les effets subsistent , & l'on ne se souvient plus si des flots de sang ont engraisé le sol d'où sont sorties de si belles moissons. Tel a été l'ouvrage du Czar Pierre. Une Tragédie sans doute n'est point un champ assez étendu , pour développer un pareil caractère * , en sonder la profondeur , en montrer toute l'énergie : mais , ne pouvant offrir le tableau dans son entier , j'ai tâché d'en saisir le trait distinctif , la nuance la plus frappante , & le moment le plus intéressant.

PLUSIEURS Auteurs ont travaillé sur ce Sujet. Il existe une Tragédie de *Pierre-le-Grand*, par un Italien , nommé *Scarcelli*. On a sous les yeux , le *Menzikoff* de *Morand* , qui fut joué sur le Théâtre d'*Arlequin* & de *Pantalon* ,

* Je laisse ce soin à la plume éloquente de M. Thomas , dans son Poëme de la Czariade.

sous

fous le titre de *Phanazar*. On en a retenu ce vers :

Pour apprendre à regner , descendrois-tu du Trône ?
C'est *Menzikoff* qui parle à un Ennemi du Czar.

M. de Fontanelle vient , tout récemment encore , de publier un Drame dont *Pierre-le-Grand* est le Héros. Cette Pièce n'est point sans mérite. Avec quelques changemens , il eût été facile à l'Auteur d'en faire un bon ouvrage : elle manque d'action , de force , mais présente des détails attachans , & des caractères sagement dessinés. J'ai actuellement entre les mains le *Czarowitz* du Chevalier de *Vatan* , connu par quelques Poësies , & entr'autres par une belle Ode sur *l'Éternité*. * Il entremêloit la culture des Lettres & les occupations militaires : il ne croyoit pas déroger en osant penser & sentir ; & doit être compté parmi ces hommes aimables , qui ont su être Philosophes dans la carrière des honneurs , dans le choc des distractions & le tumulte des plaisirs. On fera peut-être bien-aise

* Cette Ode est imitée de M. Haller.

de lire quelques fragmens de cette Tragédie , où la partie politique m'a paru traitée avec succès. D'ailleurs , on aime à voir les différens jours sous lesquels plusieurs Écrivains ont envisagé le même Sujet. Ces études servent aux progrès du goût qui ne se perfectionne que par la comparaison du bien avec le mieux. Je me suis permis , dans les Scènes que je citerai , quelques retranchemens & de légères corrections , qui m'ont paru indispensables. L'Auteur n'ayant pas mis la dernière main à son ouvrage , j'ai dû respecter sa mémoire , & suppléer à ce qu'il auroit fait lui-même , s'il l'eût rendu public. Voici un précis de la Pièce.

LE Czar est absent. *Sophie* , sa sœur , profite de cette circonstance , pour conspirer : le motif de sa haine est la mort de *Gallitzin* son Amant. Elle a des intelligences avec le Danemark , dont l'Envoyé est à la Cour de Russie. Elle a séduit tous les Corps de l'Etat , & n'attend que le moment d'éclater. On suppose qu'*Aléxis* , fils du Czar , a fait prisonnières en Livonie , deux Sœurs qui réparent par leurs

attraits & leurs vertus , l'obscurité de leur naissance : l'une, qu'on nomme *Aléxine*, est, en secret, l'épouse du Czar : l'autre est aimée d'*Aléxis*. *Sophie* se sert de cet amour, pour corrompre la fidélité du jeune Prince, & l'associer à ses projets. Le Czar revient, & déclare son mariage avec *Aléxine*. Il propose à son fils un hymen politique qui va joindre la Suède à la Russie. *Aléxis* s'en défend avec respect. Le Czar commande, & sort. On arrête *Amélie* : le Prince force la prison, & combat, pour délivrer son Amante. Le Czar se montre : tout rentre dans le devoir. Son fils paroît devant lui, blessé d'un trait que *Sophie* a fait empoisonner. Elle avoue tous ses crimes. Le Czar ordonne son supplice : elle se frappe ; le malheureux ; *Aléxis* meurt, dans les bras de son Père. Tel est, à peu-près, le fond de l'intrigue & de l'intérêt.



SCENE PREMIERE.

S O P H I E , *seule.*

INÉXORABLE Auteur de mon ressentiment,
 Ombre errante & terrible , Ombre de mon Amant ;
 Dont le trépas m'accuse , & dont la voix m'implore ,
 Héros mort sans vengeance , attends ... attends encore.
 Et toi , lâche assassin d'un Amant mort pour moi ,
 Que le sang fit mon Frère , & le destin mon Roi ,
 L'Amour , mon ennemi l'Amour enfin l'emporte :
 Tremble

Fædor Envoyé Danois , entre : elle développe , avec lui , tout le plan de son ambition.
Mais , lui dit-il.

Dans ces hardis projets pourrez-vous persister ?
 Pardonnez , si mon maître ose encore en douter.
 On risque tout , Madame , en servant des rebelles :
 Ils promettent beaucoup ; mais , deux fois infidèles ,
 Leurs foibles cœurs , au prix d'une autre trahison ,
 Souvent de la première achètent le pardon.

S O P H I E .

Gallitzin a péri : tu soupçonnes ma haine
 Je ne te dirai point , quels supplices affreux
 Exerça contre nous un Monarque odieux :

L'Europe en a frémi , quand six mille victimes
 Laverent dans leur sang & ma honte & mes crimes ;
 De tous mes amis morts quand les membres épars
 Furent encor fumans offerts à mes regards :
 Je demandai la vie , & nourris la pensée
 De punir mon Tyran de me l'avoir laissée.
 Depuis quinze ans, mes soins & ma fidélité ,
 Ses succès , son pouvoir , le temps & sa fierté
 Ont de son cœur jaloux banni la défiance....
 Ce n'est qu'avec du sang qu'on éteint la vengeance.
 Non , non ; ce cœur qu'il croit gagner par des bienfaits,
 A qui lui pardonna , ne pardonne jamais.
 Le sang de mes amis , versé pour ma querelle ,
 L'ombre de mon Amant , & sa voix qui m'appelle ;
 Un Tyran à punir , un Trône à mériter ,
 Tout cela t'en répond : ose encore en douter.
 Aucun frein ne m'arrête ; à ce point outragée ,
 Je ne puis trop payer le bien d'être vengée ;
 Et mon Séxe est garant que je hais sans retour ,
 Quand j'en ai pour motifs mon orgueil & l'Amour.

L' E N V O Y É.

Après le Czar , son fils vous reste à vaincre encore :
 Loin de servir vos vœux , ce Prince les ignore.
 Dans le crime avec vous il le faut engager.
 S'il ne trahit le Czar , il pourra le venger.
 Même , quand vous auriez immolé votre Frère ,
 On plaindroit Aléxis des malheurs de son Père ;
 Fort de ses droits , & plus encor de ses vertus ,

Il gagneroit des cœurs qu'on ne corromproit plus.

.

S O P H I E.

Je puis tout sur son ame : il m'aime dès l'enfance ;
 Il me croit ; & je veux qu'il serve ma vengeance.
 Au sein du Dannemark , il recevra ma loi ,
 Et, Sujet parmi vous , ne vaincra que pour moi.
 Puisque j'en ai besoin , il commettra ce crime :
 J'en cueillerai le fruit ; je l'en rendrai victime.
 Il trahira son Père , & je le trahirai.
 Il périra coupable ; & moi , je régnerai.

.

J'ai séduit tous ces Grands ennemis de leur Roi ;
 Ennemis d'un pouvoir fondé sur leur bassesse ,
 Qui n'ont de leurs ayeux que l'antique rudesse ;
 Féroces partisans de leurs sauvages mœurs ,
 Et de leur ignorance obstinés défenseurs ;
 Et ce Corps insolent , qui , sous l'orgueilleux titre
 De la Garde du Trône , en fut souvent l'arbitre.



SCÈNE V.

ALÉXIS, SOPHIE.

SOPHIE, dans cette Scène, apprend au Prince, qu'il est aimé d'*Amélie*. Elle accuse *Aléxine* de tous les obstacles qu'il rencontre dans son amour, & de la rigueur du Czar.

SOPHIE.

Je l'avoue à regret; mais croyez-en mon zèle :
 Vous perdez *Amélie*, & le Trône avec elle.
 Car enfin, vous cédez; mais, vous ne sçavez pas
 Quel abîme *Aléxine* a creusé sous vos pas.
 Sachez qu'en condamnant des feux si légitimes,
 La cruelle de loin vous prépare des crimes :
 Le Czar l'aime, & peut-être elle a reçu sa main :
 Aujourd'hui votre Reine, elle vous perd demain.

ALÉXIS.

Non, j'estime *Aléxine*, & j'adore *Amélie* :
 Je rejette sur-tout l'affreuse calomnie ;
 Ce cœur aime à l'excès, & n'a jamais haï :
 Avant que je soupçonne, il faut qu'on m'ait trahi ;
 Et loin de murmurer d'un ordre trop sévère ,
 J'accepte mon malheur, puisqu'il plaît à mon Père.

 Pour ces Peuples naissans mon Père est un grand Roi,
 Un Héros pour le monde, & c'est un Dieu pour moi.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALÉXINE, CASIMIR, *Régent de la Russie en l'absence du Roi.*

ALÉXINE.

CASIMIR, tu le sçais ; ma vertu, mon courage,
Et non de mes appas le frivole avantage,
Ont pu, malgré mon rang, m'élever jusqu'au Czar.
La noblesse & les traits sont les dons du hazard :
Notre sang n'est point vil, si la vertu l'épure.

Je sçais que, quand les Czars choisissent leurs épouses,
Les familles des Grands de leur choix sont jalouses ;
Mais la noblesse ici n'est qu'un titre idéal :
Tout Sujet est esclave, & tout esclave, égal.

Ton Maître jusqu'ici tient nos chaînes secrètes,
Pour amuser les vœux de ces fières Sujettes,
Dont les Parents, séduits par l'espoir de son choix,
D'un nouveau despotisme autorisent les loix,
Se trahissent entr'eux, &, pendant son absence,
N'osent troubler le cours d'une heureuse Régence.

CASIMIR.

Votre hymen est secret ; mais, on lit dans vos cœurs ;
Et je crains que les Grands, unissant leurs fureurs,

Ne

Ne songent à venger cette commune injure.
 Du Prince mécontent on aigrit le murmure.
 Le Czar , vous le savez , à l'exemple des Dieux ,
 De la nuit du cahos a fait sortir ces lieux ;
 Mais on se fait haïr des esprits qu'on éclaire :
 Le Russe , en frémissant , aperçut la lumière.

 Le Peuple chérit plus ses vices que ses droits ,
 Ses erreurs que ses biens , & ses mœurs que ses loix.

A L É X I N E.

Non , va ; crains moins l'effet d'un frivole murmure :
 Le Russe ne ressent , ni ne venge une injure.
 A la soumission ce Peuple accoutumé
 Par des Tyrans sans mœurs , fut long-temps opprimé.
 Que peut de plus , le Czar , pour ce Peuple sauvage ?
 De ses propres Etats il est le premier Sage.
 Ce Héros conquérant , Prince & Législateur ,
 D'un Empire hérité semble le Fondateur.
 Lui seul , il attira dans sa triste patrie ,
 Tous ces arts , effrayés de se voir en Russie.
 Va , crois-m'en , Casimir , pour prix de tant de soins ,
 Ses dociles Sujets obéiront du moins.
 Le cruel Despotisme a ce seul avantage ,
 Qu'un Roi se forme enfin un Peuple à son image ,
 Ne trouve point d'obstacle à ses vastes projets ,
 Et peut seul , d'après lui , réformer ses Sujets.

SCENE

SOPHIE, *seule.*

JE pourrai donc enfin égorger ma victime ,
 Et , du moins une fois , voir réussir un crime !
 Remord , disparaissez ; de deux grands Criminels ,
 L'un meurt sur l'échaffaut , & l'autre à des Autels :
 Tout dépend du succès

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, ALÉXIS.

LE CZAR.

CHARLES errant , proscrit , & Monarque transfuge
 Mândiant chez le Turc un dangereux refuge ,
 Cherchant des Protecteurs tout prêts à l'écraser ,
 Tel qu'on ne peut le plaindre & bien moins l'excuser ,
 Sans troupes , sans amis , sans espoir , sans asyle ,
 Héros toujours rempli d'un courage inutile ,
 Charles s'abaisse enfin

.
 Il cède tout , pourvu que le nœud d'hyménée

Tienne enfin la Russie à la Suède enchaînée.

.

Cette Princesse , à qui ce projet nous allie ,
 Nous apporte Stettin & la Poméranie ,
 Ces importans Etats qu'à l'Empire autrefois
 Arracha dans Munster l'impérieux Suédois ;
 Il triomphoit alors , quand l'Autriche , en esclave ,
 Trembloit au souvenir des armes de Gustave ;
 Mais , les temps sont changés : notre tour est venu.
 Au comble des grandeurs je me vois parvenu.
 Maître de ces états , Souverain de l'Empire ,
 Vous devinez déjà le succès où j'aspire.
 Oui , d'un noble projet j'affronte les hazards ;
 Et je prétends , mon fils , au trône des Césars.
 La Duchesse bientôt par Goerts amenée
 Vient conclure en ma Cour ce brillant hymenée.
 Devenez son époux ;
 Je ne devrai la paix & l'Empire qu'à vous.

Alexis oppose quelques réflexions à ces desseins ambitieux. *Le Czar* lui répond :

J'ai tout prévu , mon fils , & ne peux m'égarer.
 A mes vœux , dès longtemps , tout semble conspirer.
 Cette fière maison , dont l'énorme puissance
 Du midi jusqu'au nord portoit son espérance ,
 Qui jamais n'a suivi que ses vrais intérêts ,
 Vaste dans ses desirs , & sage en ses progrès ;

Panche vers sa ruine : :

Elle éteinte, il est peu de Princes dans l'Empire,
 Dont la foible grandeur à ce haut rang aspire.
 Brunswik est trop puissant; il n'unira jamais
 Le globe Impérial au sceptre des Anglais.

.

Auguste sur le trône encor mal affermi
 Auguste me doit tout; & craint son ennemi :
 Longtemps le Darius de cet autre Alexandre,
 Contre Charles enfin il songe à se défendre.
 La Prusse vient de naître, & pourra s'augmenter;
 Elle sera, pour vous, mon fils, à redouter :
 Mais, quel que soit l'éclat de sa première Aurore,
 Cet Astre, croyez-moi, n'est point à craindre encore.
 Entre Bavière & moi le sort peut balancer :
 Nous verrons qui des deux sçaura mieux le fixer.

A L É X I S.

Eh ! Seigneur, songez-y, tout le corps Germanique,
 Nécessaire ennemi du pouvoir despotique,
 Verra-t-il sans effroi ?

L E C Z A R.

Vains obstacles, mon fils !

J'ai sçu, dans le secret, préparer les esprits.
 De votre hymen, mon fils, j'ai pesé l'avantage ;
 Le bien le plus léger devient grand par l'usage.
 Mazarin, qui connut cet important moyen,
 N'eut jamais qu'un espoir moins prochain que le mien ;

Et des Lis cependant une tige fleurie
 Semble avoir , pour toujours , germé dans l'Ibérie.
 Ainsi bientôt , mon fils , graces à ce lien ,
 Vous me verrez unir un autre Empire au mien ;
 Du Rhin au Tanais étendre ma puissance ,
 Serrer , de toutes parts , l'orgueilleuse Bizance ;
 Faire trembler l'Europe ; & l'Aigle des Césars
 Va se charger enfin de la foudre des Czars.

A L É X I S.

Eh ! n'est-ce pas assez , Seigneur , pour votre gloire ,
 Que d'avoir si longtemps enchaîné la victoire ?
 Guerrier , Législateur

L E C Z A R.

Non , ce n'est pas assez :
 Il faut cueillir le fruit de nos succès passés.
 Eh ! l'Europe oubliant nos affreuses Provinces ,
 Me compte encore à peine au nombre de ses Princes !
 Par l'Empire & les mers je suis séparé d'eux ;
 Rapprochons , tout d'un coup , cet intervalle affreux ;
 Et par un noble effort franchissons les limites ,
 Qu'à ces bords inconnus la Nature a prescrites.
 De ces climats glacés on vit toujours sortir
 Ces Peuples conquérans , nés pour tout asservir ,
 Placés par la Nature en ce Pays sauvage ,
 Et vers de plus heureux guidés par leur courage ;
 De l'Univers entier braves Usurpateurs ,
 Les plus grands des humains , s'ils avoient eu des mœurs.
 Nos Peuples sont changés ; mais leur âme aggrandie

Conserve encor le feu de ce premier génie ;
Ranimé par mes soins, il va prendre l'effort :
Soumettre le Midi, c'est le destin du Nord.

A L É X I S.

De cet Etat , Seigneur , la fortune commence ;
Et la Russie encore est presqu'en son enfance.

L É C Z A R.

Eh ! l'enfance , mon fils , est le temps des progrès :
C'est aux premiers efforts que j'ai dû mes succès.
Je fixe tous les yeux ; on me craint , on m'admire :
L'Europe s'attend presque aux grandeurs où j'aspire.
Si je n'achève pas ce que j'ai commencé ,
De ce Peuple après moi , le temps sera passé :
Nul ne fera de lui ce que j'en pourrai faire.
Le Russe , enorgueilli du rayon qui l'éclaire ,
Aux plus vastes desseins peut marcher sur mes pas ;
Mais , après moi , mon fils , ne vous y suivroit pas.
Si ma fin trop prochaine , ou d'affreuses disgraces
De son premier état lui laissent quelques traces ;
Oui , Prince , c'en est fait , je le vois succomber ;
Et , s'il n'en est bien loin , il y va retomber.

.

Pendant une heure encor , songez à ma demande :
Père , je vous en presse , & Roi , je vous commande ,
Pour ne plus voir , après , qu'un fils qui m'a trahi ,
Ou le premier Sujet , qui m'ait délobéi.

Cette Scène m'a paru bien pensée , écrite

simplement , pleine d'une sorte de noblesse. L'ame du Czar s'y déploie par degrés. On y entrevoit le germe de tous les grands desseins qui l'occupoient. Le systéme de sa politique y est tracé avec intelligence ; & j'ai imaginé que le Public me sçauroit gré de lui avoir fait connoître en partie un ouvrage digne de son attention. Voici quelques morceaux qui donneront une idée du dénouement. Le Czar revient du combat : la révolte est calmée ; *Alexis* vaincu ; l'Impératrice demande grace pour ce Prince.

A L É X I N E.

Il est vrai que l'Amour égara sa valeur ;
Mais, Seigneur, vous l'aimez ; vous connoissez son ame,
Toujours votre tendresse. ..

L E C Z A R.

Oui , je l'aimai , Madame.

Oui ; ce cœur ulcéré , qui le hait aujourd'hui ,
Ce cœur n'a pu jamais aimer que vous & lui ;
Et , tel est le pouvoir qu'a sur moi l'infidelle ,
Je regrette mon fils , en perdant le rebelle.
Je vois s'enfvelir avec lui des projets
Dont il auroit pu seul assurer le succès ;
L'héritier de mon nom , l'espoir de ma couronne !

Ah ! son plus grand forfait est sa mort que j'ordonne ;
 Mais au devoir d'un Roi je l'immole aujourd'hui ;
 Et l'honneur de regner m'est bien plus cher que lui.

ALÉXINE, AMÉLIE,
 AMÉLIE.

Ah ! ma sœur, qu'as-tu dit ? justes Dieux ! J'en frissonne.
 O terreur ! ô regrets ! quelle horreur m'environne ?
 Je lui pourrais coûter la vie & la vertu !
 Quoi ! son Père oseroit ! ... ah ! ma sœur, le crois-tu ?
 Le Czar t'aime , il t'écoute ; il n'est point inflexible ;
 Ou , du moins , pour un fils il fut toujours sensible :
 De son trône , ma sœur , c'est l'espoir & l'appui.
 L'intérêt de l'Etat ne peut - il rien sur lui ?

Va , cours , vole , ma sœur ; il en est encor temps :
 Hâte-toi de saisir ces précieux instans.
 Rends un Prince à l'Etat , rends un Fils à son Père ,
 A ta sœur , un Amant , un Héros à la Terre.

SCENE III.

AMÉLIE, ALÉXIS, *mourant.*
 ALÉXIS.

QU'AI-JE fait ? ma vertu , ma fortune , la vie ,
 L'espoir de posséder la sensible Amélie ,

Et

Et c'est plus que le jour, le trône & la vertu,
Voilà dans un moment tout ce que j'ai perdu.

.

A M É L I E.

Non ; tu n'as rien perdu ; renaiss pour Amélie :
Ton père t'aime encor ; le soin de sa grandeur
A l'amour paternel s'unira dans son cœur.
Ma sœur va le fléchir.



S C E N E

LE CZAR, ALÉXINE, AMÉLIE, ALÉXIS,

LE CZAR.

E n ! bien , vous le voulez ; je le verrai , Madame,
Il peut se présenter.

A L É X I N E.

Calmez votre courroux.

LE CZAR.

Ciel... que vois-je ?... Aléxis !

A L É X I S.

Ah ! mon Pere , c'est vous.

LE CZAR.

Va, tu n'es plus mon fils.

D

ALÉXIS.

Non, je n'ai plus de Père..

Hélas ! il est trop vrai ; toute votre colère
 Est pour mon attentat un foible châtiment :
 J'ai mérité la mort , un échaffaud m'attend ;
 Je le sçais ; & ce Fils , que le remord accable ;
 Est lui-même étonné de se voir si coupable :
 Mais , né pour vous aimer , & longtemps vertueux ,
 Criminel un instant , je mourrai vertueux.

Alexine & Amélie confondent leurs pleurs
 & leurs prières auprès du Czar , qui s'attendrit
 & pardonne.

ALÉXIS

Je me sens affoiblir.

(*au Czar.*)

Soyez vengé , Seigneur , votre Fils va mourir.

LE CZAR.

Ciel ! que dis-tu ?

ALÉXIS.

Frappé d'une atteinte cruelle...

Mais enfin de ce cœur la bonté paternelle...

ALÉXINE.

Il pâlit !

AMÉLIE.

C'en est fait.

LE CZAR.

Quel soldat inhumain ? ...

D'où peut partir ce coup , mon cher fils ? ...

SOPHIE , (*qui paroît.*)

De ma main.

LE CZAR.

Qu'on l'arrête.

SOPHIE.

Ce coup t'enlève ta victime ;

Et j'emporte, en mourant, tout l'honneur d'un grand crime.

.

(On emmène Sophie & Alexis.)

.

LE CZAR , à *Aléxine.*

Ah ! Madame , surtout de cette affreuse histoire

Tâchons d'enfouir la funeste mémoire.

Vous regnerez un jour ; le trône vous est dû :

Tenez-moi lieu de tout , puisque j'ai tout perdu.

.

On jugera , par cette esquisse , de ce qu'auroit pû devenir la Tragédie du Chevalier de Vatan , s'il avoit eu le temps de laisser mûrir ses idées . & de leur donner cette laborieuse précision , sans laquelle les pensées les plus

fortes perdent leur nerf & leur beauté. Son style est trop facile , trop diffus , trop semé de Madrigaux : son Drame a trois mille vers ; c'est plus qu'il n'en faudroit pour trois de nos Tragédies modernes.

J E ne suis point surpris , que différentes plumes se soient exercées sur le Sujet de *Pierre - le - Grand* : il présente un local neuf , des mœurs singulières , des contrastes frappans ; il prouve , sur-tout , jusqu'où peut aller l'influence d'un seul homme sur des millions d'autres : cette vérité n'a jamais été plus sensible que dans le Czar *Pierre* ; mais je ne conçois pas pourquoi tous ceux qui ont tâché de le mettre au Théâtre , ont préféré , dans sa vie , le moment où il sacrifie son Fils à ses vues , à sa politique , à cette crainte raffinée de ne laisser , après lui , qu'un destructeur de ses travaux. Ce sacrifice peut être beau dans l'Histoire , mais non pas sur la Scène. Il emporte avec lui quelque chose d'odieux qu'on ne peut guères justifier. L'héroïsme cesse d'être intéressant , quand il outrage la nature. On ne

croit plus à tous ces efforts de l'atrocité Romaine appelés vertus par les Historiens. Pour que le Czar paroisse sous ses véritables traits , il faudroit peut-être , écartant les nuances de Père, d'Amant & d'Époux, ne montrer en lui que le Politique & le Législateur : d'un côté, le Génie qui tient le flambeau ; de l'autre , la Féroçité qui rugit , en voyant le jour ; un Monarque Philosophe qui veut donner un Peuple au Monde ; un Peuple ignorant , qui regrette ses huttes & son ignorance ; le Créateur de la Nation nouvelle , traversé & combattu par un défenseur de l'ancienne constitution ; tel devroit être , je crois , tout le dessein d'une Tragédie de *Pierre-le-Grand*. De ce premier trait sortiroient des beautés sans nombre , s'il étoit sçavamment développé. C'est ainsi qu'un bloc informe , sous le ciseau d'un Sculpteur habile , devient un Héros ou un Dieu.

A peine ai-je ébauché cette idée dans l'ouvrage que l'on va lire ; c'est la production d'un âge , où l'esprit n'a qu'une sève in-

fructueuse & un feu sans chaleur. Tout ce que j'ai pu y ajouter ne fera pas disparoître , sans doute , la teinte primitive , & cette impression de foiblesse , toujours sensible pour les connoisseurs ; mais , j'aurai mis sur la voie un Peintre plus hardi : cette Tragédie , bien faite , est sûrement un tableau qui manque à notre Théâtre.

Au reste , je me persuade , de plus en plus ; que , riche de son propre fond , il ne doit point de nos jours , prétendre à multiplier ses chefs-d'œuvres. La perfection , dans les Arts , est le signal de leur décadence : les combinaisons s'épuisent : on est refroidi par la crainte de n'être qu'imitateur : il se fait une révolte secrète de l'amour-propre contre la nécessité de reconnoître des modèles : le découragement naît de l'orgueil même ; & l'on cesse de poursuivre avec tant d'ardeur ce qu'il n'est plus aussi glorieux d'obtenir. Toutes ces causes , imperceptibles d'abord , se font sentir à la fin ; & c'est où nous en sommes. Notre siècle est fait pour jouir , non pour créer. Retournons aux

temps qui nous ont précédés. Presque tous nos grands Tragiques ont paru dans des circonstances particulieres qui favorisoient leur génie, & donnoient, en quelque sorte, à leurs productions la couleur de l'esprit général. Lorsque Corneille s'éleva, la France respiroit à peine des longs troubles qui l'avoient déchirée : tout fermentoit encore : les factions étoient calmées ; les passions ne l'étoient pas. Je ne sçais quel Héroïsme républicain s'étoit emparé de tous les cœurs ; & le seul fruit des discordes civiles fut de donner à la Nation un degré de vigueur, que peut-être elle n'auroit point eu sans elles. L'honneur alors n'étoit point un ressort usé ; ni la Patrie un vain nom qu'on prononçât par habitude. On venoit de voir de grandes intrigues conduites par de grands hommes ; des crimes hardis, des projets vastes ; Corneille étoit sûr d'intéresser, en mettant sur la Scène des caractères, & des événemens, rapprochés de ceux dont on se souvenoit encore. Il lui falloit un siècle d'énergie, & sympathique, pour ainsi dire, avec la force de son imagination. C'est ainsi que

l'Aigle se joue au milieu des éclairs & des tempêtes.

RACINE, quoique son Contemporain, trouva une révolution sensible dans les mœurs & dans les idées; un Trône affermi, le frémissement des orages publics s'éloignant de jour en jour, le magnifique appareil des fêtes & des plaisirs; voilà ce qui le frappa, & dut donner à son talent cette empreinte de douceur qui le caractérise. L'amour étoit devenu l'unique occupation d'une Cour brillante & polie. Toutes les séductions naïssoient en foule autour d'un Monarque jeune, qui, lui-même cherchant à plaire, en imposoit aux autres l'agréable nécessité. Le commerce de la galanterie, si décrié de nos jours, conservoit alors quelque chose d'auguste & de majestueux. Des femmes charmantes étoient les Juges qu'il falloit captiver; on ne pouvoit y réussir que par l'image de leur passion favorite, & la peinture délicate de leurs propres sentimens. Racine avoit trop
de

de goût , pour que cette réflexion lui échappât. C'est sûrement à elle que nous devons cette sensibilité douce , répandue dans ses Tragédies , la tendresse un peu monotone de ses Héros , sur-tout cette molle harmonie , & cette lyre enchanteresse qui résonne à l'oreille de ceux qui lisent *Andromaque* , *Phédre* , & *Bérénice*.

Je ne vois , parmi nous , que *M. de Crébillon* qui fut Tragique né , & dont le génie ait été indépendant des temps & des lieux. Dans un cloître , dans un désert , il auroit fait des Tragédies , par le seul besoin de répandre au dehors le feu sombre dont il étoit dévoré.

M. de Voltaire , qui , depuis , a donné le ton à son siècle , sçut , ainsi que *Corneille* & *Racine* , profiter avec habileté du goût qu'il trouva dominant . Dès le premier pas dans la carrière , il fixa les yeux sur quelques hommes , qui avoient imprimé aux esprits une sorte de mouvement philosophique , analogue à sa manière de voir & de penser. Il s'aperçut

que la sphère des connoissances s'étendoit ; qu'on attaquoit avec hardiesse les erreurs les plus consacrées ; qu'on commençoit à plaider la cause des hommes contre les Tyrans , & à prononcer les mots de *vertu* , de *justice* , & d'*égalité*. Ce premier coup d'œil lui indiqua un genre nouveau , le plus pathétique qu'on pût jamais introduire sur la Scène. La Philosophie s'y montra avec toute la pompe de l'éloquence & la chaleur du sentiment. Les larmes coulerent sur les maux de l'humanité. Tous les cœurs volèrent au-devant de ces maximes bienfaisantes , qui affermiroient le bonheur du monde , si elles étoient suivies par ceux qui le gouvernent. Les Rois apprirent leur devoir ; & les Peuples tressaillirent de joie , surpris de trouver un défenseur.

VOILA , sur-tout , ce qui assure à M. de *Voltaire* le titre de Créateur , qu'on veut en vain lui disputer ; mais plus il approche de la perfection , plus il a souillé la mine ; moins elle sera féconde pour ceux qui viendront après lui. Ils ne peuvent prétendre , je le

répète , qu'à la gloire subalterne de se traîner sur les pas des autres , & de se mettre à l'ombre de leurs lauriers. D'ailleurs , l'émulation a sa source dans l'estime publique ; & , de nos jours , on n'estime rien. Les lettres ne sont plus qu'une affaire de coterie & de société : l'une déchire l'autre ; on se hait , sans se connoître ; on se nuit , sans se haïr ; on obtient par le manège des triomphes plus brillans que Corneille n'en arrachoit par l'effort de son génie : le ridicule poursuit les talens qui échouent ; la malignité empoisonne les succès. Les hommes sensibles qui se dévouent aux plaisirs ou à l'instruction de leur Pays cherchent volontiers , dans l'affection tendre de leurs contemporains , le prix le plus consolant de leurs travaux ; or cette affection est éteinte ; l'indifférence la remplace. Le moyen de prendre son vol sous un Ciel chargé de brouillards si épais ! & comment espéreroit-on que le sublime germât dans des cœurs flétris & découragés ?

J E me suis sans m'en appercevoir , laissé entraîner à ces affligeantes réflexions ; & je

E ij

voudrois de tout mon cœur qu'elles ne fussent pas justifiées.

QUOIQ'IL en soit , le Théâtre est encore la carrière la plus noble , la plus brillante , la moins abandonnée. Plusieurs jeunes gens estimables y ont vu leurs essais accueillis ; mais , s'il m'est permis de leur donner un conseil , je les invite , au lieu de tenter des innovations incertaines , à se rapprocher , avec courage , de l'antique simplicité. Encore un coup , ce n'est point , par des tableaux , des groupes combinés & des effets pittoresques , qu'on va jusqu'au fond des ames , remuer le germe des passions , ouvrir la source des larmes , porter le trouble du sentiment. Cette foible ressource réveille , pendant quelque temps , le goût émoussé de la multiude , mais n'obtient pas le suffrage de la Raïson. Les véritables coups de Théâtre partent du cœur , non de la tête. Le développement des caractères , la gradation de l'intérêt , le langage simple de la Nature , un Dialogue plein & soutenu , la pitié , la terreur amenées au comble par des

nuances insensibles ; voilà les grands, les seuls ressorts de la Tragédie ; voilà les poignards qui nous déchirent , & les beautés qui nous transportent. Tout homme qui écrit , s'il est bien pénétré de son sujet , ne se rejette pas sur les accessoires ; rien n'annonce le défaut de chaleur , comme la recherche des ornemens. Ce seul mot , *qu'il mourût* , dans les *Horaces* , fait une impression plus vive , plus profonde que ne fera jamais tout l'appareil fastueux de la Tragédie moderne. Quand le goût du Public s'égare , il faut avoir la force de le contrarier , dût-on en être la victime. Cela vaut mieux que de céder à des caprices passagers , qui dégradent l'Art , & corrompent la source de nos plaisirs. Je ne fais de reproche à personne ; je n'en ai point le droit : je répète une vérité pour ceux qui auront le courage de l'entendre , & le talent d'en profiter.

UNE autre partie bien essentielle , selon moi , & trop négligée de nos jours , est le style , dont il semble qu'on ne daigne pas s'occuper. Une Tragédie est faite pour être représentée : à

quoi bon l'écrire ? voilà comme on raisonne. On ne songe pas assez que tel Drame médiocre se soutient & vit par le charme de la diction ; tandis que de très-beaux plans restent dans l'oubli , parce qu'ils sont privés de cet avantage. Mais peut être ne seroit-il pas inutile de fixer quel est le vrai style tragique , & jusqu'où la Poësie a le droit de l'embellir. J'entends dire , tous les jours : cette Tragédie manque de coloris. Qu'est - ce qu'on entend par ce coloris ? Est-ce l'éclat de la versification , le faste des images , une sorte d'enflure qu'on prend pour de la grandeur ? En ce cas , ce n'est qu'un défaut que l'on regrette. La perfection du style tragique consiste , je crois , dans un choix de mots faciles & naturels , une élégance sans recherche , une majestueuse simplicité. J'ai toujours vû , qu'une Pièce de Théâtre , où le Public compte les vers à prétention , finit par ennuyer. Dès que la Toile est levée , on veut oublier le Poëte , & ne voir que le Personnage. Or , tout Personnage , de quelque passion qu'il soit agité , dans quelque circonstance qu'on

le place, doit parler sans apprêt, sans emphase, sans ce fatras poétique, qui détruit l'illusion & glace l'intérêt. *Racine* est, à juste titre, regardé comme le modèle du style que je demande dans la Tragédie ; mais il n'est pas encore exempt, si j'ose le dire, d'une certaine affectation à laquelle j'ai plus d'une fois attribué quelques momens de froideur, dans ses plus beaux ouvrages. J'en citerai des exemples, plutôt pour consulter les gens de l'art, que pour autoriser mon propre sentiment.

Les ombres, par trois fois, ont *obscurci* les Cieux,
Depuis que le sommeil *n'est entré* dans vos yeux ;
Et le jour a, trois fois, chassé la *nuît obscure*,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.

Les trois premiers vers dans la bouche d'*Ænone*, me paroissent déplacés. c'est un détail, me dira-t-on, qu'il falloit ennoblir : à la bonne heure ; mais falloit-il, que ce fût aux dépens de la nature ? *Phédre* est mourante ; & sa nourrice prend mal son temps, pour lui parler en images.

Réparez promptement votre force abattue ;

Tandis que de vos jours prêts à se consumer ,
Le flambeau dure encore , & peut se rallumer.

Ce dernier vers est trop brillant , il ne convient pas davantage dans la bouche d'*Oenone*.

Ismène , Confidente d'*Aricie* , lui dit , en parlant de Thésée :

Il a vû le Cocyte & les rivages sombres ,
 Et s'est montré vivant aux infernales Ombres ;
 Mais il n'a pu sortir de ce triste séjour ,
 Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

Ismène ne débite assurément ces quatre beaux vers , que pour faire briller *Racine*.
 J'ai perdu , dit *Aricie* :

J'ai perdu , dans la fleur de leur jeune saison ,
 Six frères , quel espoir d'une illustre Maison !
 Le fer moissonna tout ; & la Terre humectée
 But à regret le sang des Neveux d'*Erectée*.

Le fer moissonna tout ne suffisoit-il pas ?
 Dans le reste , on voit le Poète qui arrange ses expressions , non une sœur qui regrette ses frères. La déclaration d'*Hippolite* est un Morceau charmant ; mais peut-être est-il trop soigné

soigné. C'est un Chasseur, qui parle d'amour pour la première fois; il doit mettre dans cet aveu plus de sentiment que de galanterie.

Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.

Présente, je vous suis, *absente*, je vous trouve.

.

Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,

Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.

.

D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!

Quel étrange *Captif*, pour un si beau *lien*!

Voilà des antithèses, des Madrigaux, de l'esprit : où est la vérité ? Tout le monde convient de la froideur du magnifique récit de *Théramène*; & je ne conçois pas comment le goût de *Racine* a pu se pardonner une beauté aussi ambitieuse & aussi contraire à la situation.

Ces légères Remarques, qui n'effleurent assurément pas le mérite de l'Auteur d'*Arthalie*, prouvent seulement combien on doit être en garde contre un défaut, dont ce grand homme n'a pu lui-même se défendre. Un style bien simple, bien vrai, bien abandonné, si l'on peut le dire, c'est celui de *M. de Voltaire*, lorsqu'il ne

se laisse point séduire à sa brillante imagination. *Zaire*, par exemple, est un chef-d'œuvre, pour la partie du style, comparable & peut-être supérieur à *Bérénice*. Je ne connois rien de si naturellement écrit que le rôle d'*Orosmane*; c'est par-tout le cri de l'âme, l'oubli de soi-même, le désordre de la jalousie, l'ivresse de l'amour. Cependant, l'on remarque dans cet ouvrage même, quelques débauches de l'esprit, que le cœur désavoue. Je ne releverai point la première entrée d'*Orosmane*. C'est une vieille critique qu'un trait de plume feroit disparaître. Je ne m'arrêterai que sur un vers du cinquième Acte. *Tout dort*, dit Corasmin,

Tout dort, tout est tranquille & l'ombre de la nuit...

Orosmane répond :

Hélas ! le crime veille, & son horreur me suit.

Est-ce bien là, ce que doit dire *Orosmane*, dans la situation où il se trouve ? Ce vers n'est-il pas un peu trop vague, ou plutôt, ne suppose-t-il point une combinaison d'idées,

contraire au tumulte de la passion ! Au reste ,
je n'affirme rien ; c'est un doute que j'avance ,
& le doute n'est point une erreur.

ON a reproché à M. de Crébillon , d'avoir
un style dur , incorrect , barbare : je ne sçai
trop si ce reproche est fondé. Mais au moins ,
s'il néglige les graces , blesse-t-il rarement la
vérité : il plaît par une sorte d'énergie inculte ;
qui échauffe , qui entraîne , & force l'admira-
tion. Voilà un morceau d'*Electre* que j'ose citer
comme un modèle de cette simplicité dont
il s'agit. Clitemnestre dit à sa Fille.

Egisthe est las de voir son Esclave , en ces lieux ,
Exciter par ses pleurs les hommes & les Dieux.

Electre répond.

Contre un Tyran si fier , juste Ciel ! quelles armes !
Qui brave les remords , peut-il craindre mes larmes ?
Ah ! Madame , est-ce à vous d'irriter mes ennuis ?
Moi son Esclave ! hélas ! d'où vient que je le suis ?
Moi , l'Esclave d'*Egisthe* ; ah ! Fille infortunée !
Qui m'a fait son Esclave , & de qui suis-je née ?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher ?

F ij

Ma Mère , si ce nom peut encor vous toucher ,
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée ,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;
Mais ne m'unissez pas au Eils de mon Bourreau ;
Au Fils de l'inhumain qui me priva d'un Père ;
Qui le poursuit sur moi , sur mon malheureux Frère.
Et de ma main encore il ose disposer !
Cet Hymen sans horreur se peut-il proposer ?
Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous suis-je plus chère ?
Ah ! je ne vous hais point , & , malgré ma misère ,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux ,
Ce n'est que du Tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon Père ,
Faites-moi souvenir que vous êtes ma Mère.

J E n'entends , je ne lis point ces vers , sans
qu'ils m'arrachent des larmes ; je doute qu'ils
soient fort élégans ; mais je sçais qu'ils sont
ce qu'ils doivent être , puisqu'ils m'attendrissent.

J'AI jetté au hazard quelques idées qui ,
mieux approfondies , pourroient devenir
le sujet d'une dissertation intéressante. Je
laisse ce soin à des mains plus habiles.

Je me suis déjà trop écarté : j'imagine cependant , que ces fortes de discussions purement littéraires ne doivent offenser personne. En matière de goût , on hazarde ses opinions : moi , je propose mes rêves ; heureux ! si l'on me désabuse , & s'ils me valent quelques vérités ! au reste , ceux à qui j'aurois déplû , ont une arme toute prête : voici ma Pièce & leur vengeance.



P E R S O N N A G E S.

PIERRE, Empereur de Russie.

MENZIKOFF, son Favori.

AMILKA, Prince du Sang.

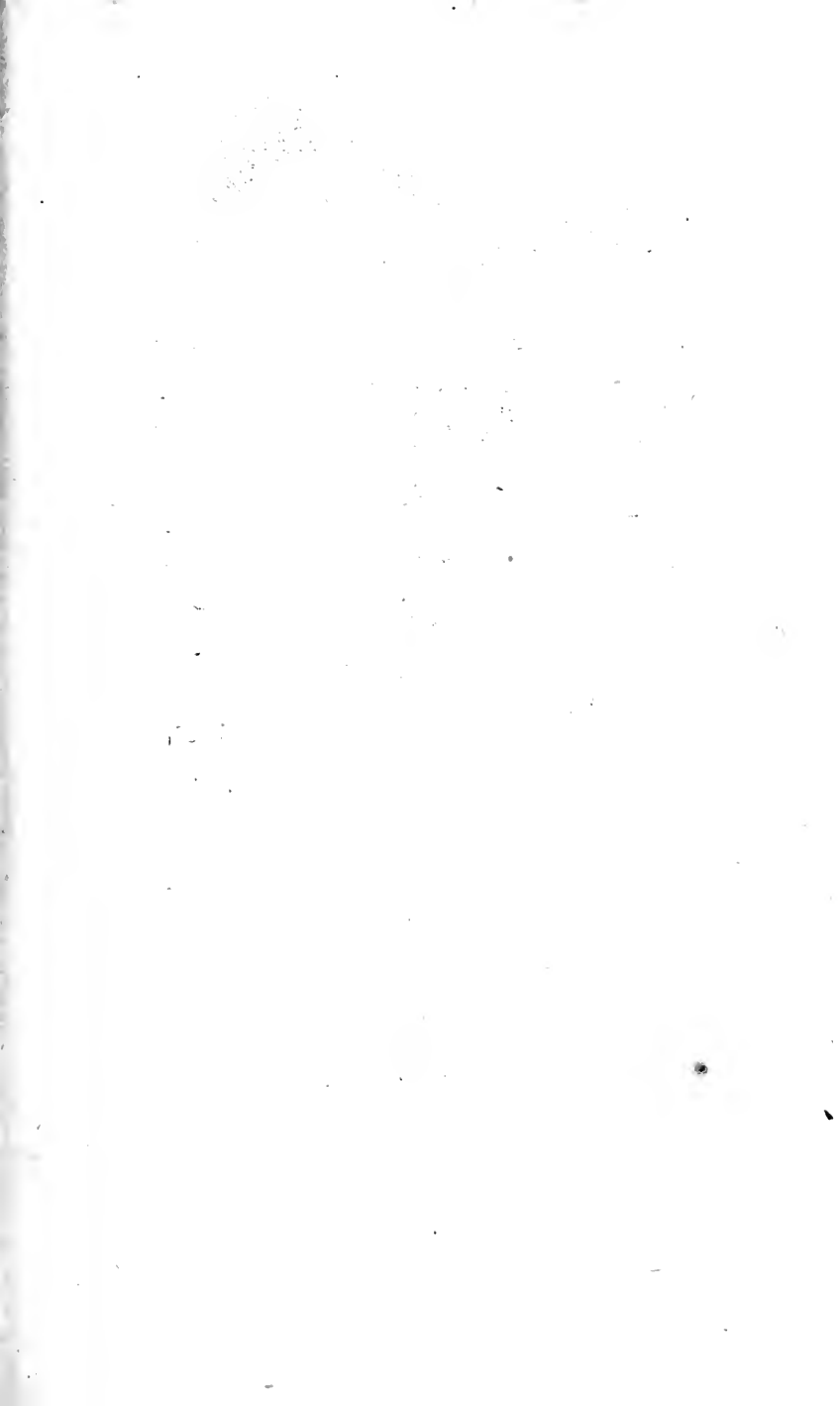
AMÉTIS, Fille d'Amilka.

HOLSTEIN, Capitaine des Gardes de
l'Empereur.

AZOFF, Confident d'Amilka.

GARDES.

*La Scène est à S. Pétersbourg, dans le
Palais du Czar.*





D. Leonard Knapp

PIERRE-LE-GRAND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

VIENS, cher Azoff, suis-moi : la nuit d'un voile épais
 Enveloppe ces lieux, & couvre mes projets.
 As-tu vû les Strélits ! leur cœur m'est-il fidèle ?
 Ne me déguise rien.

AZOFF.

Qui, compte sur leur zèle.

A tes superbes vœux tout semble concourir ;
 Et ces Mortels si fiers brûlent de te servir.
 Je sçais quel est ce Corps, & quel esprit l'anime ;
 Se débattant toujours sous la main qui l'opprime,
 Il est ençore à craindre, & , prêt à se venger,
 Ne demande qu'un Chef qui l'ose encourager.
 Mais quand mon amitié seconde ta prudence,
 Quel motif avec moi te condamne au silence ?

A MILKA.

De mes desseins, ami , connois la profondeur :
Connois-moi tout entier , & descends dans mon cœur.
J'ai pleuré trop longtemps les maux de ma patrie :
Des cruautés du Czar délivrons la Russie.
Il dédaigne un Mortel qu'il devoit accabler ;
Il m'a laissé le jour : c'est à lui de trembler.
Si les cœurs sont à moi , ma vengeance est certaine.
Peut-être , ignores-tu la source de ma haine ?
L'ordre du Czar alors t'exiloit loin d'ici ;
Et de tout , en ce jour , tu dois être éclairci.
A peine régnoit-il , qu'il voulut nous détruire :
Le Sang versé par flots inonda cet Empire.
Ces vices déguisés , tous ces Arts odieux ,
Nés de l'oisiveté sous de paisibles Cieux ,
Transplantés à sa voix , vinrent , sous des ruines ,
Germer dans nos glaçons , y jeter leurs racines :
On le vit applaudir à leurs progrès nouveaux ,
Et de ses propres mains cultiver leurs rameaux.
C'étoit peu : dépouillant la majesté suprême ,
De climats en climats , il les chercha lui-même.
De cet éloignement je sentis tout le prix :
A la rébellion j'excitai les esprits.
On détesta du Czar l'affreuse tyrannie :
Aux cœurs des factieux je soufflai mon génie.
La fortune sembloit appuyer mes desseins ,
Et le Sceptre par moi passoit en d'autres mains :
Je triomphois. Soudain , on vit Pierre paroître :

Tout

Tout ce Peuple pâlit, & reconnut son Maître.
 Il revint entouré d'un cortége nombreux
 D'hommes efféminés, d'Artistes dangereux,
 Lâches, qui sans remords désertant leur Patrie,
 Apportoient en ces lieux leur servile industrie.
 Les droits de la Noblesse, & ceux de l'encensoir,
 Tout fut enseveli sous un nouveau pouvoir.
 Cet Astre prévalut sur tous mes artifices.
 La Næva sur ses bords compta cent édifices.
 Pierre sembloit un Dieu, dont les regards vengeurs
 Lisent dans la pensée & pénètrent les cœurs.
 Son aspect, je l'avoue, enchaîna mon audace,
 Et me fit, à l'instant, pressentir ma disgrâce.
 De mes complots, sans doute, il étoit informé;
 Mais, d'un Parti secret justement alarmé,
 Il parut, affectant une fausse clémence,
 Mépriser, par orgueil, une utile vengeance.
 Que d'outrages depuis n'ai-je point essuyés ?
 Que de projets rompus, de vœux humiliés !
 Je vois un Menzikoff, que cette Cour encense,
 De cent titres couvrir son obscure naissance ;
 Usurper avec faste & mon rang & mes droits :
 Il commande l'Armée, il donne ici des loix.
 Je vois ces Arts nouveaux, enfans de la mollesse,
 De nos antiques mœurs dégrader la noblesse ;
 Et détestant l'éclat qui lui cache ses fers,
 Le Russe, au fond du cœur, regretter ses déserts.

198 *PIERRE-LE-GRAND,*

A Z O F F.

Par ces Arts cependant l'orgueilleuse Russie
Des Peuples de l'Europe attire enfin l'envie :
L'Euxin , le Tanais , chargés de cent trésors ,
Par ces nouveaux tribus enrichissent nos Ports.

A M I L K A.

O faste avilissant , qui produit l'esclavage !
Des Slaves nos yeux imitons le courage.
Ces Mortels aguerris , ces braues Conquérans ,
Avant ces vains tributs , avoient-ils des Tyrans ?
Ne crois pas qu'aujourd'hui je borne mon audace
A m'immoler un Roi , pour regner à sa place :
Un trône ensanglanté , qu'entourent les fléaux ,
N'est pas d'un prix , crois-moi , digne de mes travaux.
Une autre ambition me conduit & m'anime.
Que mon projet s'achève , & que j'en sois victime !
Je venge mon Pays ; tout a dû m'y forcer ;
Et qui hait les Tyrans , craint de les remplacer.
Transportons-nous , Azoff , dans ces tristes contrées ;
Aux victimes d'Etat de tout temps consacrées ,
Que d'éternels frimats couvrent d'un ciel évaïs ,
Et que les feux du jour n'ont réchauffé jamais.
Peins-toi nos Citoyens , sous ces froides ténèbres ,
Traînant leurs fers honteux avec des cris funèbres ;
Le despotisme altier , qui , bravant les remords ,
Baigne de sang un Trône élevé sur des morts.
Amis infortunés , je vous serai fidèle :
Je ne trahirai point votre voix qui m'appelle.

Partage ma pitié ; partage mon courroux :
 L'honneur de les venger n'appartenoit qu'à nous.
 A ce Peuple abattu donnons un nouveau Maître :
 N'importe quel il soit, s'il est digne de l'être.

A Z O Æ

Puissé-je voir l'effet d'un si noble transport ;

A M I L K A.

Ce jour , de l'Empereur doit éclairer la mort.
 Pour assurer mes coups, j'armé un Sujet qu'il aime
 Et je choisis la main de Menzikoff lui-même.

A Z O Æ

Eh ! comment prétends-tu le séduire , en ce jour ?
 Quel ressort, quel moyen emploiras-tu ?

A M I L K A.

L'amour ;

Cet amour violent , aveugle en son ivresse ,
 Et courageux souvent par excès de faiblesse.
 Ma fille t'est connue : à peine , en ce Palais ;
 On eût fixé les yeux sur ses naissans traits ;
 Menzikoff d'un Amant prit bientôt le langage ,
 Et la trouva sensible à ce premier hommage.
 Ils pressoient leur hymen ; mais prévoyant qu'un jour
 Ma haine auroit besoin d'un malheureux amour ,
 Avant que l'Empereur en eût le moindre indice ,
 Pour rompre cet hymen , j'employai l'artifice.
 Par mon ordre , Amétis , sous des prétextes vains ,
 Partit , sans pénétrer quels étoient mes desseins.
 Peins-toi de Menzikoff l'emportement extrême :

G ij

200 *PIERRE-LE-GRAND,*

Il vouloit & me perdre & s'immoler lui-même ;
Il menaçoit... Le Czar étoit absent alors :
Il me falloit du temps ; je bravai ses transports.
Il aime , il brûle encore ; & cette longue absence
D'un amour furieux accroit la violence.
Cette même Amétis , objet de tant de feux ,
Avec l'Aurore , Ami , doit paroître en ces lieux.
Crois-tu , qu'en ces momens de trouble & de délire ,
Où l'Amour parle seul , & parle avec empire ,
Ce trop crédule Amant , par l'espoir ébloui ,
Ose me refuser son bras & son appui ?
Je ne lui laisserai que le temps de répondre !
S'il hésite un instant , j'ai dequoi le confondre ,
Et le réduire au choix nécessaire & cruel
Ou d'être malheureux , ou d'être criminel.

A Z O Æ.

Prends garde : quel que soit ton art pour le séduire ,
Avec nous , Amilka , je doute qu'il conspire :
Il chérit trop le Czar. Menzikoff amoureux
Est ardent , emporté , mais toujours vertueux.

A M I L K A.

Que tu connois bien peu l'Amour & son ivresse ,
Et les égaremens de l'humaine foiblesse !
Je te réponds de lui : sous l'attrait du bonheur
Ma haine & mon courroux vont entrer dans son cœur.
S'il balançoit enfin ; si son bras trop timide
S'étonnoit des dangers de ce grand parricide ,

De la révolte alors je ranime les feux ;
Et j'ai plus d'un moyen prêt à servir mes vœux.

A Z O ff.

Ainsi de ces secrets Amétis jeune encore....

A M I L K A.

Toi seul en es instruit ; ma Fille les ignore :
Je crains trop sa vertu prompte à s'effaroucher.
A ses regards sur-tout j'ai voulu me cacher.
Dans son exil encor je l'aurois retenue ;
Mais , pour vaincre un Amant , j'ai besoin de sa vue.
Un regard le perdra : de cet événement
Il faut , sans le sçavoir , qu'elle soit l'instrument.
De mon noble attentat & victime & complice ,
Avec moi , si je meurs , il faut qu'elle périsse.
Voilà tous mes projets.

A Z O ff.

Je m'abandonne à toi.

Jusqu'au dernier soupir , je t'engage ma foi.
Tes services passés vivent dans ma mémoire :
Trop heureux de te suivre au sentier de la gloire.
De mon zèle , en un mot , ne crains point d'abuser.
Qui me sauva la vie a droit d'en disposer.

A M I L K A.

C'est assez : sois certain de ma reconnoissance.
J'entends du bruit ; on vient ; fors : Menzikoff s'avance.



SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

MENZIKOFF.

EST-CE vous, Amilka ? Dans l'ombre de la nuit,
 Quel motif au Palais m'appelle & vous conduit ?
 L'intérêt de l'Etat nous rassemble , sans doute ?

AMILKA.

Tu sçauras mon dessein : parle plus bas ; écoute.
 J'ouvre les yeux ; ma haine est prête d'expirer.
 J'ai causé tes malheurs ; je veux les réparer.

MENZIKOFF.

Les réparer ? comment ? & que va-t-il m'apprendre ?
 Ah ! cruel , au bonheur je ne dois plus prétendre.
 Vous le sçavez trop bien ; tous vos secours sont vains ;
 Le trait fut trop avant enfoncé par vos mains :
 Ce cœur , dont l'infortune est votre unique étude ,
 S'est fait de ses tourmens une longue habitude.
 Ne me proposez rien dans l'état où je suis ;
 Et ne vous flatez point de calmer mes ennuis.

AMILKA.

Je ne dirai qu'un mot ; ils vont tous disparaître.

MENZIKOFF.

Qu'entens-je ? Dans mon cœur quel jour a-t-il fait naître ?

AMILKA.

De quel œil verrois-tu ma fille dans ces lieux ?

L'aimerois-tu toujours ?

M É N Z I K O F.

Que dites-vous ? Ah ! Dieux !

Moi , si je l'aimerois ! Oui ; le Ciel que j'atteste ,
 Connoît seul tout l'excès d'un amour si funeste.
 Je l'adore , Seigneur ; par l'obstacle irrité
 Ce feu . dans son absence , est encore augmenté.
 Vous seul avez détruit le bonheur de ma vie :
 J'obtenois Amétis ; vous me l'avez ravie.
 Et comment l'oublier ? Ce généreux penchant
 Est ma seule pensée , & mon seul sentiment.
 Fuyant d'un joug pompeux la contrainte cruelle ;
 Combien de fois mon cœur a revolé près d'elle !
 Que de secrets ennuis ! au sein brillant des Cours ,
 D'éternelles langueurs empoisonnent mes jours :
 Par la foule envié , je sèche dans les larmes :
 D'Amétis à mes yeux tout retrace les charmes ;
 Et quand , pour m'aggrandir , on m'a vu tout tenter ,
 Ma seule ambition fut de la mériter.
 Mais pourquoi me donner une vaine espérance ?
 Ah ! c'est trop loin , Seigneur , étendre la vengeance.
 Arbitre redouté de mes destins affreux ,
 Laissez tranquillement périr un malheureux.
 Pourquoi sur mes regrets verser plus d'amertume ?
 Laissez-moi me nourrir du feu qui me consume.
 J'idolâtre Amétis ; & l'injuste fureur
 Ne peut , un seul instant , l'arracher de mon cœur.

A M I L K A.

 Je te l'ai déjà dit ; ce vain courroux expire :

204 *PIERRE-LE-GRAND,*

J'approuve enfin l'amour que ma Fille t'inspire.

MENZIKOFF.

Qui ? vous !

AMILKA.

Pour rassurer tes feux & ton espoir,
Elle-même revient , & tu vas la revoir.

MENZIKOFF.

La revoir ?

AMILKA.

A l'instant ; & l'aurore naissante
A tes regards charmés doit offrir ton Amante.
Oui , tu peux aspirer à l'hymen d'Amétis :
De ton zèle , pour moi la main sera le prix.

MENZIKOFF.

J'obtiendrais ce que j'aime ! & vous pourriez !...

AMILKA.

Arrête.

Il faut, en me servant, mériter sa conquête.

MENZIKOFF.

Me voilà prêt, Seigneur ; je sçaurai tout oser :
De mon cœur, de mon bras, vous pouvez disposer.
Mais à ce changement à peine je me fie :
Me trompé-je ? ... achevez de me rendre la vie.
Dieu ! si vous m'abusiez par un détour cruel ! ...
Non ; pardonnez ce doute ; il est trop criminel.
Que j'aurai de plaisir à vous nommer mon père !

AMILKA, (à part.)

Saisissons cet instant.

MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

Eh ! bien , que faut-il faire ?

Parlez.

A MILKA.

J'ai des projets vastes & périlleux.

Veux-tu me seconder ?

MENZIKOFF.

Qui , moi ! si je le veux !

A MILKA.

Avant de rien promettre , éprouve ton courage.

MENZIKOFF.

Me connoissez-vous bien ? quel est donc ce langage ?

A MILKA.

Celui d'un Courtisan instruit à tout prévoir.

Des préjugés , crois-moi , je connois le pouvoir :

Les plus grands cœurs souvent ont le plus de foiblesse.

Je t'offense peut-être , & ce soupçon te blesse :

Mais tu vois , Menzikoff , si l'effort est aisé ,

Par le prix glorieux que je t'ai proposé.

La récompense à peine est égale au service.

Je t'impose , en un mot , un noble sacrifice :

J'ai besoin & d'un cœur & d'un bras assurés.

Il faut briser des nœuds qui t'ont paru sacrés ;

Il faut , lorsqu'en ce jour Amilka te préfère ,

Ne pas , d'un œil tremblant , mesurer la carrière.

Ose , prends ce poignard ... tu trembles . il suffit.

Voilà ce que j'ai craint , ce qu'on m'avoit prédit :

Je garde mon secret ; adieu.

H

SCENE III.

MENZIKOFF, (*seul.*)**M**ON sang se glace!....

Mon espoir disparoît!.... la terreur le remplace.
Quoi! m'armer d'un poignard! quel étoit son dessein!
Ah! barbare, il falloit le plonger dans mon sein?
Oses-tu me choisir pour frapper tes victimes?...
Oui, sa bouche s'ouvroit pour me dicter des crimes.
Chère Amétis, à peine un foible jour me luit,
Que soudain je me sens retomber dans la nuit.
N'importe; plus le sort à mes vœux est rebelle;
Et plus je mets ma gloire à te rester fidelle.
J'oublie, à ton nom seul, les maux que j'ai soufferts;
Et mon cœur t'a suivie au fond de tes déserts.
Mais, quel est donc l'emploi qu'Amilka me destine?
Quel est donc le Mortel qu'il veut que j'assassine?
D'un meurtre détesté souiller ma main! qui, moi!
A mon malheur encor n'ajoutons pas l'effroi.
Evitons un Mortel qui pourroit me séduire:
Déjà sur mes esprits il n'a que trop d'empire.
L'éviter, lui! grand Dieu! le père d'Amétis!
Lui, qui de mon amour veut m'accorder le prix!
Ah! j'ai saisi trop tôt cette amorce trompée.
Je ne connois que trop ton ame ténébreuse,
Inflexible Tyran; j'abjure tes bienfaits,

S'il faut que mon bonheur soit le prix des forfaits.
 Allons ; attachons-nous aux traces du Barbare :
 Découvrons, s'il se peut, quels complots il prépare ;
 Et , fixant mon esprit, déjà trop combattu,
 Livrons-nous à l'amour, sans trahir la vertu.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

A M I L K A , (*seul.*)

MA Fille est dans ces lieux ! & je crains de l'entendre ;
Je vais porter la mort dans son ame trop tendre ,
Affliger son amour : après ses longs tourmens ,
Faut-il la rappeler pour des malheurs plus grands ?
Que fais-je ? Dois-je ici consulter ma tendresse ?
Prêt à frapper le coup , quelle est cette foiblesse ?
De mes ressentimens sont-ce là les effets ?
Qu'importe le moyen , s'il me mène au succès ?
Suspends tes cris , Nature , & respecte ma haine ;
Respecte un grand dessein où l'équité m'entraîne.
Ce cœur chérit tes droits ; mais ce cœur outragé
Sentira mieux ton prix , quand il sera vengé.
Je veux que Menzikoff tremble pour son Amante ;
A ses yeux , s'il le faut , je la peindrai mourante ;
Il paiera cher l'effroi dont je l'ai vu saisi ;
Et ma Fille , en ce jour . . On entre. ; la voici.



SCENE II.

AMÉTIS, AMILKA.

AMILKA.

IL le faut ; j'ai voulu moi-même te l'apprendre ,
Ma Fille , à Menzikoff tu ne dois plus prétendre :
Un tel espoir t'abuse ; il te perdrait : enfin ,
Je veux , dès aujourd'hui , disposer de ta main.
Mon choix est déjà fait : si ton cœur en soupire ;
Il convient à ton rang , c'est à toi d'y souscrire ;
Et je crois qu'Amétis , aveugle sur ce choix ,
Craindra de me déplaire une seconde fois.

AMÉTIS.

Ah ! faudra-t-il , Seigneur , vous combattre sans cesse ?
Et le pouvoir d'un Père éteint-il sa tendresse ?
De grace , n'allez point frapper de nouveaux coups
Un cœur qui , de tout temps , fut malheureux par vous ,
Ce cœur n'a point changé ; je l'avourai sans feinte ;
Du trait qui l'a blessé je garde encor l'atteinte.
Le Mortel , après vous , le seul cher à mes yeux ,
Est celui que j'aimois , quand je quittai ces lieux.
Pourquoi me rappeler de ce lointain asyle ,
Où , sans vous offenser , j'allois mourir tranquille ?
Pourquoi , de mon amour quand j'allois triompher ,
Ne rallumer ses feux , que pour les étouffer ?
Ah ! pardonnez du moins si ma douleur réclame

210 *PIERRE-LE-GRAND,*

Les droits que la pitié doit avoir sur votre ame ;
Soyez père ; daignez , dans ces tristes momens ,
Ne vous point dérober à mes embrassemens :
Laissez-vous désarmer. Eh ! quoi ? rien ne vous touche !
Vous me montrez toujours un front morne & farouche...
Mon Père , désormais qui pourra vous fléchir ,
Si votre Fille en pleurs n'a pu vous attendrir ?

A M I L K A.

Qu'entends-je ? Du respect est-ce là le langage ?
Crois-tu me désarmer , quand ton refus m'outrage ?
Au traître Menzikoff si je promis ta foi ,
J'ai dû changer enfin : tremble , ou change avec moi.

A M É T I S.

Lui , traître ! lui , Seigneur , ce Héros , dont le zèle
Promet à cet Empire un défenseur fidèle ;
Lui qui , formé par vous au grand art des Guerriers ;
Dans les champs de l'honneur eut part à vos lauriers ;
Et qui , pendant la paix , cherchant une autre gloire ,
Ministre couronné des mains de la Victoire ,
D'un Maître qu'il chérit secondant les projets ,
Consacre son repos au bonheur des Sujets !
S'il a pu démentir cette vertu sublime ,
Je ne le connois plus ; apprenez-moi son crime !

A M I L K A.

Je n'en rappelle qu'un , qui doit être compté ,
Et qui , plus que jamais , répugne à ma fierté ,
Sa naissance.

AMÉTIS.

Comment ? Fut-elle moins obscure ,
 Quand vous pressiez l'hymen dont votre orgueil murmure ?
 Vous oubliiez alors l'éclat de votre rang ;
 Vous ne m'opposiez point la noblesse du sang.
 Ah ! depuis que le sien a coulé pour son Maître ,
 Il est digne du vôtre , & l'égale peut-être.
 Dans les droits du Héros Menzikoff rétabli ,
 A corrigé le sort qui l'avoit avili.
 Malgré mille rivaux que ses talens irritent ;
 Seul il s'est fait un nom dont les autres héritent ,
 Le Ciel , qui l'éleva dans le sein du malheur ,
 S'est épuisé sans doute à lui former un cœur ;
 Et ce jeune Mortel , prudent , plein de courage ,
 Politique & guerrier à la fleur de son âge ,
 Vaut bien ces Courtisans , à l'intrigue vendus ,
 Qui croient par un vain titre être exemts des vertus ,
 Mais quel est donc enfin celui qu'on me destine ?
 Me cache-t-on encor le bras qui m'assassine ?
 Quel est donc cet époux ?

AMILKA.

Tu me presses en vain ;
 Tu ne le connoîtras qu'en lui donnant la main.

AMÉTIS.

Hymen ! affreux hymen ! devoir impitoyable !
 Pourrez-vous le former ce lien redoutable ?
 M'ôter à ce que j'aime !

AMILKA.

Eteuffe ce transport :

212 *PIERRE-LE-GRAND,*

Ce n'est point à l'Amour à régler notre sort.

AMÉTIS.

Puisque vous le voulez , oui , je vous sacrifie
Le repos de mes jours , mes sentimens , ma vie ;
Mais , quand je romps des nœuds aussi chers à mon cœur ,
Je n'en formerai point qui me feroient horreur.
Vous ne répondez rien ? mes prières , mes larmes ,
Pour vous fléchir , hélas ! sont d'impuissantes armes !...
Hé bien , j'obéirai : qu'on m'entraîne à l'Autel.
Puisque vous m'imposez un devoir si cruel ,
Je sçaurai le remplir , & , dans le moment même ,
M'immoler , devant vous , au seul Mortel que j'aime.
Mon trépas me rendra , dans ce funeste jour ,
Fidelle à la Nature , & fidelle à l'amour.

SCENE III.

MENZIKOFF (*au fond du Théâtre.*)

AMILKA, AMÉTIS.

AMILKA.

MENZIKOFF vient ; songez à ce qu'il faut lui dire :
Il vous cherche , sans doute.

AMÉTIS.

Est-ce à moi de l'instruire ?

Je pourrois . . .

AMILKA.

AMILKA.

(à part.)

Il le faut. Je prévois sa douleur ;
Et reviens profiter du trouble de son cœur
(il sort.)

SCÈNE IV.

MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

Je ne me trompe point ; c'est Amétis, c'est elle.
Après tous les ennuis d'une absence cruelle,
C'est donc vous que je vois, ô ma chère Amétis !
Levez sur moi vos yeux de pleurs appesantis :
Quoi ! je suis à vos pieds ! quoi ! les Cieux plus propices
Nous rassemblent enfin sous de plus doux auspices ;
Tous nos maux sont passés.

AMÉTIS.

Quels transports imprudens !
Crains plutôt ma présence.

MENZIKOFF.

Est-ce vous que j'entends ?
Ah ! n'empoisonnez point ces momens pleins de charmes :
Au plaisir le plus pur ne mêlez point d'alarmes.
Si vous m'aimez encore , & la Terre & les Cieux
Ne peuvent , en ce jour , m'empêcher d'être heureux.

214 *PIERRE-LE-GRAND,*

Par mes pleurs, par l'excès de ma douleur mortelle,
Combien j'ai mérité de vous revoir fidelle !
Mais, quoi ! toujours vos yeux se détournent de moi ?
Ne vous suis-je plus cher ? dissipez mon effroi.

AMÉTIS.

Arrête, Menzikoff ; ce reproche me blesse.
De quel droit oses-tu soupçonner ma tendresse ?
Ne crains rien de ce cœur rempli des mêmes feux ;
Fidelle à nos sermens, mais toujours malheureux.
Va, ne crains que le sort qui s'obstine à me nuire ;
Et renonce au bonheur où notre amour aspire.
Ce jour, qui de nos jours te sembloit le plus beau,
Doit peut-être tous deux nous plonger au tombeau.
Nos malheurs sont comblés ; tremble, te dis-je, tremble ;
Et déteste le lieu, l'instant qui nous rassemble.
Amilka, dans ce jour, règle notre destin :
Il va nous séparer ; il a promis ma main.

MENZIKOFF.

Qu'entends-je ? le perfide ! est-il bien vrai, Madame ?
O sort qui me poursuis ! ... ah ! déplorable flâme !
Si vous sçaviez ? ...

AMÉTIS.

Eh ! quoi ?

MENZIKOFF.

Le Barbare, à l'instant,
Par un trompeur espoir abusoit votre Amant.
Il m'avoit tout promis ; Et ... dois-je encor me taire ?

AMÉTIS.

Achéve.

MENZIKOFF.

Je redoute un horrible mystère.
S'il osoit... j'en frémis...

AMÉTIS.

Mon Père cependant
Semble tout disposer pour ce fatal instant ;
Mais pour mieux te punir , pour m'accabler encore ,
Il me cache le nom d'un rival que j'abhorre ,
Et , d'un hymen secret allumant le flambeau
Le cruel , sans horreur , me livre à mon bourreau.

MENZIKOFF.

Et vous obéirez ! c'en est trop ; il m'outrage :
Tout mon respect pour lui va se tourner en rage.
Qu'il tremble , ce rival !... ma jalouse fureur ,
Sçaura le découvrir , & lui percer le cœur.
A ce coupable hymen avez-vous pu souscrire ?
D'un Tyran orgueilleux respectez-vous l'empire ?
Aimez-vous ce Tyran & ce Père inhumain ,
Qui nous dicte ses loix , un poignard à la main ?
L'avez-vous observé ?... son front triste & sauvage
A mes yeux effrayés annonçoit quelque orage :
A de nouveaux excès il va s'abandonner ;
Et tous deux dans son crime il nous veut entraîner.

AMÉTIS.

Qu'as-tu dit ? où t'emporte une aveugle colère ?
Connois mes sentimens , & respecte mon Père.

216 PIERRE-LE-GRAND,

Je n'ai point mérité l'excès de sa rigueur ;
 Mais il a conservé tous ses droits sur mon cœur.
 Il m'exile , il m'arrache à tout ce que j'adore :
 Sa haine me poursuit ; & moi , je l'aime encore.
 Pour lui sauver le jour , tu me verrois périr :
 S'il enfreint ses devoirs , j'ai les miens à remplir.
 Ose donc m'imiter : souffrons , mais sans murmure ;
 Et n'étouffons jamais la voix de la Nature.

MENZIKOFF.

O constance , ô vertu ! Madame , pardonnez :
 L'égarement convient aux cœurs infortunés.
 Quoi ! depuis le moment qui m'enleva vos charmes ;
 Mes yeux ne sont ouverts que pour verser des larmes !
 Accablé du fardeau qu'impose la faveur ,
 L'espoir seul d'être à vous a consolé mon cœur ;
 Pour mieux vous mériter , j'ai languì près du Trône ,
 Et cherché pour mon front l'abri d'une couronne :
 Plein du même amour , vous quittez vos déserts ;
 On me laisse espérer la fin de nos revers !
 Et quand je vous revois , il faut que je vous cède !
 Il faut , qu'en ce jour même , un autre vous possède !
 Un farouche Moriel , que rien ne peut fléchir ,
 A ses ordres affreux vous force d'obéir !
 Du calme au désespoir , quel horrible passage !
 Je ne me connois plus ... consumme ton ouvrage ;
 Viens , perfide Amika ; quel crime exigés-tu ?
 Redoutez les transports d'un Amant éperdu ...

AMÉTIS.

Quoi ?

MENZIKOFF.

Pour vous obtenir, je suis prêt à tout faire.

AMÉTIS.

Et quel est ton dessein ? Dieux ! J'apperois mon Père.

SCÈNE V.

AMILKA, MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

SEIGNEUR, c'est donc ainsi qu'avec impunité
Vous croyez vous jouer de ma crédulité ?
Quel étoit votre espoir ? sans Amétis, sans elle,
J'aurois déjà vengé cette injure cruelle.
Nous verrons à quel point vous voulez éprouver
Un cœur que rien n'étonne, & fait pour vous braver.

AMILKA.

Va ; je puis défier ton superbe courage.
Téméraire, oses-tu me tenir ce langage ?

MENZIKOFF.

J'oserois encor plus.

AMÉTIS.

Cruels, que faites-vous ?

A MILKA (à Menzikoff.)

Je veux t'entretenir.

A MÉTIS.

Mon Père !

A MILKA.

Laissez-nous.

(Amétis sort.)

S C E N E V I.

A MILKA, MENZIKOFF.

A MILKA.

D'où vient donc ce courroux ? quelle est ton injustice ?
 Toi seul causes tes maux ; seul tu fais ton supplice.
 Ma Fille étoit à toi ; tu n'avois qu'à parler :
 Mais à l'aspect d'un fer , mes yeux t'ont vu trembler.
 Est-ce là cette ardeur , qu'elle devoit attendre ?
 Glacé par le remord , est-ce à toi d'y prétendre ?
 Oui ; tu le peux encore ; & ta noble fierté
 M'a beaucoup moins aigri qu'elle ne m'a flaté.
 Si tu le veux , ma Fille , à toi seul destinée ,
 Sous tes loix , dès ce jour , va se voir enchaînée :
 D'autres motifs encor , de plus brillans appas ,
 Si la gloire te plaît , doivent armer ton bras.
 Après un tel aveu , décide enfin , prononce :
 Tu chéris Amétis , & j'attends ta réponse.

M E N Z I K O ff.

Dans quel trouble nouveau me jette ce discours !
 Je voudrois tout promettre , & balance toujours . .
 Oui , j'adore Amétis , & mon amour l'emporte ,
 Oui , je frémis en vain , Amétis est plus forte.
 Le plus grand des forfaits seroit de la trahir.
 Que deviens-je ? ordonnez ; je suis prêt d'obéir.
 D'obéir ! Et quel est le crime qu'on prépare ?
 Non , je ne promets rien : ne poursuis point , Barbare !
 Avant que je succombe , ô Ciel ! tonne sur moi :
 Éclate ; la victime est digne encor de toi.

A M I L K A.

Ce trouble en dit assez ; je vois ce qu'il m'annonce.
 Amétis t'adoroit , & ton cœur y renonce.
 Tu ne l'aimas jamais. Ne murmure donc plus ;
 Et cesse d'accuser un trop juste refus.
 Tu seras satisfait : les nœuds de l'hyménée
 Au sort de ton Rival joindront sa destinée.
 Orgueilleux de ton rang , fier de m'avoir bravé ;
 Vois-le jouir d'un prix qui t'étoit réservé.
 Je vais tout ordonner . .

M E N Z I K O ff. (hors de lui-même.)

N'ordonne rien... arrête..

Périssent cet hymen & cette horrible fête !
 Par quel art , tes discours irritant ma fureur ,
 Enfoncent par degrés le poignard dans mon cœur !
 Tu triomphes , cruel ! Je cède . . ouvre l'abîme ;
 Et qu'avec toi j'y tombe égaré par le crime !

Je frissonne!... un nuage enveloppe mes yeux...
 Quel gouffre sous mes pas!... un glaive!... justes Cieux!

A M I L K A , *lui donnant un poignard.*)

Ose en armer tes mains , j'accepte ce présage.
 Démon de la Vengeance , affermis son courage :
 S'il seconde mes vœux , je jure qu'aujourd'hui
 Pour prix d'un tel bienfait , Amétis est à lui.

M E N Z I K O ff.

Eh bien , je m'abandonne au destin qui m'entraîne.
 Que faut-il que je fasse ?

A M I L K A .

Il faut servir ma haine.

Il faut à mes desseins prêter un bras vengeur ,
 Immoler un Tyran.

M E N Z I K O ff.

Quel Tyran ?

A M I L K A .

L'Empereur.

M E N Z I K O ff.

L'Empereur !

A M I L K A .

Lui...

M E N Z I K O ff , *(jettant le poignard.)*

Mon Roi ! qu'entends-je , est-il possible !

Me voilà donc instruit de ce secret horrible !

Je n'écoute plus rien.

A M I L K A .

Quoi ! tu , peux balancer

A

A l'hymen d'Amétis tu veux donc renoncer ?
 Consulte-toi , résous ... tu te tais , & sans doute ! ...
 Connois tes intérêts , ton danger même écoute.
 Quoi ! l'amitié du Czar doit-elle t'aveugler ?
 Peut-être qu'en secret il cherche à t'accabler.
 Juge mieux de la Cour , & prévois ton naufrage.
 Le calme , dans ces lieux , est voisin de l'orage.
 Un Favori des Rois , envié dans ses fers ,
 Au plus beau de ses jours , doit craindre les revers.
 Illustre malheureux , que la foudre environne ,
 Il doit toujours trembler en approchant du Trône.
 La pâle jalousie , & l'inquiet orgueil
 Veillent autour de lui pour creuser son cercueil.
 L'éclat de la faveur l'éblouit sur sa perte :
 On le flate , il triomphe ; & sa tombe est ouverte.

M E N Z I K O ff, (à part.)

Projet affreux !

A M I L K A.

Évite un semblable destin.

Il ne faut que tenter ; le succès est certain.
 Mon bras de ce grand coup se fût chargé lui-même ;
 Mais tu connois du Czar la vigilance extrême.
 Objet de ses soupçons , à sa Cour odieux ,
 A peine puis-je avoir un accès dans ces lieux.
 Enfin j'ai sur toi seul fondé mon espérance :
 Je remets à toi seul le soin de ma vengeance.

M E N Z I K O ff, (à part.)

Je pourrais !

K

222 *PIERRE-LE-GRAND* ,

A M I L K A.

Tu sçais tout : rien ne t'émeut ; & moi
Je parle encore en maître , & t'enchaîne à ma loi.
Oui , si tu me trahis , Amétis est perdue :
Avant que d'expirer , je l'immole à ta vue.
C'est trop peu que l'hymen la donne à ton rival :
Je brise des liens qui me vengeroient mal.
Frémis de mes transports ; crains pour elle.

M E N Z I K O ff.

Barbare !

A M I L K A.

Prononce , où tu la perds.

M E N Z I K O ff.

Je sens que je m'égare.

Non , laisse-moi te fuir.

A M I L K A.

Va , cours , indigne Amant ;

Cours attendre l'effet de mon ressentiment.

M E N Z I K O ff.

Ciel !

A M I L K A.

Ta foiblesse ajoute au courroux qui m'anime :
Amétis va périr , & périr ta victime.

M E N Z I K O ff.

Ah ! je te servirai , j'en atteste les Dieux.

A M I L K A.

Eh bien ! qu'avant la nuit je te trouve en ces lieux :
Tout sera prêt ; je sors , mais songe à ta promesse.

S C E N E V I I.

HOLSTEIN, Capitaine des Gardes; MENZIKOFF.

M E N Z I K O f f, (*à part.*)

Qu'AI-je promis ? où suis-je ? & quelle est ma foiblesse ?
 Rappelions mes esprits. Malheureux ! qu'ai-je fait ?
 Le cruel, malgré moi, m'unit à son forfait.
 Que veux-tu, cher Holstein, & que viens-tu me dire ?

H O L S T E I N.

De ses ordres le Czar m'a chargé de t'instruire.

M E N Z I K O f f, (*à part.*)

Qu'entends-je ?

H O L S T E I N.

A son réveil il m'a fait avertir :

Il te mande, & tous deux veut nous entretenir.
 Dans un sombre chagrin son ame ensevelie
 D'un projet important paroît être remplie :
 J'ai craint de l'approcher . . . Mais qu'est-ce que voi ?
 Ton front est consterné, tes yeux peignent l'effroi.

A M I L K A, (*à part.*)

O perfide Amilka ! Serment que je déteste !

H O L S T E I N.

Quelle est cette pâleur & ce trouble funeste ?

M E N Z I K O f f, (*avec trouble & attendrissement.*)

Le Czar nous mande, Holstein, & son front, me dis-tu,

224 *PIERRE-LE-GRAND,*

Sous le poids des chagrins te paroît abattu !
Ah ! je le crois . . . partout le péril l'environne . . .
Que de maux & d'ennuis sont attachés au Trône !

HOLSTEIN.

Je vois couler tes pleurs.

MENZIKOFF.

Rejoins ton Maître , cours :

Il a , plus que jamais , besoin de tes secours.
Va , ne le quitte point : mon amitié stérile ,
Dans ces momens sur-tout ne lui peut être utile.

HOLSTEIN.

Eh ! quel nouveau danger . . .

MENZIKOFF.

(*Il veut lui parler & se retient.*)

Cher Holstein , je te suis.

(*à part.*)

Renfermons , s'il se peut , le désordre où je suis.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN,

Suite du Czar.

LE CZAR.

(à ses Gardes.) (à Menzikoff & à Holstein.)

Qu'ON s'éloigne. Restez. Votre amitié fidèle
 Dans ces momens sur-tout va me prouver son zèle.
 Cet Empire est rempli de partis redoutés ;
 Le feu des factions renaît de tous côtés :
 Par vos soins , par les miens en vain j'ai cru l'éteindre.
 Plus que mes ennemis , mes Sujets sont à craindre.
 Ce Soldat couronné , qui ravage le Nord ,
 Qui pour lui contre moi détermine le sort ,
 En vain , dans son orgueil , insulte à nos disgraces :
 Les ruines , la mort , le sang marquent ses traces ;
 Son nom sur des débris périra sans soutien :
 C'est sur des monumens que je grave le mien.
 Qu'il accumule encor conquêtes sur conquêtes :
 Il m'instruit à le vaincre , & c'est par mes défaites.
 Pour les cœurs éprouvés & pleins de leurs projets ,
 L'école du malheur est celle des succès.
 Charles est peu pour moi. Mais , lorsque mon courage ,

Vaincu , jamais soumis , a fait tête à l'orage ,
 Quand je viens respirer au sein de mes Etats ,
 Il faut m'y préparer à de plus durs combats ,
 Me garder de mon Peuple . . . Oui , l'aveugle Russie ;
 Plus libre sous mes loix , se croit plus asservie.
 Les Arts , que dans son sein je voulus attirer ,
 La rendent plus barbare , au lieu de l'éclairer.
 Faite pour l'esclavage , à la nuit destinée ,
 D'un jour trop beau pour elle , elle semble étonnée.
 Contre moi les Strélits ont élevé leur voix :
 Ils réclament , dit-on , la fierté de leurs droits.
 Avez-vous des raisons qui les puissent défendre ?
 Avant de les punir , je veux bien vous entendre.
 Ma foudre , un seul moment , repose entre vos mains ;
 Et je suspends mes coups pour les rendre certains.
 Parlez.

HOLSTEIN.

Vous m'imposez la loi d'être sincère ;
 Et l'intérêt commun me défend de me taire.
 Quoi ! mille factions déchirent vos Etats !
 Les pièges de la mort sont semés sur vos pas !
 Et vous voulez , Seigneur , excitant les murmures ,
 Frapper de nouveaux coups , & r'ouvrir nos blessures !
 Ah ! pour anéantir tant de complots secrets ,
 Il en est temps encor , régnez par les bienfaits.
 On n'aime pas toujours les Mortels qu'on admire ;
 Et l'amour désormais doit fonder votre Empire.
 D'un règne glorieux les hardis monumens ,

L'héroïsme de l'ame & l'éclat des talens ;
Ces sublimes projets que le destin seconde ,
Tout annonce dans vous le plus grand Roi du monde :
Mais il faut couronner tant de soins généreux ;
Et Créateur d'un Peuple, il faut le rendre heureux.

L E C Z A R.

Et que n'ai-je point fait pour ce Peuple sauvage !
Il m'a vu , dédaignant un fastueux hommage ,
Descendre de mon Trône , & , parmi les dangers ,
Lui chercher des vertus & des arts étrangers.
Les maux dont il gémit , lui seul se les prépare ;
Et je serois humain , s'il n'étoit point barbare.
Peuple féroce & dur que j'ai trop bien connu !
Que veut-il ? De moi seul n'a-t-il pas obtenu
Le droit d'oser penser , rare prérogative ,
Qu'ici tout encourage , & qu'ailleurs tout captive ;
Au rang des Nations s'il fut admis par moi ,
D'où vient , qu'à tout moment prêt à trahir sa foi ,
Il refuse de voir , quand ma bonté l'éclaire ,
Dans le mal que j'ai fait , le bien que je veux faire ;
Lorsque des Souverains on blâme les rigueurs ,
De leurs Sujets souvent on ignore les mœurs.
Que ne régné-je , hélas ! dans ces climats paisibles ;
Où les Rois adorés ont des Sujets sensibles ;
Où le Sceptre en leurs mains , déposé par la Loi ,
Est le soutien du Peuple & n'en est pas l'effroi ?
Je connoitrois , comme eux , le prix de la clémence ,
Et ce plaisir secret qui suit la bienfaisance ;

228 *PIERRE-LE-GRAND,*

Mais, puis-je, dans ces lieux peu faits pour le bonheur,
A ces douces vertus abandonner mon cœur ?
Cet Empire est un champ malheureux & stérile
Qu'il faut couvrir de sang, pour le rendre fertile:

MENZIKOFF, (*avec transport.*)

Oui, sans doute, il le faut : plus que jamais, Seigneur,
Il faut aux révoltés imprimer la terreur.
Peut-être, en ce moment, on s'assemble, on conspire.
Un seul instant perdu perd souvent un Empire.
O mon Roi ! cet avis n'est pas à négliger.
N'examinez plus rien, quand il faut vous venger.
Croyez-moi, vos rigueurs ne sont que légitimes.
Le devoir d'un Monarque est de punir les crimes :
A vos ressentimens laissez un libre cours,
Et détournez le glaive étendu sur vos jours.

LE CZAR.

(*à Holstein.*)

(*à Menzikoff.*)

Éloignez-vous, Holstein. J'ai deux mots à te dire :
Demeure,

(*Holstein sort.*)



SCENE

SCÈNE II.

LE CZAR, MENZIKOFF.

MENZIKOFF, (*à part.*)

QUE veut-il ? Oserai-je l'instruire ?

LE CZAR.

Tu l'emportes enfin : mais, par quel changement,
Te vois-je ici répondre à mon ressentiment ?
Toi !

MENZIKOFF.

De vos ennemis je connois l'insolence ;
Et je vous trahirois, en prenant leur défense.

LE CZAR.

C'est assez ; mais, dis-moi : quel Chef ambitieux
Peut enhardir l'orgueil de ces Séditieux ?
Le danger cesse, ami, dès qu'on peut le connoître,
Dans cette Cour tâchons de découvrir le Traître.
Si c'étoit Amilka, ce Prince abandonné,
Lui que je dus punir, à qui j'ai pardonné !
Je ne connois que trop son talent pour séduire,
Pour concevoir un plan, sur-tout pour le conduire.
Dans l'art profond des Cours son esprit est formé ;
Et ce cœur qui le hait l'a toujours estimé.

MENZIKOFF, (*embarrassé.*)

Après tant de bienfaits, Seigneur, pourriez-vous croire
Qu'il ait osé former une trame si noire ? ...

L

230 P I E R R E - L E - G R A N D ,

Vos périls cependant , & ceux de vos Etats ..
La clémence , grand Roi , fait souvent des ingrats.

L E C Z A R .

Qu'on l'observe : sa haine aujourd'hui peut renaître ;
Et de mes bienfaits même il s'armeroit peut-être.
Otons aux Révoltés ce dangereux secours :
Je te remets ce soin & celui de mes jours.
Sans cesse environné des pièges de l'Envie ,
Si tu m'aimes encor , je crains peu pour ma vie.
Par tes soins assidus sur le Trône affermi ,
J'oppose à mes dangers mon cœur & mon ami.

(*il sort.*)

S C E N E I I I .

M E N Z I K O F F , (*seul.*)

O MON Maître ! ô grand homme ! ô Sujet trop coupable !
Qui , moi , t'assassiner , quand ta bonté m'accable !
T'assassiner ! ah , Dieu ! que plutôt cette main
De cent coups de poignard me déchire le sein.
Non ; je dois me livrer au transport qui m'anime ,
Et rompre tous les nœuds qui m'attachoient au crime.
Je dois servir mon Roi , le sauver en ce jour ,
Le sauver , perdre un Monstre , oublier mon amour ..
Oublier Amétis ! Infortuné , j'adore
La Fille du coupable , & l'Empereur l'ignore !

Que de foiblesse , hélas ! sans cesse combattu ,
 Que mon cœur lentement revient à la vertu !
 O vertu , dont la loi me fut toujours sacrée ,
 Délices de mon cœur , comment t'ai-je abjurée ?
 Ainsi , jouets du sort qui les vient entraîner ,
 Ceux qui t'aiment le mieux peuvent t'abandonner ?
 Un seul instant d'erreur nous mène à l'infamie ,
 Et corrompt pour jamais tout le cours de la vie.
 Quels sont les droits de l'homme , & ses destins affreux ,
 S'il n'a pas le pouvoir de rester vertueux !
 Amétis ! ... nom trop cher !... elle paroît ; je tremble.
 Dans ce triste moment quel destin nous rassemble !

S C E N E I V.

AMÉTIS , MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

En bien ! que vous a dit un Père furieux ?
 A-t-il osé ? ...

A M É T I S.

La joie étincelle en ses yeux
 Il triomphe en secret lorsqu'il me sacrifie :
 Mais sa haine à ta voix s'est peut-être adoucie ;
 Tu l'auras sçu fléchir.

M E N Z I K O F F.

Le fléchir , ce cruel t

L ij

AMÉTIS.

Comment ?

MENZIKOFF.

Ah ! laissez-moi.

AMÉTIS.

Que je te laisse , ô Ciel ?

Non ; il faut m'expliquer...

MENZIKOFF.

Que voulez-vous apprendre ?

AMÉTIS.

Quel est donc ce secret que je ne puis entendre ?

MENZIKOFF.

Un secret plein d'horreur.

AMÉTIS.

Que dis-tu ? Je frémis.

Serois-tu criminel ?

MENZIKOFF.

Sans doute , je le suis.

AMÉTIS.

Non ; je ne le crois point ; non , il n'est pas possible :

Mais dissipe ce trouble , & ce soupçon horrible.

Au nom de notre amour , au nom de nos malheurs

Éclaircis-moi de tout ; parle enfin , ou je meurs.

MENZIKOFF.

Pouvez-vous me forcer à rompre le silence ?

AMÉTIS.

Je l'exige , cruel , & ton refus m'offense.

M E N Z I K O ff.

A ce mystère affreux on attache vos jours.

A M É T I S.

Cesse de m'abuser par tous ces vains discours.

Est-ce ainsi que je puis disposer de ton ame ?

Que crains-tu d'Amétis ? que crains-tu de ma flâme ?

M E N Z I K O ff.

Eh bien ! il est trop vrai qu'un hymen malheureux

Dans ce funeste jour doit nous unir tous deux.

Quel jour & quel hymen ! quel effroyable abîme ,

Où la vertu devient le salaire du crime !

Pardonnez un aveu que vous m'avez surpris.

Où , du plus noir forfait votre main est le prix.

Il faut , pour être à vous , être un Monstre exécration.

Il faut , (telle est la loi d'un Père impitoyable ,)

Après avoir frappé le coup le plus cruel ,

D'un bras ensanglanté vous traîner à l'Autel.

A M É T I S.

Tu me glaces d'effroi. Se peut-il que mon Père ? ...

M E N Z I K O ff.

Ce Roi que je chéris , que votre cœur révère ,

Ce Mortel généreux , qui par mille bienfaits

Prévient à chaque instant & comble mes souhaits ;

Lui , que dans ses revers mon amitié console...

Chère Amétis...

A M É T I S.

Eh bien ?

M E N Z I K O ff.

On veut que je l'immoie,

AMÉTIS.

'Ai-je bien entendu ? Je ne sçais où je suis.
 Achève , malheureux , réponds ; qu'as-tu promis ?

MENZIKOFF.

Tout. Un Dieu de mes sens m'avoit ravi l'usage.
 L'Amour, hélas ! l'Amour égardoit mon courage.

AMÉTIS.

Et tu vis ! & tu peux te montrer devant moi ! . . .
 Tu ne vas point tomber aux genoux de ton Roi !
 Tu l'aimes , & tu veux attenter à sa vie !
 Perfide , loin de moi va porter ta furie.
 De mes feux voilà donc le détestable effet !
 J'étois , sans le sçavoir , la cause d'un forfait !
 Mon déplorable Père est l'artisan du crime ,
 Mon Amant , l'assassin , & mon Roi , la victime !
 Nature , Amour , tous deux vous me faites horreur.
 Oui , je sens tous vos droits expirer dans mon cœur.
 Mais qu'osois-tu prétendre ? offrir à ton Amante
 Du sang de l'Empereur ta main encor fumante ;
 Et d'un sinistre hymen allumant le flambeau ,
 Par cette pompe horrible outrager son tombeau ?
 Crois-tu donc qu'Amétis , aux forfaits enhardie ,
 Puisse applaudir au meurtre , armer la perfidie ?
 Je ne te retiens plus : précipite tes pas ;
 Va , cours , va t'illustrer par des assassinats.
 Va te placer au rang de ces fameux coupables ,
 Des fureurs des humains exemples mémorables.
 Partage le supplice & l'opprobre éternel

De ces vils meurtriers, dont le bras criminel
A levé, sans frémir, un glaive parricide
Sur le Trône, ou des Dieux la majesté réside ;
Monstres que la Vengeance a vomis des Enfers ;
Pour immoler les Rois & punir l'Univers,

M E N Z I K O ff.

Tu me fuis ? ... Ah demeure : ah ! peux-tu bien , cruelle ,
Déchirer de tes mains ma blessure mortelle ?
Demeure : tu n'as point le droit de me juger ;
Et tu n'as point sur tout celui de m'outrager.
Tu me dois ta pitié : quand ta rigueur m'accable ,
Songe , songe , Amétis , pour qui je fûs coupable
Dans mes destins affreux loin de m'abandonner ,
Ose me reconnoître , ose me pardonner.
Garde-toi d'abjurer un feu trop légitime :
T'aimer avec excès a fait seul tout mon crime.
Mais , va , ce cœur si lâche & si vil à tes yeux ,
Même après son forfait , est encor vertueux ;
Est digne encor de toi , quand le remord l'épure.
Accablé du présent , l'avenir me rassure.
Je suis loin , ô mon Roi , d'attenter à tes jours.
Je veux tout réparer , je le dois , & j'y cours.
Tu seras satisfaite.

A M É T I S.

O Ciel ! que vas-tu faire ?

M E N Z I K O ff.

Avouer tout au Czar , lui nommer...

A M É T I S.

Qui ?

M E N Z I K O ff, (*hors de lui.*)

Ton Père.

A M É T I S.

Arrête , garde-toi d'oser le découvrir.
 Sans révéler son crime , il faut le prévenir.
 Je t'impose une loi que ton amour doit suivre ;
 Songe qu'à son Arrêt je ne pourrais survivre.
 Mais je vais le trouver. Dieux ! donnez à mes pleurs
 Ce charme impérieux qui désarme les cœurs.

M E N Z I K O ff.

Où voulez-vous aller ? ... Craignez tout du Barbare.
 Sçavez-vous , Amétis , le coup qu'il vous prépare ?
 Si vous dites un mot ; dans son cruel transport ,
 Amilka vous attend pour vous donner la mort.

A M É T I S.

Mon Père ! ...

M E N Z I K O ff.

Ah ! de ce nom il ignore les charmes.
 Son œil , depuis longtemps , se repaît de vos larmes.
 Il lui faut votre sang. Évitez sa fureur ;
 Renfermez mon secret au fond de votre cœur.
 Je veux parler moi-même à ce Prince inflexible ;
 A son propre intérêt il sera plus sensible :
 Mais redoutez enfin ses regards soupçonneux ;
 Redoutez son approche , & restez dans ces lieux.

A M É T I S.

AMÉTIS.

Qu'oses-tu proposer ? non ; fût-il plus coupable ,
Je dois le respecter , au moment qu'il m'accable.
Mon Père peut changer , j'embrasse cet espoir ;
Et , dût-il m'immoler , je rentre en son pouvoir.

MENZIKOFF.

Promettez-moi du moins...

AMÉTIS.

On entre ; je te laisse.

MENZIKOFF.

Gardez de vous trahir.

AMÉTIS.

Que je crains ta foiblesse !

Ah ! si mon Père alloit nous surprendre en ce lieu !...

J'ai vû ton repentir ; je fors contente : adieu.

SCÈNE V.

HOLSTEIN, MENZIKOFF.

HOLSTEIN.

SOMMES-NOUS seuls ?

MENZIKOFF.

Oui ; parle.

HOLSTEIN.

On dit que l'on conspire ,

Qu'avant la fin du jour notre Empereur expire.

M

238 *PIERRE - L E - G R A N D ,*

Le Peuple trop crédule adopte ces rumeurs.

M E N Z I K O ff.

De tous ces mouvemens nomme-t-on les Auteurs ?

H O L S T E I N.

Les Strélits, m'a-t-on dit. Ami, tu dois comprendre
Quel est mon désespoir d'avoir pu les défendre.

O trop fatal effet d'un avis dangereux !

Ils méditoient ce coup, quand je parlois pour eux.

Que l'amitié des Rois est un fardeau pénible ,

Si le meilleur conseil peut leur être nuisible ;

Et s'il faut , pour sauver leurs jours des assassins ,

Contre leur Peuple , hélas ! toujours armer leurs mains.

M E N Z I K O ff.

Cesse de t'allarmer : l'Empereur équitable

Sçut toujours distinguer un ami véritable.

H O L S T E I N.

Ses jours sont en danger.

M E N Z I K O ff.

Ils sont en sûreté :

Il a commis sa garde à ta fidélité ;

Il faut la redoubler. Que ton zèle inflexible

A ses meilleurs Sujets le rende inaccessible.

Veille dans le Palais , tandis que mes efforts ,

Secondés par les tiens , vont mettre ordre aux dehors.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

MENZIKOFF dans ces lieux m'a promis de m'attendre.

AZOFF.

Aux portes du Palais oseras-tu l'entendre ?

N'appréhendes-tu pas qu'un avis trop certain...

L'orage est bien souvent parti d'un Ciel ferein.

AMILKA.

Va ; j'ai partout des yeux : rien ici ne fermente ;

Et tout doit réussir au gré de mon attente.

Menzikoff est à moi , j'ai sçu me l'asservir ;

Il ne peut m'accuser , sans vouloir se trahir ,

Ni sans perdre Amétis qui reste en ma puissance ,

Et qui confirme ici l'espoir de ma vengeance.

Je te l'avois bien dit qu'un Amant irrité

Tomberoit dans le piège entre nous concerté.

Il est de ces penchans , dont le pouvoir suprême

Fait taire le devoir , corrompt la vertu même ;

Et c'est au fond des cœurs aux passions livrés ,

Qu'un vrai Conspirateur choisit ses Conjurés.

L'Ambition , l'Amour , la sombre Jalousie ,

Dirigés avec art , vont changer la Russie.

M ij

AZOFF.

Mais si le Czar...

AMILKA.

Le Czar n'est informé de rien,

Et ne peut soupçonner ce secret entretien.

Mais comme il faut, Azoff, se défier sans cesse,

Et toujours des Mortels redouter la foiblesse ;

Comme souvent le crime , après de vains transports ,

Se trouble & s'intimide à la voix des remords ,

Attendons tout de nous , & soyons-nous fidelles.

Menzikoff vient ; va , cours disposer les rebelles.

SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

AMILKA.

As-tu choisi le lieu , déterminé l'instant ;

Ou veux-tu différer le bonheur qui t'attend ?

Les Autels sont parés ; ton Amante t'adore ;

Ton triomphe s'apprête ; & le Czar vit encore !

Tes yeux sont égarés , tes pas sont incertains.

Je ne vois point le fer qui dut armer tes mains.

MENZIKOFF

J'ai promis, je le sçais, ma main vous doit un crime ;

Mais je m'arrête encor, pour pleurer la victime.

Hélas ! si je pouvois , par le Ciel inspiré ,

Ramener la vertu dans ce cœur égaré ;
 Si je pouvois dompter cette farouche haine
 Qui tous deux aux forfaits aujourd'hui nous entraîne ;
 Avouez-le , Seigneur ; je vous servirois mieux ,
 Qu'en osant massacrer un grand homme à vos yeux.

A M I L K A.

Comment ? ...

M E N Z I K O F F.

Ne craignez rien ; vous avez ma parole.
 Quel Mortel cependant voulez-vous que j'immole ?
 Quoi ! ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper ,
 A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper ?
 Soutiendrai-je ce front environné de gloire ,
 Qu'ennoblit le malheur autant que la victoire ?
 Ce front où je verrai d'un œil mal affermi ,
 La grandeur d'un Monarque & l'ame d'un ami ?
 Jetez , un seul moment , les yeux sur cet Empire :
 Ce spectacle touchant devoit seul vous suffire.
 Dans ces superbes lieux , incultes autrefois ,
 Voyez fleurir les mœurs , les vertus & les loix :
 Songez qui nous étions , & voyez qui nous sommes :
 De monstres indomptés le Czar a fait des hommes.
 Sa voix a ranimé le Russe anéanti :
 Des fanges d'un Marais Pétersbourg est sorti.
 A travers l'ignorance & ses vaines disputes ,
 Le jour de la Raison a brillé sous nos hutes ;
 Le temps fuit ; il s'écoule en d'utiles travaux ,
 Et semble dans sa fuite emporter tous nos maux.

242 *PIERRE-LE-GRAND,*

La discipline règle un instinct trop sauvage ;
 En dirigeant la force , elle ajoute au courage.
 De cent plaisirs nouveaux les charmes séducteurs
 Tempèrent par degrés l'âpreté de nos mœurs ;
 Et , sur ces monts glacés où la Nature expire ,
 Un Ciel moins rigoureux a semblé nous sourire.
 Un seul Mortel , un seul produit ces changemens ,
 Il préside lui-même à ces grands monumens ,
 Esclave de son Peuple & Tyran de lui-même ,
 S'immole tout entier pour des Sujets qu'il aime ;
 Et deux Mortels ingrats , altérés de son sang ,
 S'arment de ses bienfaits , pour lui percer le flanc !

A M I L K A.

Et je puis t'écouter ! O Ciel ! ta hardiesse
 Ose me retracer un tableau qui me blesse !
 Ces travaux si vantés , ces monumens pompeux ,
 Bien loin de les charmer , ont offensé mes yeux.
 Je déteste le Czar , & ton adresse est vaine :
 Sa gloire est dans mon cœur l'aliment de ma haine.
 Son crime est , à mes yeux , d'avoir changé l'État.

M E N Z I K O ff.

Reprenez-y , Seigneur , votre premier éclat ;
 Tout sera réparé ; d'une longue disgrâce
 Le Czar par ses bienfaits peut effacer la trace.
 Sans doute votre rang , vos exploits sont connus :
 Je sçais trop quels honneurs & quel prix leur sont dûs.
 Mais vous-même , Seigneur , que vous a-t-on vu faire ,
 Pour fléchir votre Roi , pour calmer sa colère ?

Est-ce à lui de céder ? Peut-être dans son cœur ,
Ce Prince infortuné gémit de sa rigueur.
Peut-être , succombant à tous les soins du Trône ,
Il regrette un Sujet utile à sa Couronne.
Quel triomphe pour moi , si je puis désarmer
Deux Princes généreux qui sont faits pour s'aimer !

A M I L K A.

Pour s'aimer ! quel discours ! crains ma juste furie.
Que veux-tu ?

M E N Z I K O F.

Vous fléchir , & vous sauver la vie,
Le Czar mort , irez-vous saisir avec éclat
Un Trône encor souillé par un assassinat ?
Chef des Séditieux , vous en devez tout craindre ;
Les ennemis du Czar finiront par le plaindre.
La mort sur ses vertus portera le flambeau ,
Et vous les verrez tous honorer son tombeau.
Ils vous arracheront un sanglant diadème.
Ce fer , dont vous m'armiez , vous percera vous-même.
Arrêtez-vous : voyez votre sceptre brisé ,
Tous les droits confondus , tout le Nord embrasé ;
La Russie expirante En vain votre courage
Par des efforts tardifs croira vaincre l'orage :
Un Peuple déchaîné ne connoît point de loix ,
Et croit venger le Ciel , lorsqu'il venge ses Rois.
Quittez un noir dessein. . .

A M I L K A.

Va ; chéris l'imposture ;

Prononce des sermens que ta foiblesse abjure ;
 Flatte la tyrannie , & rampe sur les pas :
 Je veux un autre cœur ; je veux un autre bras.

MENZIKOFF, (*après un intervalle.*)

Eh bien , puisqu'il le faut , puisque ma destinée
 A ton ambition par toi fut enchaînée ,
 Le temps presse , Amilka : parle ; il faut m'éclaircir.
 Quel moyen , quel moment , quel lieu dois-je choisir ?
 Aurons-nous des amis ? Es-tu sûr de leur zèle ?
 Pourront-ils seconder cette main criminelle ?
 Les Boïards , les Strélits. ..

AMILKA.

J'ai sçu te pénétrer.

Par ce frivole appas croyois-tu m'attirer ?
 Ton artifice est vain ; il te sera funeste :
 Lâche , tu me trahis ? mais Amétis me reste ;
 Sans doute , elle sçait tout : je t'en garde le prix.
 Tu m'entends , & tu sçais ce que je t'ai promis.

SCENE III.

AMÉTIS, AMILKA, MENZIKOFF.

AMILKA.

Mais , que vois-je , Amétis ?

MENZIKOFF.

Quelle joie imprévue !

AMÉTIS.

AMÉTIS.

Je vous cherchois , Seigneur.

AMILKA.

Qui t'amène à ma vue ?

MENZIKOFF.

Ah ! je respire enfin.

AMÉTIS.

Je viens pour vous fléchir ,

Ou mourir à vos pieds.

AMILKA.

Quand tu m'oses trahir ,

Va , tu voudrois en vain défarmer ma colère.

Crains plutôt le courroux & le pouvoir d'un Père.

Malheureuse , suis-moi.

MÉN'KIKOFF,

(*passant entre Amétis & Amilka.*)

N'avance pas , cruel !...

Oui , je la défendrai d'un Père criminel.

Avant de m'arracher le seul objet que j'aime ,

Tu me verras périr , ou t'immoler toi-même.

AMÉTIS.

Que vais-je devenir ?

AMILKA.

Ah ! c'est trop m'outrager.

Je vois mes ennemis , & ne puis me venger.

MENZIKOFF.

Tremble.

N

246 *PIERRE-LE-GRAND,*

AMILKA,

(mettant la main sur la garde de son épée.)

Qui ? moi ! trembler !

AMÉTIS.

Que faites-vous ?

AMILKA, (à Amétis.)

Perfide !

Peux-tu bien t'opposer au transport qui me guide ?

Mais, obéis enfin.

MENZIKOFF.

Holà, Gardes, à moi.

(Des Gardes paroissent.)

J'ose vous commander, au nom de votre Roi.

(à Amilka.)

Veillez sur Amétis. Fuis, malheureux ; ton Maître

Peut ici te surprendre ; il vient ; il va paroître :

Fuis, dis-je, ou dans ces lieux on va te retenir.

Je déteste ton crime, & devrois te punir :

Je devrois à l'instant... Mais je respecte encore

Le Père d'Amétis, de celle que j'adore.

AMILKA.

Dieux cruels ! je le vois ; tout s'oppose à mes vœux.

Eh bien ! pour un moment, j'abandonne ces lieux ;

Mais j'y reviens bientôt, armé par la Vengeance,

Les inonder de sang, immoler qui m'offense ;

Vous confondre tous deux dans mon ressentiment,

Et la jeter mourante aux pieds de son Amant.

SCÈNE IV.

AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMÉTIS.

CESSE de m'arrêter ; il faut que je le suive.
De quel droit oses-tu me traiter en captive ?

MENZIKOFF.

Moi ! je vous livrerois à ce lâche assassin ,
Qui brûloit , à mes yeux , de vous percer le sein ?
Non ; ma douleur en lui méconnoît votre Père :
Il en a démenti l'auguste caractère.
Nos cœurs aux nœuds qu'il rompt cessent d'être soumis.
L'avez-vous entendu ? Le cruel ! J'en frémis...
A quel point sa fureur outragea la Nature !...

AMÉTIS.

Ah ! que ta bouche , au moins , me calme & me rassure.
Menzikoff, par l'hymen qui dut serrer nos nœuds ,
Rends le calme à ce cœur plein de soupçons affreux,
Mon Père est criminel , & j'abhorre son crime :
Mais dois-je abandonner cette chère victime ?
Invente des moyens pour lui sauver le jour :
Il n'est rien d'impossible aux efforts de l'Amour.
Tâche de le soustraire au coup qui le menace.
C'est Amétis en pleurs qui demande sa grâce.

MENZIKOFF.

Sa grace ! de mon sang puisse-je l'acheter !
 Mais , quand je l'obtiendrois , voudroit-il l'accepter ?
 Je fais tout ; je le suis au bord du précipice :
 Pour le mieux désarmer , je me rends son complice.
 Que vous dirai-je enfin ? Le Czar est en danger :
 Entre Amétis & lui je me sens partager.
 Prononcez , & je cède à cette loi suprême.
 Voulez-vous que le Czar , ce bienfaiteur que j'aime ,
 Succombant sous la main d'un Sujet furieux ,
 Vienne , percé de coups , expirer à vos yeux.
 Osez me l'ordonner.

AMÉTIS.

Quel transport téméraire ?

MENZIKOFF.

Que voulez-vous ?

AMÉTIS.

Je veux que tu sauves mon Père.

Quoi ! tu peux hésiter ? C'en est fait. Qu'aujourd'hui
 Sur le même échafaud on me traîne avec lui.

Trop insensible Amant , puisque rien ne te touche ,
 L'arrêt de mon supplice est sorti de ta bouche.

MENZIKOFF.

Suis-je assez malheureux ? Et c'est vous qui parlez ,
 Cruelle , & c'est ainsi que vous me consolez ?
 Vous sur un échafaud... Hé bien ; je vais...

AMÉTIS.

Pardonnez

Dans ces instans cruels la Raison m'abandonne.
 Mais à mon Père enfin j'ai dû garder ma foi ,
 Et , coupable à tes yeux , il est sacré pour moi.
 Voudrais-tu , sur son crime apportant la lumière ,
 Élever entre nous cette affreuse barrière ,
 Déchirer nos liens ? Je te dirai bien plus ;
 Oui , malgré son forfait , mon Père a des vertus ;
 Ce Mortel généreux , même dans sa furie ,
 Quand il poursuit le Czar , croit venger sa patrie.
 L'Empereur vient. Fuyons ses regards irrités.

MENZIKOFF.

(à *Amétis*.)

(à la *Garde*.)

Reposez-vous sur moi. Qu'on la suive , sortez.

S C E N E V.

LE CZAR , MENZIKOFF.

LE CZAR.

JE sçais tout ; on conspire , on attende à ma vie.
 Voi d'un Peuple indompté quelle est la barbarie
 Ami , je veux la vaincre. Entouré d'assassins ,
 Dans ces pressans dangers , c'est lui seul que je plains.
 Malgré son insolence , encor trop impunie ,
 Il ne pourra jamais accabler mon génie.
 Mais , n'as-tu rien appris ? Je sens auprès de toi ,
 A quel point l'amitié peut consoler un Roi.

250 *PIERRE-LE-GRAND,*

Souffre que dans ton sein un moment je respire,
Et me repose enfin des malheurs de l'Empire.

MENZIKOFF.

Ah ! Seigneur, c'en est trop : envoyez-moi soudain
Réparer... vous venger de ce Peuple inhumain.
Contre ces Factieux, qu'épargne le Tonnerre,
Je dois plus que jamais armer votre colère.
Ne perdez point de temps : trop heureux désormais
De verser tout mon sang pour prix de vos bienfaits !
Punissez.

LE CZAR.

Je le dois ; ils païront de leurs têtes.
Je suis las de régner au milieu des tempêtes,
De craindre des poignards, des poisons toujours prêts :
De lâches assassins ne sont plus mes Sujets.
Que cette Horde cède, & tombe anéantie
Sous les regards du Dieu qui lui donna la vie.
Ce vil troupeau d'humains se soustraire à ma loi !
Je veux qu'à mon nom seul ils pâlisent d'effroi.
Heureux ou malheureux, Menzikoff, il n'importe :
Mon orgueil outragé sur la pitié l'emporte ;
Et, des débris sanglans semés autour de moi,
Je ne veux rien sauver que le nom d'un grand Roi.
Pardonne !... Tu vois trop où ma rage s'égare.
Pour être juste, ô Ciel ! faut-il être barbare ?

MENZIKOFF.

Non ; vous ne l'êtes point : suivez votre courroux.
Que les Séditieux expirent sous mes coups.

Souffrez...

L E C Z A R.

J'aime ton zèle , & ce transport me flatte :
Cependant la prudence empêche qu'il n'éclate.
Il faut , avant d'agir , assurer le succès ;
Connoître l'artisan de ces complots secrets.
On ne le nomme point : ce silence m'étonne ;
Mais tu sçais trop quel est l'ingrat que je soupçonne.
Déjà vers son Palais mes Gardes ont couru.
Prévoyance inutile ! il étoit disparu.

M E N Z I K O ff.

Mais sa Fille en ces lieux aujourd'hui revenue ,
En votre nom par moi vient d'être retenue ;
Elle est ici : ce frein , cet ôtage , Seigneur ,
Peut du coupable au moins enchaîner la fureur.

L E C Z A R.

Sa Fille ! Que dis-tu ? Le perfide peut-être...
Ah ! quel nouveau soupçon dans mon cœur fais-tu naître !
Elle est jeune , crédule ; & la séduction
Peut dans un foible cœur égarer la Raison.
On a vu trop souvent la Beauté criminelle
Enhardir le poignard dans la main d'un Rebelle.
Par son Père entraînée...

M E N Z I K O ff.

Elle ! Amétis ! grands Dieux !

N'écoutez point , de grace , un soupçon odieux.
Vous m'en voyez frémir. Non , Seigneur , non , le crime
N'approchera jamais d'un cœur si magnanime.

Vous le sçavez trop bien : en des jours plus heureux ,
 Quand ses charmes naissans parurent dans ces lieux ,
 A cette Cour brillante elle offrit un modèle ;
 Et la plus vertueuse en étoit la plus belle.
 L'exil depuis six ans nous ravit ses attraits.
 Est-ce au sein du malheur qu'on s'instruit aux forfaits ?
 Amétis ! . . . Ah , Seigneur , elle est toujours la même.
 Fidèlement soumise à des devoirs qu'elle aime ,
 Quand vous la soupçonnez d'oser trahir sa foi ,
 Tout son sang couleroit pour défendre son Roi.

SCENE VI.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN.

HOLSTEIN.

Vos jours sont menacés ; on trame votre perte :
 Autour de ce Palais la révolte est ouverte.
 Le Chef est Amilka.

LE CZAR.

Que l'on garde Amétis.
 Qu'on veille sur ces lieux. Ne craignez rien , Amis :
 A leurs regards confus je ne veux que paroître.
 (à Menzikoff.)

Toi , suis-moi ; viens combattre à côté de ton Maître.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AMÉTIS, (*seule.*)

Ainsi les noms d'Amant, & de Père & de Roi,
Ces noms chers & sacrés font un tourment pour moi !
O rivages affreux ! ô Terre désolée,
Où par un Père, hélas ! je me vis exilée,
Déserts de l'Archangel, témoins de mes douleurs,
Antres que si souvent j'arrosai de mes pleurs,
Et dont l'écho plaintif, étonné de m'entendre,
Répondoit seul aux cris de l'ame la plus tendre.
Lorsque je vous quittai, qui me l'eût dit qu'un jour
Je devois regretter votre horrible séjour ?
Aurois-je dû m'attendre au revers qui m'accable !
Menzikoff menaçant ! mon Père inexorable ! ...
Je les vois se chercher, combattre avec fureur ...
Barbares, tous vos coups vont tomber sur mon cœur.
Arrêtez... Que ne puis-je... Ah ! c'est trop me contraindre ;
Volons à leur secours.



SCENE II.

HOLSTEIN, AMÉTIS.

AMÉTIS.

HOLSTEIN, que dois-je craindre ?

HOLSTEIN.

Le Czar est triomphant : les Rebelles pressés ,
Le long des sept canaux se sont vus repouffés.
Le traître Azoff expire.

AMÉTIS.

Et que devient mon Père ?
Parle : ce triste cœur n'a plus rien qu'il espère.

HOLSTEIN.

A la tête des siens il s'est montré d'abord ;
Son courage a longtemps balancé notre effort :
Mais, voyant que du Czar la valeur plus qu'humaine
Ramenait & fixoit la victoire incertaine ;
Sur un monceau de morts se frayant un chemin ,
Vers les murs du Palais il s'est porté soudain.
Va, cours, dit Menzikoff ; je me fie à ton zèle :
Veille sur Amétis ; tu me répondras d'elle.
L'Empereur avec lui revient victorieux ;
Et je l'ai d'un moment devancé dans ces lieux.
J'entends du bruit ; on vient : c'est l'Empereur lui-même ;

SCENE III.

LE CZAR, MENZIKOFF, AMÉTIS,
HOLSTEIN.

LE CZAR, (*à Menzikoff.*)

VIENS, généreux appui d'un Monarque qui t'aime ,
Je dois à ta valeur & le Trône & le jour :
Compte dans tous les temps sur mon juste retour.
Que le Traître paroisse ; il est en ma puissance :
Holstein , qu'on me l'amène.

(*Holstein sort.*)

SCENE IV.

LE CZAR, AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMÉTIS, (*au Czar , & prosternée à ses pieds.*)

AH souffrez ma présence.
Je sçais que je vous offre un objet odieux ;
Que mon coupable aspect offense ici vos yeux.
D'un Père infortuné je déplore l'audace ;
Mais je ne prétends pas vous demander sa grace.
Si ce Prince , autrefois aimé dans votre Cour ,
Par votre ordre , Seigneur , doit périr en ce jour ,

O ij

256 *PIERRE-LE-GRAND,*

Ah ! du moins ordonnez qu'à ses tourments unie ;
Du forfait de son Père Amétis soit punie.

LE CZAR.

Vous méritiez, Madame, un Père vertueux :
Je plains votre malheur ; vos destins sont affreux ;
Mais il faut oublier de qui vous êtes née.

AMÉTIS.

Non, Seigneur ; avec lui je me vois condamnée.
Lorsqu'un danger commun vous menaçoit tous deux,
Entre vous, il est vrai, j'ai partagé mes vœux.
Si le succès alors eût secondé son crime,
De mon zèle pour vous j'eusse été la victime ;
Je vous vengeois sur moi de mon Père inhumain ;
Et rien n'auroit, Seigneur, pu retenir ma main.
Il est seul à présent : vaincu, tout l'abandonne :
Sa mort peut-être importe aux intérêts du Trône :
Il faut bien que sa Fille en ces extrémités,
Compagne de sa chute, expire à ses côtés ;
Et, dans ce jour terrible où le destin l'accable,
Je le vois comme un Père, & non comme un coupable.

MENZIKOFF.

Quel langage ; Ah, Seigneur ! & vous pourriez souffrir
Qu'avec tant de vertus on la laissât périr !
Je ne puis plus cacher la flamme la plus vive.
Quel que soit son destin, il faut que je la suive.
Je l'adore.

LE CZAR.

Qu'entends-je ? au sang qui me poursuit

L'Amour a pu t'unir , sans que j'en sois instruit !
Ces liens à tes yeux ont paru légitimes !

MENZIKOFF.

J'ai bien plut fait encore : apprenez tous mes crimes.
Ciel ! Amilka paroît. O ma chère Amétis !

AMÉTIS, (*courant à son Père.*)

Mon Père ...

AMILKA.

Laisse-moi.

LE CZAR, (*à Amétis qui se retire.*)

Demeurez ...

AMÉTIS.

Je frémis.

SCÈNE V.

AMILKA, (*enchaîné & environné de quelques Gardes.*)

HOLSTEIN, LE CZAR, AMÉTIS,
MENZIKOFF.

LE CZAR, (*à Amilka, sans indignation.*)

DE ton ambition vois le terme funeste :
La honte , le remord , c'est tout ce qui te reste.

AMILKA.

La honte ! .. mais jouis de la faveur du sort.
Au fond de ton Palais je t'apportois la mort ;
Accablé par les riens , mon Parti m'abandonne ,
La foudre m'a frappé sur les degrés du Trône.
Le Ciel en un moment renverse mes desseins.
N'importe. Je te laisse entouré d'assassins.

258 *PIERRE - L E - G R A N D ,*

Puissent les noirs soupçons augmenter ton supplice !
Je ne veux ni trahir , ni nommer mon complice ;
Et je te poursuivrai même après mon trépas.
Conduisez-moi ; j'y cours.

LE C Z A R , (avec tranquillité.)

Retenez-le , Soldats.

Quel est donc , Menzikoff , ce secret que j'ignore ?
Quel piège m'environne , & qu'ai-je à craindre encore ?
Quels sont ces assassins , & ce complice ?

M E N Z I K O F F.

Moi.

LE C Z A R , (avec une surprise mêlée de sensibilité.)

Tu me trahis !

M E N Z I K O F F.

Je tombe aux genoux de mon Roi.

Il est temps qu'à vos yeux je me fasse connoître ;
Oui , je suis criminel , & je frémis de l'être.
Ami , Sujet ingrat , à ce Prince inhumain ,
Pour vous assassiner , j'avois promis ma main.
Abusant de mon trouble , irritant ma tendresse ,
Il surprit dans mon cœur un instant de foiblesse.
Je n'ai pu l'accuser , & je dois aujourd'hui ,
Si vous le punissez , expirer avec lui.
Je mérite la mort , & ne veux point de grace.
Mon crime est trop affreux.

LE C Z A R , (le relevant avec bonté.)

Ton repentir l'efface.

MENZIKOFF.

Ah ! ne séparez point deux coupables Sujets ;
Ou, daignez mettre enfin le comble à vos bienfaits.

AMÉTIS.

Laissez-vous attendrir : écoutez ma prière.
Vous me voyez , Seigneur , tremblante pour un Père.
Pourriez-vous rejeter , en ce funeste jour ,
Les pleurs de la Nature & les pleurs de l'Amour ?

AMILKA, (*d'un ton farouche.*)
Épargne-moi l'affront de ta douleur stérile ;
Vaincu par un Tyran , la mort est mon asyle.

AMÉTIS, (*au Czar.*)
Seigneur !

LE CZAR, (*sortant d'une profonde rêverie.*)
(*à Amétis.*) (*à Amilka.*)

Rassurez-vous. Par tout ce que tu vois,
Juge enfin, Amika , quel est le sort des Rois.
Je porte , en frémissant , alors que l'on m'envie ,
Et le fardeau du Trône , & le poids de la vie.
Environné d'écueil , accablé , sans secours ,
Tout jusqu'à l'amitié s'arme contre mes jours.
Ose vouloir régner... Qu'on lui rende ses armes ;
(*à Menzikoff qui fait un mouvement de surprise.*)
Qu'on détache ses fers. Disipe tes allarmes ;
Laisse-nous seuls.

MENZIKOFF.

Qui , moi ! vous quitter !

LE CZAR.

Je le veux.

260 PIERRE-LE-GRAND,

MENZIKOFF.

Non, Seigneur ; mon devoir me retient dans ces lieux.

LE CZAR, (*d'un ton plus sévère.*)

Va, dis-je, & qu'avec toi ma Garde se retire.

AMILKA, (*étonné, à part.*)

Quel seroit son dessein ? & que veut-il me dire ?

(*tout le monde sort.*)

SCENE VI.

LE CZAR, AMILKA.

LE CZAR.

AMILKA, l'Empereur disaroît devant toi.
C'est l'homme seul qui reste & qui te parle en moi.
Je tenois en mes mains ta coupable existence ;
Mais il est des plaisirs plus doux que la vengeance.
Je t'ai rendu tes droits ; défends-les, tu le peux.
Motive tes projets & ta haine à mes yeux.
Parle.

AMILKA.

Un pareil discours a dequoi me confondre.
Je devrois t'immoler, & non pas te répondre.

LE CZAR.

Et qui peut t'inspirer cette soif de mon sang ?

AMILKA.

AMILKA.

Le malheur de l'État.

LE CZAR.

Dis, l'amour de mon rang,

AMILKA.

L'amour de mon Pays, l'équité. Ta furie
Déchira sans pitié le sein de ma Patrie.
Ce Palais, surchargé de ces vains ornemens,
De mes Concitoyens presse les ossemens ;
De la pompe des Arts y décorant tes crimes,
Tu n'y peux faire un pas sans fouler tes victimes ;
Et tu peux aujourd'hui me demander, à moi !
Quel Sujet & m'irrite & m'arme contre toi !

LE CZAR.

Je t'excuse & te plains : une vapeur grossière
Dérobe à tes regards le rayon qui m'éclaire.
Un plan vaste & hardi, de sublimes projets,
De grands & sûrs moyens, ce sont là mes forfaits.
Oui, j'ai versé du sang, il m'étoit nécessaire ;
Et ce bras n'a rien fait que ce qu'il a dû faire.
Souvent la cruauté que tu reprends en moi,
Crime dans un autre homme, est vertu dans un Roi.
Ouvre les yeux enfin. Voi l'antique Russie
Bornée au seul instinct, languissante, abrutie.
Avant que mon courage eût daigné la former,
C'étoit un vil limon qu'il falloit animer.
Il lui falloit ôter, en cet état funeste,
Quelques gouttes de sang, pour épurer le reste.

P

Ces Arts, ces mêmes Arts...

A M I L K A.

Qu'ils soient anéantis!

Eux seuls ont énérvé nos cœurs & nos esprits,
 Par eux les attentats deviennent légitimes.
 Les crimes combinés en font-ils moins des crimes?
 Laisse, laisse au Midi ces dangereux poisons.
 Ce sol ingrat, ces rocs hérissés de glaçons,
 Ces éternels frimats, notre affreuse parure,
 Auroient dû t'indiquer le vœu de la Nature.
 Elle sçait aux climats mesurer ses présens,
 Et voulut que le Nord formât des Conquérens.
 Consulte-toi. Quels sont les fruits de ces merveilles
 Qui depuis si long-temps ont occupé tes veilles?
 La Discorde au dedans & la Guerre au dehors,
 Mille soucis, voilà le prix de tes efforts.
 Il t'a fallu combattre, il t'a fallu détruire:
 C'est le glaive à la main que tu viens nous instruire.
 Tous les Corps de l'État contre toi réunis,
 Éclairés par les Arts, en font-ils plus soumis?
 La première semence est trop enracinée.
 Dégoutante de meurtre, & dans son sang baignée,
 La Nation encor survit à tes fureurs,
 Et l'antique levain fermente dans les cœurs.

LE C Z A R.

Je m'y suis attendu; j'ai prévu ces orages.
 Je connois les humains: jaloux de leurs usages,
 Quelque prix qu'il en coute, ils en vengent l'oubli.

Courbés sous l'habitude , ils consèvent leur pli ;
 Et ne pardonnent point , dans leur rage indocile ,
 Au Mortel généreux qui veut leur être utile.
 Le Russe a dû s'armer contre son Bienfaiteur ;
 Mais le présent n'est rien pour un Législateur.
 Il fixe l'avenir , Tribunal infailible ,
 Juge sans passion , & Juge incorruptible.
 C'est là que la vertu , bravant ses détracteurs ,
 Trouve des partisans , & même des vengeurs.
 Là , tous les intérêts enfin se réunissent :
 L'ingratitude meurt , & les haines finissent.
 Des tranquilles honneurs c'est l'asyle immortel ;
 Le tombeau du grand homme est son premier Autel.
 Mon triomphe est certain : je crois voir d'âge en âge ,
 Sous des Rois plus heureux , s'affermir mon ouvrage ;
 Amilka , c'est alors que le Russe étonné
 Découvrira le but où mes mains l'ont traîné.
 A tous mes Successeurs j'aurai tracé la route :
 Brûlans de mon génie , ils la suivront sans doute ;
 Et l'arbre vigoureux que mes mains ont planté ,
 Se couvrira de fruits pour ma postérité.

A M I L K A.

Va ; ce rêve brillant , cet espoir magnifique
 Est d'un Héros peut-être , & non d'un Politique.
 Le Russe est né pour vaincre , & fait pour tout oser :
 Il falloit l'aguerrir , non le civiliser :
 Il falloit lui cacher cette clarté coupable
 Qui le rend , tu le sçais , à toi seul formidable.

Il voit, il réfléchit ; mais c'est à tes dépens ;
 Les Sujets trop instruits sont bientôt des Tyrans ;
 L'obéissance aveugle est toujours la plus sûre ;
 Les bras agissent mal , lorsque l'esprit murmure ;
 Et le Peuple , réduit à l'instinct belliqueux ,
 En est plus redoutable & toujours plus heureux.

LE CZAR.

Non ; jamais le bonheur ne fut dans l'ignorance ,
 Dans ce farouche instinct , dont tu prends la défense.
 La Raison doit unir les Sujets & les Rois ;
 Et l'homme infortuné doit connoître ses droits.
 Dussent mille poignards s'armer contre ma vie ,
 Dût ce Peuple sur moi renverser la Patrie ,
 A des hommes au moins je sçus ouvrir les yeux ;
 Et j'aime mieux cent fois être immolé par eux ,
 Que de me consumer à régner sur des Huttes ,
 A guider tristement le vil instinct des brutes.
 Que m'importe l'abîme entr'ouvert sous mes pas ?
 Je brûle pour la gloire , & brave le trépas.

AMILKA.

L'instant n'en est pas loin. Le péril t'environne ,
 Et le glaive est toujours suspendu sur ton Trône.

LE CZAR.

Hé bien ! que tardes-tu ? cet instant si prochain ,
 Tu peux l'accélérer , & de ta propre main ;
 Indomptable Vortel , signale ta furie ,
 Dans son premier cahos replonge la Patrie.

Éteins le pur flambeau par mes soins allumé,
 Et rends à son néant le Russe inanimé.
 Termine mes périls , abrège mes allarmes :
 Ta haine peut agir , je t'ai rendu tes armes.
 Viens , déchire ce sein , découvert devant toi ;
 Ose te satisfaire , & massacrer ton Roi.

A M I L K A.

Connois-moi : l'Ennemi que poursuit ma vengeance
 Devient sacré pour moi , quand il est sans défense.

(à part.)

Tout mon cœur s'est troublé.

L E C Z A R.

Non , poursuis ton dessein :

Sois mon ami , te dis-je , ou sois mon assassin.

A M I L K A , (avec un désordre extrême.)

Ton ami.

L E C Z A R , (avec transport.)

Je triomphe ; & mon ame aggrandie ,
 En subjuguant ton cœur , croit dompter la Russie.

A M I L K A.

Je n'ai pu résister à tant de fermeté.
 Un invincible attrait force ma volonté.
 Je tombe à tes genoux.



S C E N E V I I .

LE CZAR , A M I L K A , H O L S T E I N .

H O L S T E I N .

V O T R E Garde inquiète
Veut pénétrer , Seigneur , votre auguste retraite.

LE CZAR .

Qu'on entre.

S C E N E V I I I .

LE CZAR , A M I L K A , H O L S T E I N ,

M E N Z I K O F F , A M É T I S .

M E N Z I K O F F .

E S T - I L bien vrai ? quel présage flatteur !
A M É T I S .

Ciel ! ... A m i l k a , mon Père , aux pieds de l'Empereur !

A M I L K A .

Vous voyez ce que peut l'ascendant d'un grand homme.

(à Menzikoff .)

Pour mon gendre aujourd'hui tout veut que je te nomme.

Je rougis des excès où j'ai pu t'entraîner ;

Mais de ton Empereur apprends à pardonner.

F I N .

F R A G M E N S

D'UNE TRAGÉDIE

D' A L C E S T E.



FRAGMENTS

D'UNE TRAGÉDIE

D'ALCESTE.

JE m'étois exercé, il y a neuf ou dix ans, sur ce Sujet, le plus pathétique qu'en pût traiter, s'il présentoit un dénouement. En relisant ma Pièce, j'en ai extrait quelques morceaux que je vais mettre sous les yeux du Public, plutôt comme une imitation du Grec, que comme mon propre ouvrage. *Racine* avoit, dit-on, fait le plan des trois premiers Actes d'*Alceste* : jusqu'au quatrième, il laissoit ignorer à *Admète* le dévouement de son épouse. J'ai imité cette adroite suspension, sans laquelle il eût été impossible de trouver matière à cinq Actes. Au lieu d'un fils qu'*Euripide* donne à *Admète*, je lui ai donné une fille, dont je rends *Hercule* amoureux. Cette froide épisode disparoîtroit, si j'avois à recommencer cette Tragédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, après avoir satisfait aux ordres d'*Euristhée*, revient à *Phère*, pour chercher dans l'Amour la récompense de ses travaux ; il interroge *Admète* sur la désolation répandue dans le Palais, & le deuil qui se peint sur tous les visages. Voici comment *Admète* lui en explique les motifs :

Rappelez-vous ces temps où le Père du Jour,
 Exilé de l'Olimpe, embellissoit ma Cour,
 Lorsqu'à tous mes Sujets, qui lui fendoient un Temple,
 Du respect pour les Rois un Dieu donnoit l'exemple.
 Il sembloit, que ne peut le commerce des Dieux,
 Qu'Apollon dans ma Cour eût transporté les Cieux.
 Je recueillois en paix les fruits de sa présence :
 Ses bienfaitantes mains soutenoient ma puissance.
 Il disparut, hélas ! & ma gloire avec lui ;
 Je perdis mon bonheur, en perdant mon appui.
 J'étois près d'expirer : un oracle funeste
 Des jours qu'il me conserve empoisonne le reste.
 Écoutez quelle fut la Loi du Dieu des Morts.
 « Admète va périr & touche aux sombres bords ;

« Mais aux vœux des Mortels Lachésis peut le rendre ,
 » Si quelqu'un à sa place au tombeau veut descendre.
 Eh ! voudrois-je à ce prix éluder mon trépas ?
 A cette affreuse loi mon cœur ne souscrit pas.
 Craignant la piété d'Alceste & de sa Fille ,
 Par un serment sacré j'ai lié ma Famille :
 J'abjure d'Apollon le barbare bienfait ,
 Et tremble pour les jours de mon dernier Sujet :
 Mais nul ne s'est offert ; & du sort qui l'opprime ,
 Admète seul au moins va mourir la victime.

HERCULE.

Non, vous ne mourrez point.

ADMÈTE.

Où portez-vous vos vœux ?

Sçachez que le destin est le maître des Dieux.

HERCULE.

Et moi je suis leur fils : dans ma fureur extrême ,
 J'irai vous arracher des bras de la mort même.

ADMÈTE.

Quoi ! mon Ami veut-il m'accabler à son tour ?

HERCULE.

Le Ciel, pour vous sauver, m'amène en votre Cour.
 Moi ! de votre bucher témoin lâche & tranquille ;
 Je croirois l'honorer par ma douleur stérile !
 Mes jours sont consacrés aux travaux , aux revers :
 Je ne suis point à moi , je suis à l'Univers ;

Q. ij.

Et périssent tous ceux dont l'amitié commune
Abandonne un Héros , que trahit la Fortune.

.

S C E N E I I I.

ADMÈTE, EUMÉLIE Fille d'ADMÈTE.

EUMÉLIE.

DANS le Temple des Dieux, au pied de leurs autels,
J'implorois en secret ces Maîtres des Mortels.

.

En proie à la douleur qui me poursuit sans cesse ,
J'épanchois à leurs yeux ma crainte & ma tendresse.
Je leur criois : » Daignez , daignez sécher mes pleurs ,
» Recevoir mon encens & finir mes malheurs.
» Je suis prête ; frappez , tranchez mes destinées ;
» Mais d'un Père chéri prolongez les années.
Oui , malgré le serment inhumain , odieux ,
Dont vous avez voulu m'enchaîner devant eux ,
A vos ordres rebelle , & saintement parjure ,
Tout mon cœur s'immoloit aux droits de la Nature :
Lorsqu'un bruit effrayant , sorti du sein des Morts ,
Me glace d'épouvante , & suspend mes transports.
La foudre avec éclat sur ma tête étincelle ;
Le jour fuit , l'Autel tremble , & le Temple chancelle.
Une voix formidable , en ces affreux momens ,

Porte jusques à moi ces funèbres accens :

» Sors de ce Temple ; en vain tu veux sauver Admète ;

» Un autre à ^{ce}chaque instant subit la loi pour lui ;

» L'Oracle est accompli , la mort est satisfaite ;

» Et la victime enfin se déclare aujourd'hui.

A ces mots , je ne sçais quelle joie inconnue

A rassuré soudain votre Fille éperdue.

J'ai couru , j'ai volé , sans guide , sans soutien :

Mon Père étoit sauvé ; je ne craignois plus rien ;

Trop heureuse , Seigneur , dans l'excès de mon zèle ,

De vous en apporter la première nouvelle !

Votre prospérité va reprendre son cours :

Je reconnois les Dieux ; ils protègent vos jours.

A D M É T E.

Ma Fille , que ta joie est chère à ma tendresse !

Mais un trouble secret m'agite & m'intéresse.

Ainsi , c'en est donc fait ; l'Arrêt est prononcé ;

Et je ne puis sçavoir quel sang sera versé.

Les Dieux , dans le conseil de leur vaste prudence ,
Sous leurs bienfaits souvent ont caché leur vengeance.

J'aime tous mes Sujets ; s'ils m'ont juré leur foi ,

Leur vie est en dépôt dans les mains de leur Roi.

Voudrois-je , enseveli dans un calme coupable ,

Laisser répandre un sang dont je suis responsable ?



A C T E I I.

(ALCESTE écarte ses femmes.)

S C E N E P R E M I E R E.

ALCESTE, *(seule.)*

Q U E mes derniers momens sont remplis d'amertume ?
Une affreuse langueur par degrés me consume :
Ma vie à chaque instant semble s'évanouir.
Cache tes pleurs, Alceste ; ils pourroient te trahir :
J'ai pu jusqu'à présent les dévorer sans cesse ,
Et d'un époux que j'aime abuser la tendresse :
Je sçus avec courage enfreindre le serment
Qu'a prononcé ma bouche & que mon cœur dément
O Ciel ! qui me conduis, achève ton ouvrage ;
Et sur les yeux d'Admète épaislis le nuage :
Trompe encor sa douleur ; je te remets ce soin :
Écarte du bucher un si tendre témoin.
Un instant & je meurs... Iolcos ma Patrie ,
Trône , grandeurs , amour , doux charmes de ma vie ,
Déjà vous méchappez , tout me quitte & me fuit :
Je tombe , je me perds dans une immense nuit.
Palais qui vas bientôt devenir solitaire ,
Toi , de mes premiers feux sacré dépositaire ,
Peut-être dans tes murs tu verras quelque jour
Une autre épouse , hélas ! y régner à son tour.

Qu'à sa tendresse au moins je serve de modèle !
 Qu'elle soit plus heureuse & soit aussi fidèle !
 Vous que j'ai tant aimés , ô mes tristes enfans !
 Il faut donc renoncer à vos embrassemens ?
 Qui vous rendra jamais les soins de votre Mère ?
 Sans doute je vous laisse un appui dans un Père ;
 Mais chargé de devoirs , entouré de liens ,
 Ses yeux seront toujours plus distraits que les miens.

.
 Alceste , aimes-tu mieux que ton époux périsse ?
 Qui remplit son devoir , fait-il un sacrifice ?
 L'habitude à la Terre attache nos desirs ;
 Mais la tombe engloutit nos maux & nos plaisirs.

.

SCENE III.

ALCESTE , EUMÉLIE.

EUMÉLIE.

JE vous cherchois , Madame , & je viens avec vous
 Rendre graces au Ciel en des instans si doux.
 Il enlève au trépas votre époux & mon Père :
 Je viens m'en applaudir dans les bras de ma Mère ;
 Daignez me les ouvrir ; daignez en ces instans
 Approuver des transports renfermés si longtemps.

Si vous sçaviez , Madame , avec quels cris de joie
 Phère a revu le Roi que le Ciel lui renvoie !
 Avec quelle allégresse & quel ravissement
 De l'heureux sacrifice on attend le moment !
 A dresser le bucher comme chacun s'empresse !
 Comme tous vos Sujets signalent leur tendresse ;
 Je vous verrois soudain sortir de ce Palais ,
 Et donner ce spectacle à vos yeux satisfaits.
 Mais quoi ! quelle tristesse en vos regards est peinte ?

ALCESTE , (à part.)

Que lui dirai-je : ô Ciel !

EUMÉLIE.

Vous me glacez de crainte.

Comment ?

ALCESTE.

Ma Fille...

EUMÉLIE.

Eh bien ?

ALCESTE.

L'Oracle a donc parlé ?

EUMÉLIE.

Il a rendu le calme à mon cœur désolé.

ALCESTE.

Tout Phère , dites-vous , fait éclater son zèle ?

EUMÉLIE.

Sa joie & ses transports sont d'un Peuple fidèle.

ALCESTE.

ALCESTE.

Ainsi ce jour est mis au rang des jours heureux ?
Le sacrifice approche ?...

EUMÉLIE.

Il va combler nos vœux.

ALCESTE.

On dresse le bucher ?

EUMÉLIE.

Ce soin est légitime.

ALCESTE.

Et l'on ignore encor le nom de la Victime ?

EUMÉLIE, *(se jettant dans les bras de sa mère.)*

Ma Mère !...

ALCESTE.

Va, crois-moi, nulle dans ce moment,
Plus que moi ne prend part à cet événement :
Mais comme je connois les disgrâces soudaines,
Qui des plus grands plaisirs nous font souvent des peines ;
Je crains de triompher....

.

EUMÉLIE.

.

Ah ! j'interprète enfin la douleur qui vous presse ;
Et sans doute elle vient d'un excès de tendresse :

R

Vous ne pouvez souffrir qu'un autre, malgré vous,
 Vous ravisse l'honneur de sauver votre époux,
 O nobles sentimens ! Je reconnois ma Mère.
 Sermens trop rigoureux où nous força mon Père !

A L C E S T E.

Que tu pénètres bien dans le fond de mon cœur ?
 Sans doute il fut jaloux d'un si sublime honneur ;
 Mais ce serment, contraire au zèle qui t'anime ,
 Parle , n'auroit-on pu le violer sans crime ?
 Se peut-il qu'un seul mot, qu'on prononce aux Autels,
 Devienne un nœud sacré pour les foibles Mortels ?

.

Quoi ! notre être à ce point seroit humilié ?
 Par devoir à l'opprobre il se verroit lié ?
 Non ; le Ciel défavoue une loi formidable
 Qui forceroit notre ame à devenir coupable.
 La vertu s'affranchit de ce joug odieux :
 Elle est indépendante, & n'obéit qu'aux Dieux.

.

E U M É L I E.

Oui , Madame ; & mon cœur... mais Hercule s'avance.

Hercule fait dans cette Scène le récit de la situation d'*Almète* , & du sombre désespoir qui l'agite. L'Acte finit par une Scène entre *Hercule* & *Eumélie*.

A C T E I I I.

S C E N E I I I.

ALCESTE, EUMÉLIE.

(à part.) (à Eumélie.)

.... JE tremble. Eh bien ! que fait Admète ?

EUMÉLIE.

Madame , par quel charme avez-vous sçu calmer
Cette sombre fureur prête à le consumer ?
Saas doute votre voix , puisqu'elle a tant d'empire ,
Est l'organe sacré d'un Dieu qui vous inspire.
Mais d'où naissoit enfin ce ténébreux ennui ?
Seule vous lui parliez ; je n'ai rien sçu de lui.
Madame , est-ce un secret que je ne puisse apprendre ?

ALCESTE.

Tu l'apprendras trop tôt. . .

EUMÉLIE.

Dieux ! que viens-je d'entendre ?
Vous m'en avez trop dit. Je tombe à vos genoux.
Si vous m'aimez encor , de grace expliquez-vous.
Tu l'apprendras trop tôt. Ces derniers mots , Madame ,
Ont porté la terreur jusqu'au fond de mon ame.
Comment les expliquer ? des présages confus

R ij.

Viennent s'offrir en foule à mes sens éperdus.

.

Par ces ritres si doux & de Fille & de Mère ,
 Au nom du nœud sacré qui vous lie à mon Père ,
 Parlez ; quand je devrois mourir de mes douleurs ,
 Ne me refusez pas l'aveu de vos malheurs.

ALCESTE.

Ah ! force-moi plutôt de garder le silence ;
 Au lieu de l'ébranler , affermis ma constance :
 Réprime les ardeurs de ton zèle indiscret ;
 Et crains de m'arracher un funeste secret.

EUMÉLIE.

Non ; je ne puis rester dans cette incertitude :
 Pour mes sens défolés cette épreuve est trop rude ;
 Et , si vous prolongez un silence odieux ,
 Sans doute j'ai cessé d'être chère à vos yeux.
 Est-ce ainsi que j'ai part à votre confiance ?
 Ah ! Madame , ai-je donc mérité cette offense ?
 Quel crime ai-je commis ? vous connoissez mon cœur.
 Votre seule amitié fit toujours mon bonheur.
 Pourquoi donc m'envier la preuve la plus chère
 Que je puisse obtenir de l'amour d'une Mère ?
 Vous pleurez ! . . .

ALCESTE.

Pour ses jours ta Mère ne craint rien.
 Contente de mon sort , je pleure sur le tien.

EUMÉLIE.

Le malheur me regarde ; & vous tremblez encore ?

Et vous me refusez la grace que j'implore !
Ne craignez rien : mes jours seroient-ils menacés ?
Mon Père vit encor , vous vivez , c'est assez.
Peut-être j'espérois une autre destinée ;
Mais je verrai la mort , sans en être étonnée.

ALCESTE.

Toi, mourir ! tes destins me sont trop précieux.
Ton hymen va bientôt t'unir au sang des Dieux ;
Goûtes-en la douceur , & jouis de ta gloire.
Mon cœur est en secret charmé de ta victoire.

EUMÉLIE.

Pouvez-vous rappeler , en ce cruel instant ,
Le fatal souvenir du bonheur qui m'attend ?
Du plus sombre chagrin mon ame enveloppée ,
Des fêtes d'un hymen peut-elle être occupée ?
Oui , si vous persistez à me cacher mon sort ,
Je fais sur mon amour un généreux effort :
Toute entière livrée aux soins de ma tristesse ,
Je renonce à l'hymen , j'étouffe ma tendresse.
Hercule en vain voudra rappeler mes sermens ,
Votre silence rompt tous nos engagemens ;
Et si par ce refus j'ose affliger son ame ,
Qu'il rejette sur vous le mépris de sa flamme.
Excusez mes transports : dussiez-vous m'en punir ,
Dans mon trouble mortel puis-je les retenir ?
Vous voyez votre fille éperdue , égarée ,
Qui ne se connoît plus , qui meurt désespérée.

ALCESTE, (*dans le plus grand désordre.*)
 Jette-toi dans mes bras... Ma Fille! ... tu le veux.

EUMÉLIE.

Achevez...

ALCESTE.

Je frémis : ô sort ! ô jour affreux !

EUMÉLIE.

Ne différez donc plus.

ALCESTE.

Eh bien ! ce sacrifice

Qu'on prépare aujourd'hui, crois-tu qu'il s'accomplisse ?

EUMÉLIE.

Sans doute.

ALCESTE.

Et prévois-tu quel Sujet fortuné

Aux flammes du bûcher l'Oracle a destiné ?

EUMÉLIE.

Non ; le Ciel pourroit-il être l'auteur d'un crime ?

ALCESTE.

Approche-toi , ma Fille : embrasse la victime.

EUMÉLIE, (*tombant évanouie dans les bras de sa mère.*)

Je me meurs...

ALCESTE.

Malheureuse !

.

Admète paroît dans ce moment ; le spectacle de sa fille mourante , & de son épouse en larmes font renaître tous les soupçons. Cet Acte finit par une Scène entre *Alceste* & lui.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHÆDIME.

ALCESTE.

MON époux est instruit de mon fatal secret.
Où fuir ? où me cacher ? ma Fille , qu'as-tu fait ?
Ciel ! comment l'aborder ? & de quel front répondre
Au reproche accablant dont il va me confondre ?

.

Soleil , Astre brillant , témoin de mes beaux jours ,
Cesse de m'éclairer , cache-toi pour toujours.

PHÆDIME.

Reprenez vos esprits.

ALCESTE.

La Raïson m'abandonne :
Des ombres de la mort la douleur m'environne.

(Elle se prosterne à un Autel de Vesta.)

Secourable Vesta , Déesse , entends ma voix :
Je me jette à tes pieds pour la dernière fois.
Je descends aux Enfers ; prends soin de ma famille :
Je remets en tes mains mon époux & ma fille.
Qu'Admète te soit cher ; je t'implore pour lui :

Veille sur mes enfans ; ils ont besoin d'appui.
 Ah ! Phœdime, aime-les : je reclame ton zèle :
 Souviens-toi de leur Mère , en leur restant fidèle...

.

SCENE II.

ALCESTE, EUMÉLIE & PHÆDIME.

EUMÉLIE, (*éperdue.*)

AH, Madame!...

ALCESTE.

Arrêtez : retenez vos reproches ;

Et de ma mort au moins respectez les approches.
 Je n'ai commis qu'un crime ; il me coûte des pleurs :
 C'est d'avoir succombé , ma Fille , à vos douleurs,
 Votre Père sait tout. O ma chère Eumélie ,
 Tu me rends plus cruels les restes de ma vie.
 Mais secoue du moins mon courage ébranlé ;
 Et cache tes soupirs à mon cœur désolé.
 Je fais en périssant ce que tu voulois faire :
 Je salue mon époux , & tu sauvois un Père.
 Va ; mon sort est trop beau ; cesse de soupirer ;
 Tu devrois l'envier, au lieu de le pleurer.

EUMÉLIE.

Je vous l'ai disputé ; je volois à ma perte :
 Dieux cruels ! vous sçavez que je me suis offerte...

(*à Alceste.*)

Mais je vous suis au moins jusques dans les Enfers :

Les

Les chemins aux Mortels en sont toujours ouverts.
Attachée à vos pas sur le rivage sombre ,
Par des pleurs éternels j'appaiserais votre ombre.
Eh ! que ferois-je , hélas ! que ferois-je sans vous ?
Quelle autre main pourroit m'offrir à mon époux ?
Quelle autre allumeroit les flambeaux d'hyménée ,
Et pareroit de fleurs ma tête infortunée ?

ALCESTE.

Ma Fille, laisse-moi .. Quel entretien cruel !
Que de coups douloureux avant le coup mortel !
On entre ; Admète vient. Que ferai-je ? Je tremble.
J'éprouve en cet instant tous les malheurs ensemble.

SCENE III.

ADMÈTE, ALCESTE, EUMÉLIE, PHÉDIME.

ALCESTE.

O TERRE, engloutis-moi... tout mon cœur a frémi.

ADMÈTE, (*avec un désespoir concentré.*)

Alceste, il est donc vrai ? vous m'avez donc trahi ?
Insensible à mes pleurs, aux sermens infidèle ,
Malgré tous mes efforts, vous me quittez, cruelle !
Vous renoncez au jour, à vos enfans, à moi !...

ALCESTE.

Admète ! Eh bien ! pardonne : oui ; je péris pour toi.

Pardonne, cher époux ; épargne ma tendresse :
De mes derniers momens respecte la foiblesse.
Je meurs ; je l'ai voulu . . . mais au moins tu vivras :
L'infortune d'un Peuple eût suivi ton trépas.
Des Princes bienfaisans sois longtemps le modèle.
Le temps peut mettre un terme à ta douleur mortelle.

A D M É T E.

Oui sans doute le temps en bornera le cours ,
Si tu nommes le temps le terme de mes jours.
Ainsi tu vas mourir , tu vas mourir , Alceste.
Je te perds ; mais crois-moi , mon désespoir me reste.
Je puis te prévenir.

A L C E S T E.

Qu'entends-je ? Que dis-tu ?

Rappelle ton courage , & songe à ta vertu.
Tu te dois à ton Peuple , aux soins du diadème ,
A tes enfans , aux Dieux ; tu te dois à toi-même ;
Et tu pourrois , jouet de tes sens égarés ,
Renoncer par ta mort à ces titres sacrés !
Cher Admète , le Ciel t'a placé sur le Trône ,
Pour porter jusqu'au bout le poids de la Couronne :
Quelque dure que soit cette vie à tes yeux ,
Tu ne peux la quitter sans le congé des Dieux.
De son sang plus qu'un autre un Monarque est comptable ;
Et lorsqu'il le répand , il en est plus coupable.
Je sçais que la Nature & l'hymen ont leurs droits ;
Mais qui peut l'emporter sur le devoir des Rois ?
Et l'hymen & l'Amour & les plus belles flâmes ,

Sans les assujettir , doivent toucher leurs ames.
 Ils doivent , mesurant leur force à leurs destins ,
 L'exemple du courage au reste des humains.

ADMÉTÈ , (*avec l'emportement de la douleur.*)

J'abjure dans tes bras cette vertu cruelle :
 Ah ! ce cœur qui t'adore , est malheureux par elle ..
 En proie aux mouvemens d'un désespoir affreux ,
 Peut-être en ma douleur offensé-je les Dieux !
 Mais ne se sont-ils pas attachés à me nuire ?
 Leur haine n'eût servi , leur bienfait me déchire.
 J'étois près d'expirer : ils conservent mes jours ;

 Pour faire un malheureux , dans leurs fureurs extrêmes ,
 Ils interrompent l'ordre établi par eux-mêmes ;
 Et semblent , les cruels ! ne prolonger mon sort ,
 Que pour fouiller mes yeux des horreurs de ta mort.

.

ALCESTE.

.

Où suis-je ? Sous mes pas l'Enfer mugit & s'ouvre :
 L'affreux Nocher des Morts à mes yeux se découvre
 Je le vois ; il me presse , il m'appelle à grands cris :
 » Qui t'arrête ? descends ; tout est prêt. . . . Je frémis ;
 Phœdime , soutiens-moi : je sens que l'on m'entraîne
 Une Divinité contre moi se déchaîne ;
 Quel regard effroyable elle a lancé sur nous !
 C'est Pluton ; oui , c'est lui : le vois-tu , cher époux ?

S ij.

Il vole autour de moi : Que veux-tu , Dieu barbare ?
 Quelle nuit ! quel rempart à jamais nous sépare ?
 Dans quel Monde inconnu commencé-je d'entrer ?
 Dieux ! quels Spectres plaintifs viennent me déchirer ?
 Je ne vois qu'à travers mille nuages sombres :
 La mort , la pâle mort me couvre de ses ombres.
 Mes enfans , cher époux , objets de mon amour ,
 On m'enlève , on m'arrache à la clarté du jour.

.

A D M É T E.

Ouvre les yeux , Alceste ; Alceste , écoute-moi :
 Chère épouse , permets que j'expire avec toi.

A L C E S T E , (*se soulevant avec effort.*)

Vis ; je le veux , Admète , & je te le commande.
 Voici tout ce qu'Alceste en mourant te demande :
 Aime nos chers enfans , & ne souffre jamais
 Qu'on usurpe les droits qu'ils ont dans ce Palais.
 Ne va point leur donner une injuste marâtre
 Avide de mon sang & du sien idolâtre ;
 Qui fière , & les traitant peut-être en étrangers ,
 Exposerait leurs jours à d'éternels dangers.
 De notre dernier fils dirige la jeunesse :
 Que ce soin important occupe ta vieillesse.
 Des devoirs d'un Sujet retrace-lui la loi :
 Ah ! trop tôt les flatteurs lui diront qu'il est Roi.
 Pour la dernière fois , viens , ma chère Eumélie :
 Au plus grand des héros ta Mère te confie ;

Mérite son amour. Console un Père. Adieu.
Qu'on m'entraîne.

(*Admète & Eumélie se précipitent dans les bras
d'Alceste qu'on emporte.*)

Le cinquième Acte est rempli par la douleur & le désespoir d'*Admète* qu'on retient malgré lui dans son Palais. Ses plus jeunes enfans en habit de deuil mettent le comble à ses regrets par leurs innocentes caresses : ils lui redemandent leur Mère ; pour toute réponse , il les presse dans ses bras & les baigne de ses larmes. *Hercule* est au bûcher : il semble défier la mort & les destins. Le tonnerre gronde. A travers la foudre & les éclairs, une voix se fait entendre ; c'est celle du Maître des Dieux , qui , en faveur de son fils , accorde la vie à *Alceste*. *Hercule* la ramène couverte d'un voile dans le Palais de son époux. Elle y jouit de l'accablement d'*Admète* , & s'applaudit en quelque sorte des pleurs qu'elle fait répandre & qu'elle vient essuyer. Dans le moment qu'il va se plonger un poignard dans le sein , elle s'élance vers lui , se découvre à ses yeux , & lui arrête la main.

Il croit d'abord que c'est une illusion , que l'ombre de son épouse vient errer autour de lui. *Hercule* le rassure, & l'instruit de la faveur de *Jupiter*.

Voilà le dénouement le moins fabuleux que j'aye pu imaginer ; & peut-être feroit-il quelque effet dans l'exécution : il m'a dispensé de mettre *Hercule* aux prises avec la mort , ce qui feroit dans nos mœurs une absurdité intolérable.

Si l'Extrait de cette Tragédie ne déplaît pas , je rassemblerai tous ces membres épars ; & je tâcherai d'en former un tout que l'on puisse regarder comme une imitation suivie de l'*Alceste* d'*Euripide*.



DISCOURS

DU SCYTHE

A ALEXANDRE,

IMITÉ DE QUINTE-CURCE.

S_I, changeant pour toi seul les loix de la Nature,
Les Dieux à ton orgueil égaloient ta stature,
On te verroit toucher, dans ton délire ardent,
L'Orient d'une main; de l'autre, l'Occident;
Et tu voudrois encore envahir l'hémisphère
Qu'en s'éclipsant pour nous l'Astre du Jour éclaire;
La Terre de ton poids se sentiroit presser.
Tu n'occupes qu'un point, & veux tout embrasser!
Tu promènes la Mort, au gré de ta furie,
De l'Asie en Europe & d'Europe en Asie.
Sur les débris fumans du Monde saccagé,
Vainqueur du genre humain, à tes pieds égorgé,
Aux forêts, aux frimats tu porterois la guerre:
Tu chercherois le tigre au fond de son repaire;
Les fleuves, les torrens ne pourroient t'arrêter,
Et ton cœur seul enfin resteroit à dompter.
Tremble; le plus haut chêne est près de sa ruine:
Planté depuis un siècle, un jour le déracine.

Insensé le Mortel , dont le regard séduit
Ne mesure point l'arbre & n'en voit que le fruit !
Prends garde , en y montant , que la branche infidelle ,
Se brisant dans tes mains , ne t'entraîne avec elle.
Rien n'est , dans l'Univers , exempt des coups du sort :
Le plus foible a souvent renversé le plus fort.
Il n'est point de métaux que la rouille respecte.
Le Lion peut servir de pâture à l'Insecte.
Qu'avons-nous de commun ? laisse-nous t'ignorer.
Jamais dans ton Pays nous a-t-on vûs entrer ?
Nous ne voulons donner , ni recevoir des chaînes.
Une coupe , des focs , sont nos biens dans ces plaines ;
Nous présentons la coupe aux Dieux de nos forêts ,
Le foc pour nos amis fait jaunir nos guérets ;
La flèche nous défend : son atteinte subite
Frapant nos ennemis , ensanglante leur fuite.
Ainsi le Méde altier sentit notre courroux ,
Ainsi le Sirien expira sous nos coups :
Nous renversions ainsi leurs troupes fugitives ;
Et le Nil étonné nous vit couvrir ses rives.
Mais toi , qui des brigands t'oses nommer l'effroi ,
Demande à l'Univers , qui d'eux l'est plus que toi ?
Le Lydien te sert : la fière Pactriane
A fléchi sous le joug dont gémit Ecbatane ;
Et tes avars mains , déchaînant les fléaux ,
S'étendent jusqu'à nous , pour ravir nos troupeaux !
Que fais-tu , Malheureux ? quelle soif te dévore ?
Un fleuve d'or l'abbreuve , & la r'allume encore.

Sans

Sans jouir des trésors dispersés sous tes pas,
 Ton cœur est tourmenté par ceux que tu n'as pas.
 Tu sembles t'appauvrir en dévastant la Terre :
 La victoire est pour toi le signal de la guerre.
 Passe le Tanais ; tu sçauras à l'instant
 Jusqu'où de ce côté noire empire s'étend.
 De ton avidité nous n'avons rien à craindre.
 Tu peux nous ravir tout ; mais non pas nous atteindre.
 Rien n'arrête nos pas : rien n'énerve nos corps ;
 La sage tempérance affermit leurs ressorts ;
 Et s'il faut contre toi chercher un autre asyle ,
 Va , notre pauvreté sera bien plus agile
 Que ta superbe armée & ce pesant ramas
 Qui traîne la dépouille & l'or de cent Etats.
 Mais la fuite est pour nous un chemin à l'audace :
 Tu nous croiras bien loin ; nous serons sur ta trace.
 Oui , jusques dans ton camp nous lancerons des feux ;
 Si le Scythe sçait fuir , il poursuit encor mieux.
 Le Grec , enorgueilli de ses grandeurs serviles ,
 Compare avec dédain nos déserts & ses Villes :
 Qu'il garde son éclat , ses plaisirs corrupteurs :
 Dans la simplicité nous mettons nos grandeurs.
 Toi , connois la Fortune ; inconstante & frivole ,
 Lorsqu'on croit la tenir , elle échappe & s'envole.
 Tu veux passer pour Dieu ! sois donc le bienfaiteur ,
 Sois l'appui des Mortels , non leur persécuteur.
 Homme , remplis ce titre , & , quittant tes chimères ,
 Cesse de te baigner dans le sang de tes frères.

294 *DISCOURS DU SCYTHE.*

Ne nous regarde point comme un Peuple soumis ;
Traite-nous en égaux , nous serons tes amis.
Laisse-nous à défendre & l'Europe & l'Asie.
Que ton propre intérêt soit le nœud qui nous lie.
Nous ne te proposons que nos cœurs pour garans ,
Nos vertus pour traités , & nos mœurs pour sermens.

F I N.

